

*F. no. H. 20.051*

POMPILIU ELIADE

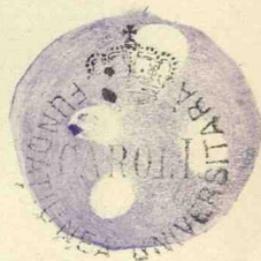
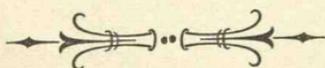


# Causeries Littéraires

II<sup>ème</sup> VOLUME

Nouvelles lectures et Souvenirs

*99054*



**Donațiunea  
ION BOGDAN**

BUCAREST  
IMPRIMERIE DE L'„INDÉPENDANCE ROUMAINE“

56, Calea Victoriei - Strada Academiei, 17

1903

Lettres sur trois jeunes poètes roumains:

MM. RADU D. ROSETTI,  
HARALAMB G. LECCA,  
STEFAN O. IOSIF.

## I

Le 19 mai 1902.

Oui, plaignez moi, Madame! j'ai lu tout cela! j'ai lu «*Din inimă*»! j'ai lu «*Sincere*»! j'ai lu «*Duioase*»! j'ai lu «*Valuri*»! j'ai lu «*Cele din urmă*»!!... <sup>1)</sup> plaignez moi, et admirez moi surtout!... Ai-je eu de la patience! 231 poésies!... Que voulez-vous? le métier de critique est parfois bien dur! Il faut tout lire d'un auteur pour avoir le droit de caractériser son talent, il faut parcourir ses volumes dans leur ordre chronologique pour marquer son évolution!.. Mais surtout que ne fait-on pas, Madame, pour vous être agréable!.. Puisque vous me faites l'honneur de me demander ce qu'il faut lire de l'œuvre de M. Radu Rosetti, je vous répondrai très franchement: Rien! — Comment rien? — Je vous dis ce que je pense. — Vous êtes méchant. — Vous savez bien, Madame, que je m'efforce d'être le meilleur homme qui existe, et voilà bien près de trois semaines que je me creuse la tête

---

<sup>1)</sup> *Din inimă* (Du cœur), *Sincere* (Les sincères), Buc., Müller; *Duioase* (Mélancoliques), Buc., Alcalay, 1897; *Valuri* (Vagues), Buc., Steinberg, 1900; *Cele din urmă* (Les dernières), Buc., Steinberg, 1902.

pour trouver quelque chose d'élogieux à l'adresse de l'auteur des «*Valuri*»... Impossible! Les cinq volumes que j'ai devant moi se refusent de m'en procurer l'occasion.

Ce qui me déplaît, ce qui me révolte, ce qui m'effraie chez M. Radu Rosetti, c'est son manque absolu de sincérité. Sur ses couvertures on lit: «*Du Cœur*», «*Sincères*», «*Mélancoliques*», «*Vagues*»... C'est le contraire qu'il faut dire, Madame: »*Des lèvres*», «*Conventionnelles*», «*Froides*», «*Calmes*»... Celui qui a écrit tous ces volumes n'a jamais senti de sa vie, il a pu avoir des instincts, des impressions, des désirs passagers, mais il n'a jamais été bouleversé par le sentiment, par la passion véritable. — Mais comment le savez-vous? me demandera-t-on. Est-ce qu'il ne dit pas tout le contraire, lui, dans ses vers? Est-ce qu'on peut descendre dans l'âme de quelqu'un pour voir si ce qu'il dit est vrai ou non?

On le peut, Madame. Lorsqu'on se trouve sur un bateau qui prend le large et qu'on veut prouver aux autres qu'on est déjà poursuivi par le souvenir de la chère patrie qui disparaît derrière, on ne leur dit pas tout bonnement:

Nature humaine! nature humaine!. c'est là que j'ai vu le jour, C'est de cette terre-là que j'ai mangé du pain pour grandir, Et c'est là que ma jeunesse s'est si vite éteinte <sup>1)</sup>).

Il y a des façons de parler quand on est inspiré qui ne ressemblent point aux façons ordinaires de parler. Le cœur a son éloquence à lui qui remplit tout de suite

<sup>1)</sup> *Fire, omenească fire! — Căci acolo m'am născut  
Din pământu-acela piine am mâncat de am crescut  
Și acolo tinerețea mi s'a stins așa de iute...*

(*Din inimă*, 25.)

les autres de votre émotion. - De même, pour exprimer son amour pour l'humanité, on ne dit pas:

Si j'entre dans un salon magnifiquement éclairé  
Je ne me sens pas du tout ébloui par la lumière des lustres.  
Ma pensée vole ailleurs :  
Vers l'homme qui, en suant,  
Jette des mottes de charbon dans la machine  
Pour donner la lumière à ceux qui s'amuse. <sup>1)</sup>

Vous sentez vous-même que ce n'est point là le langage de la passion. L'auteur veut qu'on le croie sur parole et qu'on lui attribue des sentiments humanitaires. Mais il y a un moyen très simple de contrôler la sensibilité d'un poète: c'est de lire en soi-même l'impression que vous produisent ses œuvres. Sauf des cas très rares de maladie de la sensibilité, on ne résiste point à la sincérité d'émotion d'un artiste: qu'on le veuille ou non, on se sent au fond de son âme le même sentiment qui a ébranlé le poète. Sans cette suggestion forcée des états de conscience, il n'y aurait point de poésie possible, et point d'art.

Ce n'est pas seulement le choix des mots qui trahit toujours le manque d'inspiration véritable d'un artiste, c'est aussi le choix de ses mètres et de ses rythmes. De même que, en musique, on ne saurait se figurer un morceau grave ou mélancolique prenant une autre forme que celle d'un andante ou d'un largo, de même on ne saurait admettre, en poésie, un sentiment de mélancolie exprimé autrement que par un rythme doux, majestueux,

---

<sup>1)</sup> *De intru'n sala splendid luminată,  
Nu mă orbește mîndra strălucire.  
In altă parte sboară a mea gîndire... etc.*

calme... Que diriez-vous d'un auteur qui, par contre, se mettrait à nous raconter un évènement triste dans un mètre gai, sautillant, folâtre? C'est ce que fait pourtant M. Radu Rosetti dans un grand nombre de ses pièces de vers: la versification se charge alors de le trahir comme le langage. Voici, par exemple, la poésie «*In treacăt*», où il veut nous faire croire qu'un jour il s'est senti le cœur rempli de douleur quand il a vu un lecteur, dans une librairie, couper les pages d'un de ses volumes de vers:

En lui coupant les feuilles, il me faisait l'effet  
De couper mon cœur profondément blessé;  
Et quand il a payé au libraire les deux francs qu'il coûtait,  
(il s'agit probablement du volume «*Valuri*»)

Je ressentis une douleur double.

Mais voici les vers roumains avec leur rythme:

*Tăindu-l crud, par-că tăia  
Adinc în inima-mi rănită;  
Iar cînd a dat doi franci să-'l-ia,  
Simții durerea indoită.*<sup>1)</sup>

M. Radu Rosetti ne sait probablement pas que le nombre des syllabes dans un vers et la cadence doivent se trouver dans un rapport très étroit avec l'état d'âme que l'on veut exprimer. Il croit que n'importe quel sentiment peut revêtir n'importe quelle forme de vers et n'importe quel rythme.

Vous venez de voir qu'il se trompe, Madame. Il pourrait s'en persuader encore davantage en faisant lui-même

<sup>1)</sup> *Cele din urmă*, 39.

la petite expérience que voici: il n'aurait qu'à lire lui-même les quatre vers que nous venons de citer à un étranger instruit, mais qui ne connaîtrait point du tout notre langue. L'étranger lui répondra infailliblement: «Ces vers doivent exprimer la joie, voire même imiter la cadence d'une valse ou d'une mazurka». — On ne peut pas dire la même chose des vers d'un Victor Hugo, d'un Heine ou d'un Stefan Iosif. — La poésie est à la limite de la littérature et de la musique et, à défaut des paroles, la musique se charge elle-même de trahir le poète peu sincère.

Le manque d'émotion et de sincérité n'est pas le plus grand défaut des vers de M. Radu Rosetti. Ils en ont deux autres: ils se distinguent d'abord... comment dirai-je? et dois-je dire la vérité jusqu'au bout?... Pourquoi pas?... Il faut que l'on se trouve dans notre pays, pour que, avec de si grandes lacunes, on passe encore pour un auteur de talent... et il faut absolument que le critique ouvre les yeux du public sur certaines choses... Enfin, ce que l'on souligne à chaque instant dans l'œuvre poétique de M. Radu Rosetti, c'est ce vice capital, impardonnable et sans remède, à ce que je sache, qui s'appelle, par son vrai nom, le manque de sérieux. On sort ébahi de cette lecture; on ne veut pas en croire ses impressions et ses souvenirs... Est-ce possible!... Mais c'est le monde renversé que cette conception poétique! D'ordinaire, l'on pense, l'on sent, l'on fait des progrès dans la vie, et puis, si l'occasion se présente, si l'on se sent le don poétique, si votre âme déborde, l'on fait part aux autres du trop plein de son cœur et de son esprit... L'âme vit d'abord et se communique ensuite. C'est le contraire qui a lieu avec l'auteur des «*Duioase*» et des «*Sincere*»: il veut écrire d'abord, puis il met à la tor-

ture son cerveau et son cœur pour sentir et pour produire... A peine ces pauvres organes se sont-ils mis à l'œuvre, qu'il croit en avoir assez pour ses pièces de vers, très courtes. Il leur crie: «Assez!» et ferme brusquement le robinet de la pensée et du sentiment. Il ne pense pas, il ne sent pas et il a horreur de l'idée et de l'émotion... Ce qu'il veut, c'est fabriquer des petites pièces de vers; ce qu'il veut, c'est faire de petits rapprochements entre les mots et les idées; ce qu'il veut, c'est produire l'illusion de la réflexion et de la sentimentalité... Tout ce qui lui passe par l'esprit, tout ce qu'il entend dire autour de lui ne sont qu'autant de prétextes à faire des jeux de mots puis des vers!... Le «jeu de mots», voilà la clef du mécanisme psychologique de notre auteur, voilà toute sa philosophie, si l'on peut ainsi dire... Le jeu de mots, voilà ce qui doit envahir, d'après lui, toute notre existence, à quoi doit se réduire, du moins, tout l'art. C'est impardonnable, n'est-ce pas, Madame?... Et plus l'on s'enfonce dans son œuvre, plus le défaut devient voulu et intense:

La corde du violon  
 Répand des notes qui vous font frissonner.  
 Mais il suffit de la mouiller dans l'eau  
 Pour qu'elle ne produise plus de sons.

Mais la corde du cœur, qui pleure  
 Ses tristesses dans des larmes de sang,  
 Plus vous la mouillez, plus elle prend son essor  
 Et alors elle chante d'autant mieux. <sup>1)</sup>

De même que la vie de tous les jours, la science n'est qu'un prétexte entre les mains de l'auteur pour faire de

<sup>1)</sup> *Coarda 'ntinsă pe vioară, etc. (Sincere, 7).*

l'esprit et des vers!... A peine fait-il la connaissance d'un fait scientifique, qu'il s'empresse de tourner la chose en calembour. Rien de plus amusant et de plus triste à la fois que cette partie de son œuvre, où il met les différentes branches de la science humaine à contribution. M. Radu Rosetti ne se doute même pas qu'il n'est plus permis à un poète aujourd'hui d'être un esprit ignorant, peu instruit... Pour lui, l'histoire, la géographie, l'astronomie même, et même l'arithmétique élémentaire sont faites pour dérider ou attrister les gens par l'intermédiaire des faiseurs de vers... Pourquoi croyez-vous, par exemple, que la reine Marie Tudor a lancé son fameux: «Otez-moi le cœur et vous y trouverez écrit le mot: «Calais»? Pour que M. Radu Rosetti s'en empare à son tour trois cents ans plus tard, et nous demande :

Pourquoi

Quand j'ai tant souffert  
 Ma vie pleine d'ennui,  
 Ne trouverait-on point écrit, avec du fiel,  
 Sur mon pauvre cœur, le mot : «Douleur»? <sup>1)</sup>

Pourquoi croyez-vous que l'arithmétique nous enseigne que dans une proportion l'on peut renverser sans aucun inconvénient l'ordre des facteurs? Pour que M. Radu Rosetti ait le droit d'écrire les quatre vers que voici:

Dans la règle de trois (?), deux facteurs, quand ils se trouvent  
 en rapport direct,  
 On les renverse, et le calcul de la proportion (!?) est parfait.  
 Tâchez d'être toujours avec le monde en rapport inverse ;  
 Ceux qui vont directement à leur but sont poursuivis par un  
 destin ennemi. <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> *Sincere*, 62.

<sup>2)</sup> *Din inimă*, 81.

Et de même, voici une application de l'astronomie à la poésie :

Le jour où les savants, fiers,  
Prouveront, joliment et clairement,

(Ils l'ont déjà fait, depuis longtemps, mon cher ami),

Que la lune n'est qu'un astre,  
Aussi sale (?) que la terre,...

... Eh bien, qu'arrivera-t-il ce jour-là? Il arrivera, Madame, que :

Il n'y aura rien d'aussi bouffon au monde que le poète  
Qui aura appelé dans son vers divin  
«Reine de la nuit» un astre  
Aussi mesquin (!) que la terre...

Ce qui mène infailliblement l'auteur de cette brillante pensée à la conclusion que :

Voilà pourquoi, ô poète,  
A l'heure où tu prends ton essor,  
Inspire-toi plutôt  
Des douleurs de la terre !! . 1)

Faisons grâce au poète pour le reste des exemples<sup>2)</sup> et contentons-nous de lui donner un conseil très salutaire. C'est que la science est très souvent traîtresse et joue des tours inattendus à ceux qui ne l'approfondissent pas sérieusement. Ainsi, ce n'est pas impunément que

<sup>1)</sup> *Sincere*, 63.

<sup>2)</sup> Voyez aussi, si vous voulez, la Géographie (*Valuri* 11), la Géologie (*Valuri* 93; *Cele din urmă*, 58), la Mythologie (*Cele din urmă*, 69).

l'on se sert du nom d'un savant comme Renan: il peut vous arriver malheur. M. Rosetti a eu la bizarre idée d'offrir un jour (à moins que ce ne soit un conte pour nous autres lecteurs) à une vieille nonne de je ne sais plus quel couvent un exemplaire... le croirait-on? de la «Vie de Jésus» par Renan. Renan entre les mains d'une religieuse! Pour quoi faire? M. Radu Rosetti sait-il que les livres de Renan ne sont pas précisément des livres de piété? et que la «Vie de Jésus» particulièrement a produit toute une révolution dans l'étude de l'histoire du christianisme?

Devons-nous parler du troisième grand défaut de notre auteur, qui est l'extrême négligence? Que l'on n'ait pas beaucoup de sensibilité, c'est une question de tempérament; que l'on ne veuille pas prêter une attention soutenue aux choses et qu'on ne voie partout que des jeux de mots, c'est un penchant malheureux de l'esprit qui pourrait avoir sa petite explication et qui pourrait trouver, à un certain point de vue, un brin d'indulgence;— mais qu'on ne sache pas encore faire des vers, après cinq volumes publiés et plus de cinq années d'exercice, voilà ce qui nous paraît extraordinaire. De tous les genres littéraires, c'est certainement la poésie lyrique qui a fait le plus de progrès chez nous, et l'on n'a plus le droit, quand on a derrière soi Ienake Vacaresco, Héliade-Radulesco, Grégoire Alexandresco, Démètre Bolintineano, Basile Alexandri, Eminesco, Vlahutza, Cosbuc, et qu'on écrit en même temps que MM. Haralamb Lecca, Stefan Iosif, Ranetti <sup>1)</sup>, on n'a plus le droit de faire des vers, comme:

---

<sup>1)</sup> Le spirituel auteur des *Ahturi și Ofuri*, (des «Ah» et des «Hélas»).

*Dintre cîte-a scos pîn'astăzi vocea mea nenorocoasă 1)*

et d'en être encore aux rimes en *esc*, en *it* et en *eam*, qui ramènent des parties du discours du même ordre:

*Oceanul într'o zi, sufîind  
Trecu d'asupra iei, urlînd 2)*

*Dar pînă astă-zî, vai! iubirea  
De două orî m'a îmbătat,  
Să văd cu groază nimicirea  
Iluziei ce-am legănat 3)*

Mais, silence! dira-t-on. M. Radu Rosetti vient de publier lui-même «suam culpam» et d'annoncer la fin de sa carrière poétique. Il a fait paraître son volume intitulé «*Cele din urmă*»!

Les toutes dernières? A la bonne heure!... Mais quand on feuillette ce dernier volume on s'aperçoit que, loin d'y trouver comme une sorte de «circonstance atténuante» pour le poète, on trouve, au contraire, de quoi l'accabler davantage. Qu'il fasse ses adieux à la poésie<sup>4)</sup> et qu'il veuille bien reconnaître lui-même qu'il a trop manqué de talent,<sup>5)</sup> c'est assez gentil de sa part et c'est, pourrait-on dire, son premier acte de sincérité poétique. Mais la façon dont il quitte son art favori pour s'adonner, comme il nous l'annonce triomphalement, au métier de «huissier», témoigne... comment dirai-je? d'un certain

1) *Cele din urmă*, 84 (C'est pourtant la toute dernière pièce de vers de l'auteur).

2) *Valurî*, 25.

3) *Cele din urmă*, 81.

4) La préface de *Cele din urmă*, 9.

5) *Cele din urmă*, 61.

manque de délicatesse, et la poésie avait le droit de s'attendre à une plus grande courtoisie de sa part, au moment de la séparation définitive.

D'ailleurs, ce n'est pas pour la première fois que M. Radu Rosetti quitte peu gentiment ce qui a fait dans le temps ses délices. Je crains que, à côté du manque de sincérité, du manque de sérieux et du manque de soins, l'on ne puisse reprocher à son œuvre, par dessus tout, *le manque de gentillesse*. Ainsi, voici de quelle façon regrettable il trouve bon de parler quelque part de la femme qu'il a jadis aimée et qui a été — nous apprend-il — son épouse :

Il rêve qu'il est doge et qu'il épouse l'Adriatique: il lui jette sa bague de fiançailles et s'exclame :

Témoin sacré de mon amour  
 Beau, inestimable bague,  
 Maintenant à une *autre* traîtresse  
 Je t'offrirai comme symbole de fiançailles....<sup>1)</sup>

Je m'en remets à votre délicatesse féminine, Madame, pour décider si l'attitude de notre poète envers son ancienne épouse a été bien chevaleresque. Elle ne le sera guère davantage envers cette fiancée d'un autre ordre, la Poésie :

Il ne faut pas y chercher [dans les vers] de la plaisanterie .  
 C'est du poison!... Ceux-là seulement doivent les lire  
 Qui sont tristes dans ce monde  
 Et qui sentent l'ennui de vivre! <sup>2)</sup>

Que M. Radu Rosetti nous permette de prendre la défense de cette autre fiancée à lui aussi et de le prier de limiter la malédiction à ses seuls vers. La poésie

<sup>1)</sup> *Valuri*, 22.

<sup>2)</sup> *Cele din urmă*, 12.

n'a rien à faire avec les mauvais poètes. Elle reste immaculée dans ses hautes régions et regarde impassible ceux qui lui lancent des insultes, à peu près comme le ciel des anciens Daces, qui contemplait impassible les mortels courroucés qui lui lançaient des flèches...

..... L'histoire de la littérature pourrait néanmoins, à la rigueur, pardonner ses anciens torts à M. Radu Rosetti s'il voulait seulement prendre au sérieux l'engagement qu'il a pris dernièrement avec ses lecteurs de ne plus écrire. Que les «*Cele din urmă*» soient réellement «*Les toutes dernières*»... Mais tiendra-t-il sa promesse?... *That is the question!*!..... Espérons-le pourtant, Madame! <sup>1)</sup>.



<sup>1)</sup> Pour être tout à fait juste envers M. Radu Rosetti, il faut dire qu'il y a parfois dans ses volumes des pièces de vers moins mauvaises que les autres: *Moarta*, p. ex. (La morte,—*Sincere*, 25) ou *Alt dor* (Autre désir,—*Valuri*, 54). Mais on n'y trouve rien qui vous empoigne, qui vous fasse découvrir une âme sensible.. Il y a aussi de ci de là des choses pas mal dites dans bien des poésies, dans *Noapte de Orient*, *Nuit d'Orient*, *Din inimă*, 36;—dans *Fos*, En bas, *Duioase*, 74; — dans *Aceleași semne*, Les mêmes signes, *Duioase*, 80; — dans *Un* <sup>le</sup> *songe*, *Valuri*, 23). Mais l'auteur a l'haleine courte. Il se souvient tout de suite de son triple défaut: le manque de sincérité, le manque de sérieux et la négligence. — Ses poésies peuvent être définies des à peu près d'idées exprimées dans des à peu près de forme

## II

*Le 2 juin 1902.*

Bien au-dessus se place, avec son œuvre poétique, M. Haralamb G. Lecca<sup>1)</sup>. C'est, du moins, un versificateur. Il possède merveilleusement ses procédés techniques, il nous fait l'effet de les posséder d'instinct, il y a des moments même où l'on se dit que la prose doit gêner cet auteur et que c'est en vers qu'il doit parler d'ordinaire... A peine s'il lui arrive une dizaine ou une quinzaine de fois de pécher contre les règles du rythme et de la rime, — dans les 105 pièces de vers qu'il a publiées jusqu'à présent — et alors ce sont de tout petits péchés, et l'on en est étonné quand même:

*Pe nesimțite l'a-nvins somnul. - Și-acum o ciază tot mai deasă...<sup>2)</sup>*

\*

*... In cât și-acum cînd mă gîndesc*

*Peste-atîți ani de zile...<sup>3)</sup>*

\*

<sup>1)</sup> *Prima* (1890—1895), Buc., Panaitescu, 1895, *Secunda*, (1895—1898), Buc., Tip. Populară, 1898; *Sexua*. Buc., Göbl, 1901.

<sup>2)</sup> «Insensiblement, le sommeil s'est emparé de lui.—Et maintenant, un brouillard toujours plus épais...» (*Prima* 23).

<sup>3)</sup> «De sorte que même aujourd'hui, quand j'y songe, après tant d'années écoulées...» (*Secunda*, 16).

*A fost ca nici odată  
Intr'alte 'mpărății  
A fost o mîndră fată  
Cum poate n'o mai fi <sup>1)</sup>*

*etc., etc.*

Il faut passer vite sur ces incorrections, qui reviennent de plus en plus rarement dans l'œuvre de M. Haralamb Lecca, et féliciter, au contraire, l'auteur de l'extrême richesse de sa versification.

S'il n'y avait que la facture du vers seule qui comptât en poésie, M. Lecca serait, sans conteste, le plus grand poète de notre langue. Dans son œuvre, on trouve réunis et combinés tous les mètres qu'ont inventés jusqu'à présent nos auteurs. Voulez-vous des vers de huit syllabes ?

*E bolnavă. E pe ducă  
A intrat în primăvară,  
Cu obraji de nălucă  
Și cu mîinile de ceară... <sup>2)</sup>*

En voulez-vous de 12 syllabes, suivis d'un petit refrain de 5 syllabes ?

*Noaptea stăpînește. Fulgii de zăpadă  
Duși cu 'nviersunare pe aripi de vînt  
Răscolesc vîzduhul și apoi grămadă  
Cad jos pe pămînt... <sup>3)</sup>*

<sup>1)</sup> «Il y a eu jadis, dans un pays éloigné une magnifique jeune fille, comme il n'y en aura plu. jamais» (*Prima*, 150).

<sup>2)</sup> Elle est malade. Elle est sur le point de quitter le monde, Car voici le printemps qui arrive...

Elle a un visage de fantôme  
Et des mains de cire...

(*Prima*, 9).

<sup>3)</sup> La nuit domine tout. Des flocons de neige  
Portés avec acharnement sur les ailes de l'orage  
Bouleversent l'atmosphère et puis, en tas,  
Tombent par terre.

(*Prima*, 41.)

En désirez-vous de cinq syllabes seulement, dans le goût de notre poésie populaire «Miorița»? ?

*Maică nu mai pot !...  
Mări aş trece'not,  
Piscuri aş urca  
Pe ghimpî aş călca  
Drum cît lumea lung  
Numai să-mi ajung  
Visul... 1)*

Et de même, on rencontre des vers de 14, de 16 ou de 18 syllabes, seuls ou en combinaison avec d'autres mesures plus petites :

*Vorbeau în tinda casei, vecinele din faţă  
De două zile 'ntr'una ploua pe arături... 2)*

\*

*E slabă umbră de nădejde !... În lunga ta călătorie,  
Din câţi s'au dus, pe zi ce merge, n'au fost nici unul să mai vie ..3)*

\*

1) Mère ! je n'en puis plus !...  
Je passerais des mers à la nage,  
Je grimperais des pics.  
Je marcherais sur des épines  
Une distance aussi longue qu'on le voudrait,  
Pourvu que je réalise seulement  
Mon rêve...

(*Sexta*, 15).

2) Ainsi se parlaient dans le petit corridor de leur maison, les  
[deux voisines,  
Depuis deux jours la pluie tombait continuellement sur les gué-  
[rets... (*Prima*, 37).

3) L'ombre d'espoir qui nous reste est très faible ! De tous ceux  
[qui ont entrepris  
Le même voyage que toi, aucun ne devait plus revenir... (*Prima*, 28).

*Un-spre-zece inși și nouă tinere dăntuitoare  
Nemascați în sala mare  
S'au ivit <sup>1)</sup>  
etc., etc...*

On n'en finirait pas avec l'énumération de tous les mètres dont s'est servi dans sa vie M. Haralamb Lecca. Naturellement très fort dans l'art de la versification, il y fait encore des progrès continuels. Son dernier volume, *Sexta*, est, à ce point de vue, encore meilleur que le volume *Secunda*, lequel était déjà meilleur que le *Prima*. L'auteur est devenu surtout habile dans l'emploi de ce que l'on appelle le « vers libre », système qui consiste à changer brusquement le nombre des syllabes, du rythme, de la rime, de négliger tout d'un coup toutes les exigences de la versification pour n'obéir qu'aux règles intimes dictées par votre propre sentiment, par la véritable poésie... Vous comprenez bien, Madame, le double avantage que peut tirer un poète du bon emploi qu'il peut faire du « vers libre » : il est d'abord plus sincère avec lui-même, car son vers peut prendre à chaque instant le pli de son état d'âme (et il n'y a rien de si variable, à chaque instant, qu'un état d'âme), puis il sauve ses lecteurs de la monotonie ordinaire des vers qui se suivent toujours très régulièrement. Une remarque que vous devez avoir faite bien des fois sur vous-même, c'est qu'il vous faut bien plus d'efforts pour suivre le sens d'une suite de vers que pour suivre celui d'une page de prose ; à partir d'un certain moment (surtout si ce sont les autres qui vous lisent

<sup>1)</sup> Onze messieurs et neuf jeunes danseuses  
Sans masques, dans la grande salle  
Firent leur apparition

(*Sexta*, 13).

les vers) vous ne saisissez plus le sens du morceau que dans son ensemble; vous éprouvez le besoin d'interrompre votre lecteur et de le faire revenir sur ses pas... «Je n'y suis plus,... la cadence m'est restée, mais le sens m'a échappé... voulez-vous bien reprendre à partir de tel vers?»... La cadence qui vous est restée a étouffé le sens qui vous a échappé... C'est que la poésie est un art composé des deux arts les plus opposés qui existent: de la musique, qui s'adresse surtout au sentiment et aux sens, et qui veut que l'on comprenne les choses dans leur ensemble, et de la littérature, qui s'adresse, avant tout, à la pensée et veut que l'on comprenne les choses dans tous leurs détails... Ces deux arts ont une tendance à l'emporter à chaque instant l'un sur l'autre, en poésie: La musique veut nous bercer, nous endormir, elle qui se contente de vague; la littérature veut nous tenir constamment éveillés, elle qui a besoin de précision... Et c'est pourquoi le vers libre, qui nous secoue à chaque instant, qui nous indique sans désespérer les moindres vibrations de l'âme, est destiné à un plus grand avenir, en poésie, que le vers régulier, toujours le même, harmonieux, plus propre à nous faire rêver et parfois...—soyons sincères avec nous-mêmes — à nous faire, malgré nous et en dépit des auteurs, plutôt dormir.

Un rien du tout peut nous réveiller de la somnolence que nous produit le rythme monotone des vers réguliers et nous rendre attentifs aux vibrations de l'âme du poète. Dans le *Bordeiul din sat* (La Chaumière du village), M. Lecca sait produire un merveilleux effet par un changement brusque du mètre: après nous avoir fait un tableau général de l'hiver, avec ses neiges, ses vents, les loups qui hurlent, il veut nous montrer ce qui se passe dans une chaumière... il sent qu'il n'y a pas de

meilleur moyen que de faire parler à chaque fois un nouveau langage à l'âme; voici la fin du paysage:

... *Și pe nesimțite, ușurel, se 'ntinde*  
*Un covor de neaună fără de sfârșit*  
*Ce mereu se 'naltă și sub el cuprinde*  
*Cimpul amortit....*

Voici, tout de suite, le commencement de la scène humaine:

— *Mamă uite-te cum tremur și ce vinătă mi-e fața...*  
*Peste tot, și'n piept și'n spate, simt cum singele ca ghița... 1)*

A un autre endroit, le poète sait réveiller notre attention et nous émouvoir, rien que par l'emploi inattendu d'un petit vers de deux syllabes à la fin d'une de ses compositions: il nous fait part de la douleur que lui cause le souvenir de son père:

*Plângi, de și de giaba 's tôte și, cu inima crestată,*  
*Dornic, il săruți, șoptindu-ți pentru cea din urmă dată:*  
*«Tată!...» 2)*

... Vous souriez, après avoir laissé passer votre émotion, et j'entends la question que vous me posiez impa-

1) Et insensiblement, doucement, s'étend  
 Un tapis infini de neige,  
 Qui monte sans cesse et cache sous lui  
 Le champ engourdi..

— Mère, vois comme je tremble, et comme mes yeux sont cernés.  
 Je sens partout, dans la poitrine et dans le dos, le sang com-  
 [me la glace..

(*Prima*, 42).

2) Vous pleurez, bien que ce soit inutile, et, le cœur brisé de  
 [douleur,  
 Vous l'embrassez avec amour, en l'appelant tout bas, pour la  
 [dernière fois, «Père!»

(*Sexta*, 67).

tiente l'autre jour: «*Mais enfin, pour insister tant que cela sur la versification de notre poète, il faut que vous ne trouviez guère autre chose chez lui que de la versification. C'est déjà assez joli que de savoir faire des vers, mais la versification ne saurait être toute la poésie. A la place de M. Lecca, je me sentirais un peu fâchée de tant d'éloges. Avouez que vous faites bien moins de cas de lui aujourd'hui comme poète lyrique, que vous n'en faisiez, il y a quelques mois, comme poète dramatique...*»<sup>3)</sup>.

— Madame, on ne peut pas posséder tous les dons, et c'est déjà assez joli, pour me servir de votre mot, que de pouvoir écrire des pièces comme la *Suprema forță* et fabriquer des vers, la plupart du temps irréprochables. Mais les dons de poète dramatique et de poète lyrique semblent plus particulièrement s'exclure. Corneille et Racine, ces deux grands auteurs dramatiques, n'ont brillé que d'un très faible éclat dans la poésie lyrique. Lamartine et Victor Hugo, ces deux grands génies lyriques, n'ont su briller que très faiblement dans la poésie dramatique. C'est qu'il faut des qualités opposées pour réussir au théâtre et dans le genre intime: l'un réclame de vous des qualités d'observation extérieure, tandis que l'autre veut que vous vous observiez surtout vous-même; — le premier veut que vous possédiez, avant tout, le don de mettre ensemble les scènes éparses de la vie de tous les jours; l'autre exige que vous accordiez, au contraire, une importance exagérée à chacun des moments particuliers de votre vie; — l'un, enfin, consiste à montrer les choses dans tout leur relief, à leur donner, pour ainsi dire, une existence indépendante, car il s'adresse aux sens, aux oreilles, à la vue; l'autre veut réveiller uniquement votre

<sup>3)</sup> Voir au troisième volume, les V<sup>ème</sup> et VIII<sup>ème</sup> «*Causeries théâtrales*».

sensibilité par l'intermédiaire de la pensée et il consiste en une suite de descriptions, de récits ou de contes... Quand un poète lyrique se mêle de faire du théâtre, il portera dans ses pièces ses qualités maîtresses de poète lyrique (la sentimentalité excessive, si c'est un Lamartine, l'éloquence, si c'est un Victor Hugo). — Quand un poète dramatique se mêle de faire des vers lyriques, il y portera surtout son don d'observation du monde extérieur, ou son don de nouer une intrigue et de mener un dialogue... et c'est peut-être le cas de l'auteur de la *Suprema forță*. Il sait observer les autres, il n'a pas le don de s'analyser lui-même, les meilleures parties de sa production lyrique seront celles qui rappelleront le plus ses pièces de théâtre: les morceaux où il fera dérouler devant nous un décor, où il fera causer deux personnages: sortir de lui-même, faire agir et causer les autres, nous indiquer une mise en scène quelconque, voilà, en effet, la forme naturelle de son esprit: pour être réussies, il faut que ses pièces de vers soient des paysages ou des dialogues:

«La Méditerranée dort profondément. La Grande Ourse  
 »l'admire. Par ci, par là, le vent du soir, en passant,  
 »gonfle ses vagues... On dirait que sa poitrine tressaille..  
 »qu'elle respire... La lune sourit et ne veut pas en croire  
 »ses yeux: elle s'étonne elle-même de voir tant de cal-  
 »me. Pas une barque, pas un bruit, pas un rivage... Par-  
 »tout, tant que l'œil peut embrasser l'espace, on ne voit  
 »que du ciel et de l'eau... <sup>1)</sup>»

\*

...«Une amie de la maison, la voyant travailler ainsi,

1) *Doarme adînc Mediterana. Ursa mare o admiră.  
 Cînd pe alocuri vîntul serei umflă 'n treacăt cite-un val,  
 Ai gîndi că pieptu-i saltă, ți se pare că respiră... etc.*

lui demande gaiement. — Que fais-tu là, mon petit chou?... — Je couds, Madame! — Mais quelle espèce de couture est celle-là, ma chérie? tu dois avoir mal aux bras: rester ainsi suspendue, les mains en l'air... — Je couds, le docteur a dit aujourd'hui tout doucement à maman que la petite Tizzi mourra quand les feuilles tomberont... et je les couds, pour qu'elles ne puissent plus se détacher de l'arbre»...<sup>2)</sup>.

.....

Le genre dramatique doit remplir de tout autres conditions que le genre lyrique, il n'y a rien de plus distinct, avons-nous dit, que la comédie ou le drame et la poésie lyrique, et pourtant ces deux genres peuvent s'entraider jusqu'à un certain point, ont même souvent besoin l'un de l'autre, et il y a des moments où la scène réclame à la poésie intime sa sensibilité, son éloquence où celui-ci appelle au secours le théâtre avec ses personnages, ses causeries, sa mise en scène. Ces moments

---

<sup>2)</sup> *O prietenă de-a casei, cînd o vede așa lucrînd,*  
*Vine veselă sã-o 'ntrebe: — Ce faci puiule? — Cos doamnă... etc.*  
 (*Secunda*, 13).

(Voir aussi de jolies descriptions dans : *Prima* (23 Rêve d'un paysan — 41. l'hiver, — 50, une église, — 56, 73, 169, 227, la nuit), *Secunda* (14, nuit d'hiver, — 16, un rêve, — 63, un autre, — 66, Venise, — 67-8, chaleur et sécheresse, — 76, Nice), *Sexta* (20, nuit d'été, — 20-30, champ de bataille, — 48-59, marines; — 72, nuit et rêve, — 81, une ruine).

Comme scènes rappelant le théâtre: *Prima* (15 et suiv..., «Sur deux chemins», — 30, monologue de Don Carlos de Pontevetra, — 89, dernières paroles d'une mourante, — 111, dialogue d'un cyprès et d'une abeille), *Secunda* (7, dialogue d'un myosotis et d'un lys, — 14, conversation du poète et de sa mère, — 47, monologue d'un squelette), *Sexta* (9, lecture d'une lettre, — 83, dialogue du Rhône et de l'Arva), etc., etc...

de secours mutuel ne durent pourtant pas longtemps, et ce n'est pas dans ces moments-là qu'il faut juger de la véritable valeur d'un poète. Retirons à M. Haralamb Lecca l'appui que prête à ses poésies son talent dramatique, voyons-le dans les moments où il doit nous parler de lui-même, de ses propres états d'esprit... C'est alors que l'on s'apercevra surtout de l'insuffisance de son talent lyrique... qu'on aura lieu de regretter ce triple défaut de sa production :... Mais je veux vous laisser le plaisir (si c'en est un) de le constater vous-même, Madame...



### III

*Le 16 juin 1902.*

Vous l'avez dit!—Ce qui gâte, avant tout, l'œuvre lyrique de M. Haralamb Lecca, c'est son extrême *prolixité*.. J'entends par ce mot le défaut de ne jamais savoir rester dans son sujet, le défaut de prendre le moyen pour but et de subordonner la pensée à l'expression, au lieu de subordonner l'expression à la pensée, le défaut, enfin, d'errer toujours à l'aventure, sans boussole, et la boussole, en matière de littérature et de style, s'appelle *le plan*... A ce point de vue, M. Haralamb Lecca est juste l'opposé de M. Radu Rosetti, je veux dire qu'ils tombent tous les deux dans les deux extrémités opposées: L'un est trop court, l'autre est trop long, — le premier, à peine a-t-il ouvert la bouche, qu'il se croit obligé de la refermer presque aussitôt: ses pièces de vers ne ressemblent point à des mélodies entières qui vous berceraient l'âme, mais plutôt à des notes isolées que l'on toucherait sur un piano.... l'auteur finit avant d'avoir dit quelque chose, il ne commence que pour finir, car il a toujours le mot de la fin en tête quand il commence... il veut éblouir, il veut faire de l'effet et de l'esprit....

l'autre ne sait pas finir, ne veut pas finir, ne commence que pour avoir le droit de continuer, il est malheureux de n'avoir pas commencé plus tôt et plus malheureux encore à l'idée qu'il doit terminer... aussi ne vous lâche-t-il point de sitôt, quand il vous tient.... Tandis que M. Radu Rosetti met son esprit ou son cœur à la torture pour produire un petit brin de pensée ou d'émotion, dont il est toujours très content, — M. Haralamb Lecca commence par avoir en tête un brin de pensée ou d'émotion, mais il délaie ce petit état d'esprit en un nombre infini de vers ou de pages... « Mon Dieu, ce que » vous êtes devenu méchant, me dira-t-on... Il n'y a donc » plus moyen de vous contenter, vous, avec vos préceptes... Vous voulez que l'on soit ni trop court, ni trop » long,... l'esprit vous fâche, et la versification vous fâche » aussi... Que voulez-vous donc ? » — Je veux que l'on garde la juste mesure... et que mes lecteurs veuillent bien m'écouter jusqu'au bout, comme vous le faites en ce moment, Madame...

Il faut aimer l'esprit et détester ceux qui veulent en faire, — aimer les vers, mais rien que ceux qui méritent pleinement ce nom, les vers qui renferment des idées et des sentiments, qui n'existent, pour ainsi dire, qu'en fonction de l'âme humaine,... on doit détester les vers qui s'adressent uniquement à l'oreille... J'établis, d'autre part, une distinction bien nette entre la concision et la brièveté, entre la longueur et la prolixité: Il ne faut être ni court, ni long, par principe, mais court ou long selon les nécessités du moment, selon l'importance mince ou grosse de votre pensée... Tel sujet réclame de vous, pour être développé, une cinquantaine de pages, — vous êtes court si vous n'y mettez que trente pages; — tel autre n'a besoin, au contraire, que

de deux ou trois strophes en tout, — vous êtes bien prolixes si vous lui accordez même une page entière. Entre deux morceaux littéraires, le plus «long» n'est pas toujours celui qui contient le plus grand nombre de vers ou de pages<sup>1)</sup>... Je crois que nous sommes assez d'accord maintenant et que nous pouvons, de sang-froid, nous rendre compte du défaut capital de M. Haralamb Lecca, qui est la prolixité...

Que d'excellents passages noyés au milieu de son verbiage continu et irrémédiable! Que de belles intentions compromises! M. Haralamb Lecca a du talent — nul ne saurait le lui contester, et l'on ne peut pas dire de lui aussi impunément que de M. Radu Rosetti qu'il n'y a *rien* dans ses volumes!... Mais il vaudrait parfois bien mieux pour lui qu'il se trouvât dans le cas de M. Radu Rosetti!... — Il vous assomme souvent avec ses belles choses!...

En quoi cela les a-t-il avancés, — puisse Dieu les punir! —  
De m'avoir forcé de quitter  
Mon champ, ma charrue,  
Et de venir m'établir ici, en esclave,  
Pour passer mon temps misérablement,  
Sans pouvoir dormir pendant des semaines entières,  
Mort de peur, et avoir tout le temps

---

1) L'on peut être court et prolix tout à la fois. M. Haralamb Lecca se charge de nous en fournir un exemple. Lisez son *Rire et rire* (Rîs și Rîs) — *Prima*, 77) : l'auteur reproche à sa maîtresse de s'être toujours moquée de lui, .. un jour viendra peut-être, qui sait! — où il pourrait l'emporter à son tour, et, — dame! — «rira bien qui rira le dernier»... C'est charmant, si l'on veut, mais cela peut se dire en quatre vers.. L'auteur en met seize!.. La même petite idée devra se répéter infailliblement pendant les trois premières strophes, — cette idée bien simple: «Vous avez tort de vous moquer de mon amour»!...

La main à mon képi, et vivre  
Comme un chien que l'on houspille ! 1)

Que d'énergie dans la plainte de cette pauvre recrue à la caserne!... — Mais à quoi sert cette belle strophe, si elle doit être précédée et suivie par quatre autres qui n'ajoutent rien de nouveau à la pensée, qui ne contribuent, au contraire, qu'à l'affaiblir!... Voyez-vous, Madame, dans des cas pareils, on ne supporte pas les mauvais passages à cause des bons, mais on en veut aux bons passages à cause des mauvais...

Voici une autre strophe, également très réussie, dans la pièce *Bordeiul din sat* (La chaumière du village) :

A travers les vitres cassées, le vent précipite les flocons de neige  
Jusque dans le fond le plus obscur de la petite chambre... On  
[n'entend plus aucun soupir.  
La porte tremble sur ses gonds. On dirait que la chaumière tout  
[entière va s'effondrer.  
Le vent siffle .. Il neige continuellement.. Il neige, il neige partout 2) ..

1) Ce-aveau ei, bătui-ar mila,  
Să m'aducă cu de-a sila  
Din ogoare de la plug, —  
Ca să stau aici, la jug,  
Și veninul să mi-l sug  
Nedormit cu sêptămêna,  
Mort de frică, tot cu mina  
La căciulă, și trăit  
Ca un câine huiduit ?

(Sexta, 54).

2) Pe fereastra spartă, vîntul svirle fulgii de zăpadă  
Pînă 'n negura odăii. Nici un gemăt nu măi scot.  
Ușa scîrție în țîține. Tot bordeiul stă să cadă...  
Vîntul bate... Ninge 'ntr'una... Ninge, ninge peste tot...

(Prima, 43).

On est arrêté, sans conteste, par la rapide esquisse de ce tableau, dont notre traduction ne donne qu'une faible idée... Mais pourquoi faut-il que l'auteur ait éprouvé le besoin de nous répéter, auparavant, trois ou quatre fois la même description, dans des strophes bien moins réussies ?...

Détachons enfin, si vous voulez, un vers lapidaire qui renferme une pensée de toute beauté dans la pièce «*De profundis*» : il y est question d'Adam et Eve qui

Mirent au monde d'abord le péché et puis leur premier enfant<sup>1)</sup>

On n'est guère disposé à reconnaître tout le mérite de ce vers, après la fatigue, l'ennui, la rage où vous mettent les 90 (oui, quatre vingt-dix!) autres vers dont se compose cette pièce..

M. Lecca veut à tout prix exprimer *toutes* les idées qui lui viennent à l'esprit, il veut le faire tout de suite, coûte que coûte, et il veut que ses pièces de vers soient les plus longues qui existent... En présence d'un joli sujet, d'autres auteurs se demanderaient : «*Comment faire pour le traiter convenablement ?*» M. Lecca se demande : «*Comment faire pour le traiter indéfiniment ?*»... Il y a une école en médecine qui prétend guérir toutes les maladies à peu près par les mêmes substances : On délaie une toute petite dose de médicament ordinaire en une grande quantité d'eau, et l'on fait avaler le tout aux malades, qui guérissent quelquefois... par suggestion. C'est ce que l'on appelle : de la médecine «*homéopathique*»... De même, M. Lecca délaie une toute petite portion de pensée en un grand tonneau de paroles insigni-

---

1) *Plăsmuiră 'ntii păcatul și pe urmă pe copil*  
(*Prima*, 49).

fiantes... C'est donc de la poésie «homéopathique» que la sienne!... On s'en aperçoit surtout quand, après un joli début, il n'y a plus rien qui vaille dans le morceau:

Cela a été! — Mais je ne me souviens plus à quel moment, ni en  
[quel endroit!...

Et je ne sais même pas si cela a été une illusion de mes sens ou  
[bien la pure vérité!

Je sais seulement qu'il a existé une fois un bonheur dont je  
[suis loin...

Un bonheur sans lequel toute ma vie me paraît insupportable  
[maintenant! 1)

...Cela s'annonçait si bien! L'auteur ne sait pas continuer... Après cette belle introduction, après cette intéressante peinture de son âme, il trouve bon de nous raconter un premier amour incolore, banal, vague...: «On a souvent dit que tout passe dans la vie, et je commence à m'apercevoir que cela est vrai»... «Une femme surgit devant moi, du milieu des ténèbres, telle l'étoile du berger, pour que je puisse en faire... mon Dieu» (!!)... «Je suis homme et fais ce que ma nature me dicte de faire»... etc., etc..

Je vous demande infiniment pardon, Madame, d'y ajouter un dernier exemple. C'est le plus typique!... Lisez, par esprit de curiosité, la pièce intitulée «*Cerșetorul*» (Le mendiant) 2). Elle contient, pendant une centaine de vers, les lamentations intarissables du poète en face de

1) *A fost, dar nu-mi aduc aminte in care vreme și 'n ce parte,  
Și nici nu știu de-a fost părere sau de erea adevărat  
Știu doar că-a fost o fericire de care astăzi sint departe,  
O fericire fără care tot traiu-mi pare 'mpovărat.*

2) *Prima*, 178 et suiv.

(*Prima*, 156).

la misère humaine... On commence.. (lisez, lisez, je vous en supplie, sans cela vous pourriez bien ne pas me croire) par l'histoire des origines du christianisme et par quelque chose de plus étrange encore... (lisez, lisez, pour vérifier) et par l'histoire (je vous le certifie) de la fondation de nos principautés! MM. Renan et Onciul ont dû être, j'espère, consultés pour ce fameux début de 40 vers!... Au bout de cet exorde, on nous fait assister très brièvement (3 strophes!) à la scène touchante d'un vieux mendiant qui demande l'aumône à la porte d'une église... Ces 12 vers finis, on lâche le mendiant pour faire le procès de la justice divine (36 vers!), puis, à la fin du morceau, on reprend l'histoire du vieillard et l'on nous annonce qu'il est tombé mort à la porte de l'église!—Franchement, avec la meilleure volonté du monde, l'on ne saurait découvrir en soi aucune espèce de compassion!... Les deux fois que le mendiant apparaît, il le fait à contre-temps!... L'auteur nous fatigue trop, au préalable, avec ses théories et ses tirades!... Nous avons trop mal à la tête pour nous intéresser à son personnage!... Nous ne le voyons même plus!... Nous entendons, comme dans un cauchemar, un affreux bruit d'orgue de barbarie, où les sons empiètent les uns sur les autres et d'où tout sens et toute mélodie ont disparu depuis longtemps!...

Finissons avec cet ordre d'idées... Nous pensons que cette étonnante prolixité vient, chez M. Haralamb Lecca, d'une double source: d'abord (qu'il ne s'en fâche point!), de ce qu'il ne sait pas assez résister à son extrême facilité: ce qui serait une qualité chez les autres, chez lui devient vite un très grand vice: c'est la plume qui dicte chez lui et le poète s'y fie malheureusement trop; — en second lieu, nous remarquons que M. Hara-

lamb Lecca ne possède point du tout l'art de composer. Il écrit à peu près comme cela lui vient à l'esprit: il ne se doute même pas que telle chose doit être exprimée au début du morceau, telle autre dans les strophes qui suivent et telle autre à la fin.. il ne se doute surtout pas qu'il faut finir une bonne fois... Que n'a-t-il la même belle sobriété dans ses morceaux lyriques que dans ses principales pièces de théâtre?... Mais, cela va sans dire, au théâtre il faut surtout songer à la fin: Le spectateur est là qui attend, le machiniste est là qui doit baisser le rideau, et puis, l'interlocuteur de votre personnage doit lui donner la réplique bientôt... Mais quand vous n'avez ni spectateurs, ni rideau, ni interlocuteurs devant votre esprit, et que vous parlez en votre propre nom, — surtout si vous n'avez pas tout à fait le don lyrique — mon Dieu! il n'y aucune raison pour que vous vous décidiez à finir... On dit une chose, et puis une autre, et puis l'on perd la boussole... on ferme les yeux,... on quitte le terrain des choses précises, on passe dans le vague, on divague.. on rêve et, pour appeler les choses par leur nom, on ronfle !!<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Voici d'autres morceaux de M. Lecca où ce grave défaut de la prolixité se fait sentir:

Dans *Prima: La tentation* (Ispita), p. 62 et suiv.; *La mère* (Mama), p. 87 et suiv.; *Deux prières* (Două rugii), p. 93 et suiv.; *En prison* (În temniță), p. 130 et suiv.; *Je pense* (Mă gândesc), p. 143 et suiv.; *A l'hôpital* (La spital), p. 159 et suiv.; *Souvenir de jeunesse* (Din tinerețe), p. 183 et suiv.; *L'Actrice* (Actrița), p. 201 et suiv.; *Race maudite* (Neam rău), p. 226 et suiv. — Dans *Secunda: Le poète* (Poetul), p. 14 et suiv.; *Le Carnaval de Venise* (Carnavalul Veneziei) p. 27 et suiv.; *La dernière lettre* (Ultima scrisoare), p. 47 et suiv.; *La Dame aux Camélias* (Dama cu Cameliî), p. 80 et suiv.; *Le chemin du cœur* (Drumul inimii), p. 49 et suiv.; *No. 127*, p. 76; *Le Rêve* (Visul), p. 99 et suiv.

M. Haralamb Lecca nous en voudra à mort quand nous lui dirons le nom des deux autres défauts dont souffre son œuvre lyrique. — L'un est son exotisme par trop recherché et voulu, l'autre l'étrangeté presque maldive de son inspiration.

Il ne saura jamais plaire aux Roumains, avec lesquels il ne veut avoir rien de commun. Il n'a point l'âme roumaine. Que Dieu nous garde de lui reprocher de n'avoir pas célébré dans ses vers Trajan ou la princesse Domnitza Balasha!!... Mais on aime tout de même retrouver dans ses poètes l'empreinte de sa race, les souffrances et les inspirations de l'âme populaire. M. Lecca n'est pas du tout roumain et s'enorgueillit presque de ne pas l'être. Il n'éprouve guère des sentiments que ses compatriotes pourraient contrôler. Il déteste jusqu'aux noms propres roumains et jusqu'aux localités pittoresques de notre pays. S'il veut déplorer le sort d'une phthisique, il l'appelle d'abord *Lola*, puis l'oblige à se promener dans le golfe d'*Otrante*<sup>1)</sup>. En quoi cette phthisique serait-elle moins intéressante, si elle était roumaine et si elle prenait l'air dans nos Carpathes ou au bord de la mer Noire, à Constantza? — S'il veut discuter des théories qui lui sont chères, il inventera deux personnages, dont l'un s'appellera *Marcel* et l'autre *Conrad*<sup>2)</sup>. En quoi ses théories auraient-elles perdu en vigueur ou en clarté s'il les avait fait discuter par des gens appelés, mettons Jean, Radu, Vintila ou... Haralamb? — Et de même, comment croyez-vous qu'il baptisera deux amoureux, dont l'un dort à jamais sous les citronniers d'un jardin et l'autre soupire sur sa pierre? Marie, Anne, Constance, Sophie, Hé-

1) *Prima*, 9.

2) *Prima*, p 15.

lène, n'est-ce pas ? et Georges, Alexandre, Etienne, Michel ? Pas le moins du monde ! Elle s'appellera Dolorès, lui Don Carlos, et la scène devra nécessairement se passer à Pontevendra<sup>1)</sup>... Les petits enfants eux-mêmes et les propres maîtresses du poète obéiront à cette curieuse tendance : ils s'appelleront Tizzi<sup>2)</sup>, Ella<sup>3)</sup>, Graziella<sup>4)</sup>... Pourquoi ces goûts exotiques ?<sup>5)</sup> Ce n'est certainement pas à cause des sentiments raffinés de l'auteur. Il n'est ni plus français, ni plus italien, ni plus espagnol que nous autres : il flotte dans le vague aussi bien quand il prononce *Valadolid* ou *Bagdad*, que lorsqu'il dit *Ottul* ou *Rahova*... Mais il a horreur de tout ce qui lui rappelle son pays!... Nous sommes loin de ses pièces de théâtre, où la vue des spectateurs l'oblige à se choisir des personnages, des localités et des situations que tout le monde puisse comprendre. Resté seul, il donne libre carrière à son imagination et invente tout ce qu'il trouve de plus étrange dans le vocabulaire des noms propres, en géographie et en psychologie.

En psychologie surtout. Non seulement il n'aime rien de ce qui est roumain, ce qui serait peut-être, à la rigueur, pardonnable, mais il n'aime rien de ce qui est normal, ce qui devient tout de suite très grave. On est étonné, on est effarouché de la bizarrerie de son ins-

1) *Prima*, p. 29.

2) *Secunda*. p. 11.

3) *Prima*, p. 188.

4) *Prima*, p. 208.

5) Voir encore : Le chien *Black* dans *Secunda*, p. 52 ; le navire *Guadalquivir*, *ibid.*, p. 81 ; *Elvira* et *Don Rodrigo*, *ibid.*, p. 221 ; *Boemonte Badoeri*, *Don Aloïse d'Alcantara*, *Donna Stella d'Araganda*, dans *Sexta*, p. 5 et suiv. ; les chiens d'Aragon, *ibid.*, p. 90 et suiv...

piration; qu'il nous pardonne le mot: ce n'est pas de l'art, c'est de la maladie que tout cela.

De la maladie, et aussi un peu de la célébrité à très bon marché. Il est plus difficile, en effet, de réussir sur des thèmes que tous les poètes ont l'habitude de chanter, de se faire admirer par une façon nouvelle d'exprimer des sentiments que tout le monde éprouve, que de découvrir dans son esprit des thèmes étranges d'inspiration auxquels personne n'a osé songer avant vous et qui font plutôt reculer d'épouvante que s'attendrir... Les âmes bien portantes comme la vôtre, Madame, doivent faire des efforts inouïs pour lire les trois volumes de M. Lecca. Aussi je ne vous le conseille pas. Au bout d'un certain temps, c'est à contre-cœur que l'on tourne les pages; l'on se dit: «Cela va être certainement encore un fou, ou encore une femme perdue, ou encore un Monsieur qui va se donner la mort et qui passera la nuit à la Morgue»... Permettez-moi de vous citer quelques-uns de ces sujets fort étranges:

— Un soldat quitte son pays pour se faire une célébrité ailleurs, tombe blessé dans un combat, se sent mourir, écrit à ses parents une longue lettre que l'Océan se charge d'engloutir dans ses vagues <sup>1)</sup>.

— Un autre soldat meurt et appelle, au dernier moment, son chien Black, auquel il fait ses dernières recommandations <sup>2)</sup>.

— Deux chiens sont de très bons amis, à Aragon; l'un deux meurt, l'autre pleure désespérément sur sa tombe, et voici l'homme, «le monstre le plus hideux»,

---

1) *Prima*, 79.

2) *Prima*, 52.

qui vient le chasser de cet endroit chéri, ce qui fait mourir le second chien lui aussi... 1).

— Un inconnu nous laisse son journal, où il nous fait part de sa vie solitaire, de ses amours passées, de ses déboires, de ses théories pessimistes 2).

— Un malheureux condamné nous fait la description horripilante de sa prison 3).

— Un chemin de fer qui mène au paradis... 4).

— Un hôpital où une vieille femme rend son dernier soupir 5).

— Un autre hôpital, où un jeune interne est effrayé par ses camarades pendant la nuit, dans la salle de garde, et meurt d'émotion 6).

— Un squelette qui nous raconte ses histoires 7).

— Un fils qui tue son père par mégarde 8).

— Un père qui pêche à la ligne et qui tout d'un coup s'aperçoit qu'il a péché son propre fils 9).

— Un frère criminel qui jette des yeux coupables sur sa sœur... 10).

— Une église subitement foudroyée, pendant que le prêtre y officie le service divin 11).

— Une actrice poitrinaire qui joue le rôle de la « Dame aux Camélias » et qui meurt, comme par hasard, au

1) *Sexta*, 90...

2) *Prima*, 126...

3) *Prima*, 130.

4) *Prima*, 148.

5) *Prima*, 165.

6) *Secunda*, 61.

7) *Secunda*, 80.

8) *Prima*, 174.

9) *Sexta*, 61.

10) *Prima*, 225.

11) *Prima*, 190.

dernier acte, juste au moment où Marguerite Gautier devait mourir.. <sup>1)</sup>, etc., etc.

\*

Devons-nous finir cette causerie sans dire un seul mot d'amical à M. Haralamb Lecca? Si, nous allons lui conseiller de se débarrasser de ses vilains défauts. Ces défauts — il l'a bien vu lui-même — sont au nombre de trois: la prolixité, l'exotisme, les thèmes maladifs...

Soyons tout à fait juste! Le dernier volume, *Sexta*, est un peu moins mauvais que les deux autres: il se compose de pièces plus courtes et plus réussies, parmi lesquelles je citerai «*Oltul*» et «*Lîngă Rahova*», aux sujets roumains... Que M. Haralamb Lecca suive donc le bon chemin, qu'il semble avoir entrevu lui-même, qu'il écrive plus rarement des morceaux plus châtiés.

«Donnez-vous de la peine! Ce n'est que par le travail » qu'on peut cesser d'être un pygmée. *Vouloir!* Toute » la vie se résume peut-être en cette seule parole». <sup>2)</sup>



---

<sup>1)</sup> *Secunda*, 80.

<sup>2)</sup> *Trudește-te! Doar munca te ia dintre pigmei!...  
Gindește-te că totul nu e de cit: Să vrei!*

#### IV.

*Le 22 septembre 1902.*

Je déteste la critique, Madame. — Y a-t-il, en effet, quelque chose de plus humiliant pour un homme de pensée que d'être tout le temps à la remorque des pensées et des sentiments d'autrui? N'avoir pas le talent, ou n'avoir pas le droit, ou n'avoir pas l'occasion d'exprimer ses propres pensées et sentiments! Etre obligé de dire une ou plusieurs fois par semaine: «Ceci est bon» ou «Ceci est mauvais» et ne rien faire par soi-même, ni de bon, ni de mauvais! Si les auteurs échouent, on a tout de suite l'air d'un bourreau! S'ils réussissent, on marche derrière eux, humble comme un valet... «Monsieur a du talent», «Monsieur n'en a point». Et l'on s'enorgueillit de ce que les autres produisent ou ne produisent point de bonnes choses!... — Mais vous-même, Monsieur, pourquoi êtes-vous devenu critique?... — Moi? Attendez. Pour trois raisons, je pense: D'abord, pour obéir à un ordre qui me venait de vous, Madame, et que vous n'avez pas encore retiré. Ensuite, parce que... comment le dire? parce que *Ciel l'a voulu*. On ne fait pas toujours ce que l'on veut sur cette terre et,

outre les rêves de son enfance, il faut compter avec les exigences de la vie, avec ce qu'on appelle *le sort*... Quand j'étais petit, je me disais: «Je voudrais être un Alexandri, un Grégoire Alexandresco», plus tard: «un Victor Hugo»; puis, je me suis aperçu tout d'un coup...

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir...

Toujours est-il qu'un beau matin j'ai vu mon attention se diriger vers l'érudition pure, vers la philosophie, vers la critique des textes, vers l'histoire... j'ai dû passer mes grades... je me suis vu en chaire, d'où je devais prêcher magistralement ce que *d'autres* avaient dit sur des *tierces* personnes... Est-ce que l'on fait toujours dans la vie ce que l'on veut?... On murmure tout bas, on se fait tout de même des projets pour un avenir meilleur, mais on doit remplir sa tâche consciencieusement... On est placé là pour faire avancer d'un degré le niveau intellectuel de son pays, on a des responsabilités, on doit servir d'exemple. On prend peu à peu le pli de son métier... Et l'on ne cesse pas de se faire des illusions chaque soir: «Peut-être le jour viendra-t-il...»

Enfin, il y a une troisième raison, que je ne confie qu'à des personnes comme vous, et encore tout bas, à l'oreille: Si je fais de la critique, c'est pour trahir justement la critique. En étudiant l'histoire de ce genre, je me suis aperçu que nous étions à la veille de sa mort... Je suis un de ceux qui lui préparent son petit coup de grâce. Il y a deux sortes d'esprits au monde, Madame: il y a ceux qui sont toujours très pressés de savoir ce qui se passe, d'autres qui ne veulent ruminer les choses que lentement, d'une façon érudite, comme on dit, et définitive. La critique ne saurait contenter ni les uns

ni les autres. Ecrasée entre le journalisme et l'érudition, ce n'est qu'en vertu d'anciens compromis et malentendus qu'elle remplit encore les rez-de-chaussée quotidiens ou qu'elle forme des chapitres dans les histoires littéraires. Et puis, que faire des impressions d'un seul individu? Les esprits légers veulent s'enquérir des faits de chaque jour, les esprits sérieux veulent suivre la marche générale de l'esprit d'une époque ou de l'humanité... Le journalisme et le travail érudit ont ceci de commun qu'ils partent tous les deux de la constatation de ce qui existe, et ils diffèrent en ce que l'un se contente de l'analyse superficielle d'un seul fait, au moment même où il se produit, tandis que l'autre fait collection de faits passés, qu'il examine laborieusement à la loupe... — Je tâche de suivre, pour l'instant, une voie moyenne (excusez-moi de me servir d'une infinité de «je»), — je m'efforce de faire de l'art en même temps que de la science; je saisis le moindre prétexte pour parler d'autre chose que de mes auteurs; je dépasse, de parti pris, la longueur d'un seul rez-de-chaussée, comme s'il s'agissait très souvent d'un chapitre de l'histoire littéraire; je me donne le temps de la réflexion et je ne parle presque jamais des nouvelles choses le lendemain même de leur apparition; j'écarte, en fait d'œuvre, mon impression autant que je peux; j'applique aux choses du présent la méthode que d'autres appliquent aux choses du passé: je collectionne des faits, je les classe, j'en tire la conclusion qui me paraît la plus naturelle... Est-ce faire de la critique? N'est-ce pas plutôt préparer la mort de la critique?

Silence! on pourrait nous écouter! il est si facile de mal comprendre! J'en sais beaucoup que mes affirmations rempliraient de joie: «Vous l'entendez! il avoue

lui-même ses faiblesses! il déclare trahir son genre, c'est un ancien rêveur et c'est un maître d'école!... Pauvres gens, qui veulent bien admettre qu'on doit confier aux plus sensés d'un pays la direction des affaires, et qui n'ont pas assez de discernement pour voir que c'est à ceux-là mêmes qu'il faut confier la direction des esprits!... On se plaignait un jour, dans un certain cercle parisien, de la formation du nouveau cabinet et l'on était surtout mécontent de ce que M. Berthelot avait accepté le portefeuille des affaires étrangères... «Un chimiste!»... Quelqu'un prit tout de suite sa défense: «Mais il me semble que nous avons eu des ministres des affaires étrangères qui n'étaient même pas de grands chimistes!».. Et de même pourrait-on dire à ceux qui n'ont pas comme vous le don de déchiffrer mes pensées: «Est-ce que nous n'avons pas eu, dans notre pays, des critiques qui ont fait beaucoup de tapage et qui n'étaient même pas des professeurs d'Université?»..

\*

Où en étions-nous restés, dernièrement?... Nous parlions, je crois, de l'œuvre de M. Haralamb G. Lecca et nous disions que son talent ne saurait nous satisfaire entièrement. Heureusement, nous avons mieux que son œuvre dans notre littérature lyrique actuelle. — Quoi donc? L'œuvre lyrique de M. Stefan Iosif.

Quand on passe des essais de M. Radu Rosetti aux vers de M. Haralamb Lecca, on s'avance d'un degré... quand on passe des vers de M. Haralamb Lecca aux poésies de M. Stefan Iosif, on s'avance de deux ou plusieurs degrés vers le domaine du véritable art. M. Radu Rosetti est... comment dirai-je? une volonté qui veut absolument produire, — M. Haralamb Lecca est un versificateur, — M. Stefan Iosif est un poète.

M. Radu Rosetti est, si l'on veut, un décoré du ministère de l'instruction publique, M. Haralamb Lecca est un couronné de l'Académie, M. Stefan Iosif est un de ceux que les ministères et les Académies se repentiront un jour de n'avoir pas couronnés ou décorés. Il ne restera probablement rien de l'œuvre poétique de M. Radu Rosetti, il restera peu de choses des vers nombreux de M. Haralamb Lecca, il restera tout ou presque tout des deux petits volumes que M. Stefan Iosif a publiés jusqu'à présent: *Les Patriarcales* et *Les Poésies*.<sup>1)</sup>

M. Radu Rosetti n'a ni *fond*, ni *forme*, M. Haralamb Lecca n'a que la *forme*, M. Stefan Iosif sait réunir le *fond* et la *forme*. Ce fond et cette forme sont d'ailleurs bien simples (le manque de complication est une des marques distinctives du talent de M. Stefan Iosif): trois ou quatre idées essentielles remplissent ses deux volumes, trois ou quatre formes de versification aussi. La pensée existe chez lui et on la voit qui marche naturellement, d'une strophe à l'autre. C'est beaucoup dire, car, comme nous l'avons si amplement démontré, elle n'existe point chez M. Radu Rosetti et elle n'avance guère chez M. Haralamb Lecca. L'auteur n'est ni pressé de finir, comme le premier de ses jeunes collègues, ni désireux de rester en route, comme le deuxième. Il ne veut ni faire de l'esprit brièvement, ni déclamer à n'en plus finir. Il n'exprime ni du vide en peu de paroles, comme M. Radu Rosetti, ni peu de choses en beaucoup de paroles, comme M. Haralamb Lecca, mais beaucoup de choses en peu de paroles, ou, pour être plus exact, autant de choses qu'il faut en autant de paroles qu'il faut. Il se trouve toujours en présence d'un état d'esprit

<sup>1)</sup> *Patriahalele*, Buc., Steinberg, 1901.—*Poezii*, Buc., Sococ, 1902.

bien défini, qu'il veut rendre aussi exactement que possible. Voici un exemple:

PASTEL

Tu te réveilles brusquement. — Quel est donc ce bruit?  
— Des Tziganes avec leurs tentes... Veux-tu en savoir davantage?  
Dans leur char, parmi les déchirures de leur natte,  
On entrevoit des femmes qui fument, qui chantent, qui s'amuse...

Un grand nombre d'enfants, en haillons,  
Font cercle autour, et se battent, et jouent,  
De vieux mâtins, la langue pendante,  
Marchent sérieusement à côté du char.

La caravane s'éloigne,  
A travers la poussière qu'elle soulève, c'est à peine si je la  
[distingue encore.  
Le champ s'assoupit de nouveau,  
Les cri-cri seuls continuent à se faire entendre 1).

Voici ce qu'on appellerait en peinture un «tableau de genre»:

GAÏTÉ

Au cabaret du village, on s'est réuni pour boire  
Rudement, ce soir...  
Personne ne veut s'inquiéter  
De l'orage qui mugit dehors.

Des voix joyeuses résonnent,  
Des violons parlent, — le vent hurle...  
Tout le monde danse de grand cœur,  
Le plancher tremble sous les pas lourds...

1) *Tresari din somn... Ce harmalae ?  
Figani cu şatra... Ce mai vrei ? etc.*

Méprisant tout souci de la vie et tout dégoût,  
 Le cœur se gonfle dans les poitrines,  
 Le pape lui-même s'oublie et dans la «*sîrba*»  
 Avec ses paroissiens...

Il frappe le sol de ses bottes, son «*potcape*» est sur le  
 [point de lui tomber,  
 Tant il l'a renversé en arrière.

Plus loin on distingue trois vieillards qui se disputent  
 Auprès d'une carafe qui adoucit leur humeur.

Et ils s'amusent!... C'est un véritable châtiment de Dieu  
 Que ce qui se passe dehors!...  
 Mais il y a tant de joie,  
 Au cabaret du village, ce soir !<sup>1)</sup>

Tout y est. L'auteur n'oublie rien dans ces courtes descriptions. Et puis l'on voit tout de suite son procédé habituel, qui est très simple: Une idée centrale, une seule, qu'il veut développer, — avec trois ou quatre petits faits autour, qui donnent du relief à cette idée et se chargent presque de la démontrer, puis l'auteur revient à son idée centrale, qu'il n'a pas perdue de vue une seule seconde.

Voici une troisième pièce: elle nous décrit un moment intime de la vie du poète, «un état d'âme»:

#### DANS LE PARC

Hier, j'ai trouvé sur un banc solitaire,  
 Dans le parc, un bouquet de fleurs fanées...  
 Pauvres fleurs! Quelles mains inconnues  
 Vous ont donc serrées sur la poitrine, pour vous jeter  
 [aussitôt ?...

1)

#### VESELIE

*La orînda-i o beție*  
*Strașnică în astă seară... etc.*

(*Patriarhale*, 27).

A quelle rencontre, servîtes-vous  
 De témoins silencieux ? Quels yeux calmes ou brûlants de passion  
 Vous ont contemplées et se sont réjouis de votre vue,  
 Et puis vous ont oubliées ?..

Tant de papillons sautillaient gâiment dans les champs  
 Au moment où vous brilliez dans toute votre splendeur..., l'es-  
 [pace d'une aurore !  
 Qu'avez-vous fait de votre parfum précoce ?

Que vous êtes tristes maintenant, et abattues !  
 Je ne veux pas pleurer!... Le beau rêve d'une vie ne dure qu'une  
 [seconde,  
 Fleurs fanées, fleurs mortes, fleurs chéries! <sup>1)</sup>

Simplicité, naturel, bon sens, calme de l'esprit, pleine  
 possession de soi-même au moment où il écrit, équi-  
 libre, logique, voilà les premiers traits distinctifs du ta-  
 lent de M. Stefan Iosif.




---

<sup>1)</sup>

IN PARC

*Ieri am găsit pe banca solitară  
 Din parc, un biet mănunchiu de flori trecute...*

*Poezii, 36.*

## V

Le 29 septembre 1902.

Arrangés d'une certaine façon, les *Patriarhale* et les *Foezii* pourraient composer une sorte d'autobiographie de leur auteur. Elles nous parlent de sa famille, des lieux où il a passé ses premières années, des évènements les plus importants de sa jeunesse. L'œuvre de M. Stefan Iosif est ainsi toute *personnelle* ou, comme l'on dit, toute *lyrique*. C'est *l'amour-propre* qui parle dans les pièces de vers de M. Radu Rosetti, c'est *l'imagination* qui parle dans celles de M. Haralamb Lecca, — chez M. Stefan Iosif c'est le *cœur*.

Il est né à la campagne, d'une famille très nécessaire :

Certainement, il aurait bien mieux valu  
Que tu restasses parmi nous, dans notre village,  
Si tu y avais trouvé de quoi occuper ton temps,  
Si nous avions eu notre terre et des bœufs!...  
Car nous sommes tous très pauvres  
Et tu as de petits frères, en assez grand nombre:  
J'ai beau peiner pour vous, du matin au soir,  
Je ne parviens pas à vous rassasier, — et vous êtes toujours  
[déchaussés.

Il faut que le poète, le plus dégourdi de toute la famille, s'exile volontairement. Il faut qu'il aille dans une grande ville, comme Bucarest, pour y continuer ses études... je me trompe, pour entrer comme apprenti chez un patron, afin de pouvoir devenir lui-même un jour un gros marchand...; alors il pourra, peut-être, venir en aide à ses frères:

Tu es l'aîné, et tu es le plus dégourdi de tous.  
 Il convient que je te laisse, en mourant, le soin de la famille.  
 Je me repose beaucoup sur toi...  
 Puisses-tu avoir la chance  
 De tomber sur un patron généreux, là-bas.  
 Ecris-nous souvent, écris-nous le plus que tu pourras,  
 Car tu sais écrire proprement...

Et la personne qui fait ainsi ses recommandations au poète (est-ce son père ou sa mère?) nous dévoile tout le fond de son âme paysanne, mélancolique, méfiante et conservatrice, à la fin de ce morceau si pénétrant et si tendre qui s'appelle «*Adio*»:

...Maintenant, les yeux à baiser!...  
 Vas-t'en, mon brave enfant, et porte toi bien,  
 Mais attends: Un mot encore,  
 J'ai encore un dernier mot à te dire:  
 Ces mêmes yeux (que j'embrasse maintenant),—tous les deux  
 Aussi beaux, aussi limpides,  
 Il faut que tu nous les rapportes, mon chéri, tels que je  
 [les vois maintenant...  
 Garde-toi de les oublier, parmi les étrangers. <sup>1)</sup>

L'auteur n'oubliera point ces saintes paroles. Loin des siens, il ne fera qu'y songer continuellement. Son âme est d'ailleurs une âme méfiante et amoureuse du passé,

<sup>1)</sup> *Da, mult mai bine ar fi fost...*

(*Patriarhale*, p. 33)

comme celle de la vieille personne qui lui parle dans «*Adio*» ; il n'introduit rien dans son cœur qui ne soit tout à fait d'accord avec ses anciennes émotions.. Arrivé à Bucarest, «*parmi les étrangers*», il n'ira pas chez un patron, et préférera faire des études dans un lycée... Mais quelles seront les images les plus chères qui se présenteront à son esprit ? Celle de la maison paternelle, sans doute, avec son noyer séculaire, «*garde éternel qui ne redoute point la tempête et qui remplit tout un coin du ciel*», <sup>1)</sup> — ou celle de la forêt, où il allait jouer tous les ans, dès les premiers jours de mai, avec son compagnon de folies, le chien Grivei, <sup>2)</sup> — ou encore celle de la vieille grand'mère «*aux cheveux blancs comme la neige*», «*qui filait du matin au soir, sans rien dire*», «*indiciblement belle dans son costume de paysanne*», en attendant qu'elle devint nonne <sup>3)</sup>...

Aussi les moments les plus délicieux de l'année seront-ils, pour notre poète, ceux où il pourra revoir son foyer, — aux vacances de Noël et de Pâques... Le voilà qui retourne dans son village :

De la fenêtre de mon wagon,  
J'aperçois le blanc village étinceler au loin...  
Un long sifflement... Je tressaille ému,  
Je sens mon cœur battre très fort...

...Voici l'ancienne tour,  
Une maison... deux.. toutes remplies de neige...  
Et la gare... du monde... Voici les miens  
Qui m'attendent les bras ouverts <sup>4)</sup>!

...Mais, une question: De quoi vivait-il à Bucarest, ce jeune homme, hanté par le souvenir des siens et qui

<sup>1)</sup> *Nucul* (Le noyer), dans *Patriarhale*, p. 7.

<sup>2)</sup> *Furtuna* (L'orage), *ib.*, p. 15

<sup>3)</sup> *Bunica* (La grand'mère) et *Fusul* (Le fuseau) *ib.*, p. 9 et 11.

<sup>4)</sup> *Revedere* (Retour), p. 13.

ne pouvait pas se faire à la nouvelle vie? Il vivait des leçons privées qu'il donnait à des garçons, à des fillettes. Comment le savons-nous? Par ses vers encore. Notre poète est un *réaliste* qui aime la vie, qui trouve de la poésie et du charme en toute chose, à condition que les événements se transforment chez lui en souvenirs. Entendez-vous? Il va nous raconter lui-même les péripéties de sa vie de «répétiteur» dans un adorable morceau intitulé *Domnul Profesor...* (Monsieur le Professeur). Rassemblez vos souvenirs, vous tous que ce nom-là remplit d'épouvante. Quelle partie prosaïque de notre vie, n'est-ce pas, que celle où nous étions obligés de donner des leçons pour vivre!... d'avoir affaire aux inintelligents héritiers de quelque riche famille!... Vous rappelez-vous les parents exigeants et qui vous regardaient de haut, les enfants arrogants et qui ne voulaient rien apprendre? les succès que l'on expliquait par les aptitudes exceptionnelles des élèves et les échecs dont on vous rendait toujours responsable? le traitement modique, que l'on ne vous payait pas toujours? le grand nombre d'heures que vous étiez obligé de donner à cette occupation fatigante, juste au moment où vous aviez le plus envie de songer à vos propres études? C'est nous qui disons tout ceci, mais M. Stefan Iosif est un poète... il ne s'inspire, il est vrai, que des événements seuls de sa vie, il trouve de la poésie en tout, mais il a une manière à lui de dire les choses, mais il ne voit pas dans la vie les choses que nous y voyons, et il y voit des choses que nous ne voyons pas... idéaliser la vie, n'est-ce pas la seule forme acceptable du réalisme?

Ils n'apprennent jamais rien, ô les maudits!

Et moi qui me suis promis tant de fois

D'envoyer promener toutes ces leçons privées...

Mais, voyez-vous, c'est qu'à côté des trois petits gamins

Il y a encore les trois petites sœurs,  
Qui ont pour moi un charme tout particulier. .

Il fait nuit et l'on entend l'orage dehors...  
Mais il fit si chaud dans leur petit salon !  
Elles m'accueillent gaiement  
Et me saluent en même temps toutes les trois,  
Et chacune de me demander :  
— Comment va Monsieur le professeur, aujourd'hui ?

Pendant la leçon, elles se disent des secrets,  
Et se divertissent sur mon compte...  
Se mordent les lèvres sournoisement  
Et éclatent de rire, au moment où elles voudraient s'en abstenir

«O les petites drôlesses, qui ne veulent pas être sages !» [le plus...  
Dit la mère qui s'amuse elle aussi...

A table, des plaisanteries continuelles, du tapage.  
Tandis que la première me verse du vin,  
La seconde m'invite à boire  
Et la troisième m'offre son verre tout plein .  
Il serait bien fort celui qui pourrait me dire  
A la santé de qui je voudrais d'abord boire !...

Sur le tard, quand je me trouve, enfin, dans la rue  
Et qu'il fait sombre partout.  
Hélas ! où sont-elles pour me voir,  
Aveuglé par la tempête, luttant  
Contre les flocons de neige !.  
Et le chemin est long, et je suis déjà fatigué...

Dans ma chambre obscure  
Il fait froid... Serré dans mes couvertures,  
J'entends la rafale enragée...  
Le sommeil s'empare de moi peu à peu  
Et j'entends au loin une petite voix enchantée  
Qui me débite ces premiers mots d'un vieux conte : «Il y avait  
Trois charmantes filles d'empereur»... 1). [une fois

1) *Nimic nu 'nvață blestemații.*

(*Patriarhale*, p. 31).

Le premier volume de M. Stefan Iosif est rempli tout entier de sa vie de petit enfant à la campagne ou de jeune étudiant à Bucarest; le second sera rempli de sa vie à l'étranger, à Paris. — Il y a cette première différence entre les deux volumes. Puis, il y existe cette autre que le premier renferme surtout des détails concernant la vie extérieure du poète, tandis que le second se charge de nous renseigner sur sa vie intime!...

A Paris! A la suite de quelles circonstances favorables, l'auteur des *Patriarhale* a-t-il pu arriver jusque dans la capitale de la France? Ses vers oublient de nous le dire, mais ce n'est pas cela qui nous intéresse, en première ligne, non plus. La chose la plus curieuse, c'est de voir que, arrivé à Paris, M. Stefan Iosif sentira tout d'un coup se réveiller en lui tous ses instincts méfiants et conservateurs que nous lui connaissons! Il s'enfoncera de plus en plus dans ses anciennes rêveries ou émotions.. Suivant son système de résistance à toute impression nouvelle, c'est à Paris qu'il apprendra surtout à être Roumain... Nous avons beau réfléchir; il nous est difficile de lui trouver beaucoup d'équivalents dans l'histoire littéraire.. D'ordinaire, la vue d'une grande ville civilisée produit un grand effet sur l'esprit des jeunes poètes et contribue à les transformer radicalement... Nous ne pouvons rapprocher du cas de M. Stefan Iosif que celui du poète français Joachim du Bellay, qui se trouvait exilé, au XVI<sup>ème</sup> siècle, sur la terre de l'Italie de la Renaissance... Les «*Poezii*» font songer involontairement aux «*Regrets*». Ce n'est pas la nouvelle patrie qui enchante le poète, c'est l'ancienne qui lui manque:

Te souviens-tu encore, mon cher ami,  
De ces temps-là? Ce qu'ils s'envolèrent vite

Dans le bruit de la cité légendaire  
Du Louvre, aux murs noircis !

Partis, depuis longtemps, de notre pays lointain  
Que des rêves bleus ou dorés.  
Ne nous sommes-nous pas forgés  
Au milieu de la fumée de nos cigarettes ?

Le gigantesque Paris fumait au loin  
Moi, je feuilletais des livres sur un canapé,  
Toi, tu mettais en couleur des contes orientaux.

Et quand le crépuscule filait sa trame,  
Remplissant l'atelier de ses jeux d'ombre,  
Nous causions tout bas des anciens temps jadis <sup>1)</sup>.

M. Stefan Iosif ne va pas jusqu'à lancer des traits de satire, comme Joachim du Bellay, au pays civilisé où il se trouvait; il aurait eu aussi pour le faire moins de raisons que le poète français. Il se contente de ne pas dire un mot de toutes les splendeurs de la civilisation française. Ses pensées sont ailleurs. Il ferme, pour ainsi dire, les yeux et les oreilles et ne s'ouvre entièrement que du côté de ses souvenirs.

Nous reviendrons très prochainement sur ce second recueil de «Poésies» de M. Stefan Iosif, sur son «Adieu au pays», sur ses *Chroniqueurs*, sur ses *Boyars*, sur ses *Iele* (génies malfaisants), sur son *Laoutar* (Le ménestrel) ou son *Haïdouc* (Le brigand), quand nous étudierons ses principaux thèmes lyriques. Mais plus important au point de vue des pensées et de la forme que le premier volume, le second nous instruit moins sur la vie même de M. Stefan Iosif... Le poète est-il de retour dans le pays ? Prépare-t-il, pour l'année prochaine, un nouveau volume où il nous racontera l'indicible joie qu'il a éprouvée de

<sup>1)</sup> *Iți mai aduci aminte tu, iubite...*

se revoir parmi les siens? Y fera-t-il, au contraire, une petite amende honorable au «gigantesque» Paris, dont il nous racontera enfin les beautés, quand les anciennes impressions se seront transformées chez lui en souvenirs?



## VI

*Le 6 octobre 1902.*

J'aime retourner un livre en tous sens avant de vous en rendre compte, Madame. L'ouvrir, un peu au hasard, en deux ou trois endroits différents, pour voir l'impression qu'il laisserait à un lecteur superficiel ou pressé; le lire d'un bout à l'autre, attentivement, pour voir l'effet d'ensemble qu'il produirait sur un lecteur sérieux, patient; le lire dans l'ordre chronologique de ses morceaux, pour suivre l'évolution du talent ou de la pensée de l'auteur; ou d'une façon indiscrete, à l'envers, entre les lignes, de façon à pénétrer dans l'intimité des émotions de celui qui l'a écrit, et reconstituer ainsi, malgré lui, mais au moyen de ses propres données et aveux, l'histoire de sa vie; le lire, enfin, dans ce que j'appellerai «l'ordre logique», par groupes et par étages d'idées, de manière à en saisir la véritable portée, le véritable sens et, s'il y a lieu, la véritable philosophie qui s'en dégage. Car c'est là, à vrai dire, le seul plaisir de la triste critique: de pouvoir faire un peu avec les auteurs ce qu'il font eux-mêmes, assez malignement, avec le milieu humain qui les entoure.

...S'est-on fait une idée assez claire du talent de M. Stefan Iosif? C'est à dessein que nous lui avons laissé la parole d'un bout à l'autre de notre dernière Causerie. A-t-on apprécié ses efforts et ses procédés poétiques? Trouve-t-on intéressante sa courte «auto-biographie»? — Son œuvre est, avant tout, n'est-ce pas, une œuvre essentiellement *lyrique*. Ce mot, appliqué à M. Stefan Iosif, peut s'employer dans toutes ses acceptions: Les deux volumes de *Patriarhale* et de *Poezii* sont des volumes lyriques, parce que, comme nous l'avons vu, l'auteur s'y peint tout entier, avec ses tristesses et ses joies, ses souvenirs et ses aspirations, ses sympathies et ses antipathies, ses qualités et ses défauts. L'auteur ne veut pas *paraître* dans ses volumes, il *y existe*, malgré lui, en chair et en os... Et puis, comme nous le verrons prochainement, son œuvre est lyrique par cet autre fait qu'elle s'attaque continuellement aux quatre thèmes principaux aimés par le lyrisme, qu'elle célèbre d'un bout à l'autre ces quatre sentiments innés de la nature humaine: le sentiment de la nature, le sentiment de la patrie, le sentiment de l'amour et le sentiment de la mort: Ce sont les sentiments toujours les mêmes chez tous les hommes, toujours différents d'un homme à l'autre. C'est par le différent arrangement seulement et par la différente dose de ces sentiments dans les âmes humaines que ces âmes se distinguent les unes des autres, comme les différentes combinaisons de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote produisent seules tous les corps organiques...

Mais un petit instant de répit avant d'aborder cette dernière partie de notre étude. Aidons nos lecteurs à préciser les idées qui se seront formées dans leur esprit à la suite de nos deux «Causeries» précédentes.

Après le grand équilibre qu'il sait toujours établir entre sa pensée et son expression, entre le « fond » et la « forme », le talent lyrique de M. Stefan Iosif se caractérise encore par les trois qualités suivantes :

1) En premier lieu, par son extrême *sincérité*. Sans avoir passé tout à fait par les mêmes émotions qu'a éprouvées M. Stefan Iosif, on se dit à chaque instant : « En vérité, c'est tout à fait cela ! » Comment le sait-on ? Je n'en sais absolument rien. Je pense que c'est par la force intrinsèque de la sincérité ou par cet instinct social et artistique que nous possédons tous et qui reconnaît tout de suite, d'après leur seule façon de se présenter et de s'exprimer, si les auteurs disent vrai ou s'ils veulent seulement produire de l'illusion sur nous. Ce bon sens naturel est, en art, presque toujours infaillible... Nous sommes donc loin des « mansardes » que n'a jamais habitées M. Radu Rosetti (comment peut-on le savoir ? On le sent !), ou des « bagues de fiançailles » qu'il n'a jamais jetées dans l'Adriatique (aucun être sensé ne fait plus de ces choses-là !), — nous sommes loin aussi des fils qui tuent leurs pères, des pères qui « pêchent » leurs fils, des frères qui veulent avoir des rapports avec leurs sœurs, des fous, des suicides, des fantômes <sup>1)</sup>, en un mot de toutes les sensations *rare*s que M. Haralamb G. Lecca fait semblant d'éprouver dans la plupart de ses poésies. Nous sommes dans le vrai et nous sommes dans

<sup>1)</sup> Il faut être juste : il y a un cimetière (lisez *Vremuri apuse* — Temps disparus — *Patriarhale*, p. 58), un suicide (lisez *Cu genele plecate* — Les cils baissés — *Patriarhale*, p. 60), un cas de folie (lisez *Baladă* — Ballade — *Patriarhale*, p. 64) chez M. Stefan Iosif aussi. Mais ce sont là des « pêchés de jeunesse », pourrait-on dire, et même d'une toute première jeunesse, puisque M. Stefan Iosif y renonce absolument dans son second volume.

D'ailleurs, on sent là moins un penchant naturel de l'auteur que

la règle générale de l'humanité. L'auteur ne nous dit que ce qu'il éprouve et met son amour-propre à prouver qu'il est bâti exactement comme le reste des mortels... C'est même à ce titre-là qu'il s'adresse à eux. Pourquoi faire imprimer des choses que personne n'a connues... pas même vous, l'artiste?... On se fait imprimer, n'est-ce pas, pour se faire lire, et l'on se fait lire pour se faire comprendre. M. Stefan Iosif est bien portant d'esprit et de cœur. «Il ne faut pas», semble-t-il nous dire, «que l'on ait de l'imagination pour être poète... » car la nature est là qui vous inspire la véritable poésie... » il ne faut même pas que l'on fasse un choix parmi les » différents éléments de la nature et de l'expérience...; la » poésie est à deux pas de vous, elle est en tout... si elle » est en vous-même. Il suffit que l'on ait du *Cœur* et de » l'*Expression*... A part cela, on a le droit de se porter » comme tout le monde... *Sincérité, profondeur d'émotion, santé*, c'est tout un, quand on parle de l'œuvre poétique de M. Stefan Iosif:

... Je me sauve joliment de la maison.

Grivei (le chien) avec moi, moi avec lui,...

Et le village se couvre de poussière derrière nous,

Nous entrons dans la forêt et Grivei

Est devenu complètement fou de joie:

Il me mord, il gambade, il joue 1)...

l'influence de ses deux poètes favoris, Eminesco et Heine. Ainsi:

*De ce nu vrei să te ivești*

*Din ciata vechilor povești*

*Să-mi faci un semn din mână.*

c'est du pur Eminesco «Les cils baissés» et la «Ballade» sont du pur Heine. — L'auteur a eu l'excellente idée de reléguer toute la partie malade de sa production dans le volume *Romanțe și cântece* (Romances et chansons) — traduit d'après Heine.

1) *Furtuna* (L'orage, — dans *Patriarhale*, p. 16).

2) Un autre trait de sa muse, c'est la *discrétion*. — L'avez-vous remarqué? Non seulement il ne veut pas se départir du modèle de l'humanité, mais il éprouve comme une sorte de pudeur chaque fois qu'il doit nous parler de lui-même. Il ne pousse jamais trop loin la description des détails de sa vie. Quelqu'un me disait: «En vérité, c'est bien l'auto-biographie de M. Stefan Iosif qu'on lit dans ses deux volumes de poésies; mais je ne vois pas ce qu'elle a de si particulier que cela. Un homme né à la campagne et qui vient faire ses études à Bucarest: puis il va à Paris... A Bucarest, il a la nostalgie de la campagne, à Paris, il a la nostalgie de Bucarest!.. Maintenant a-t-il peut-être la nostalgie de la France?... Quoi de plus naturel! quoi de plus enfantin, surtout!» Justement! C'est cette candeur et c'est cette discrétion que l'on aime surtout dans l'œuvre de M. Stefan Iosif. Pour parler de lui, il ne trouve pas bon de s'étaler devant les lecteurs, comme tant d'autres petits poètes. Il ne se lamente pas trop. Il a sa petite dignité à lui. Il veut rester peintre et, encore, un peintre qui n'esquise que des contours... Son grand mérite, c'est de savoir s'arrêter à temps. Il nous laisse le soin d'achever par nous-mêmes ses pièces lyriques. Il a l'air de nous dire: «Maintenant vous en savez assez sur votre poète. Descendez en vous-mêmes et retrouvez-y l'éternelle humanité. Quittez-moi,— et comprenez-moi»... C'est un *classique* que M. Stefan Iosif, en dépit de son lyrisme. Il sait nous faire comprendre ses plus intimes états d'esprit, sans trop y insister... Dans la description de ses tristesses et de ses joies, nous l'intéressons certainement plus qu'il ne s'intéresse lui-même. De sorte qu'il a trouvé, pour ainsi dire, le moyen de parler de sa propre personne, comme s'il n'en parlait pas:

## VAINCU!

Le voici à peine arrivé  
 Celui qui s'est exilé de chez soi depuis si longtemps !  
 Arrange-lui le lit, mère,  
 Pour qu'il puisse dormir profondément,  
 Malade et fatigué, comme il l'est!

Ce qu'il a traversé d'existence  
 Depuis qu'il t'a quittée !  
 Vaincu par ses regrets et par ses douleurs,  
 Il se sent brisé de fatigue  
 Sur le seuil de ta porte!

Ne lui demande pas la vie qu'il a menée,  
 Ni ce qui lui est arrivé dans son exil!  
 Il te cachera ses blessures  
 Et ne saura te dire tout le temps  
 Que ces seules paroles: Je me sens fatigué) <sup>1)</sup>

Le poète n'ira certainement pas faire de plus amples confidences au public qu'à sa mère!...

3) Enfin, c'est une *âme sérieuse* que celle de M. Stefan Iosif. Que veut dire, au juste, une «âme sérieuse»? Cette définition n'est, peut-être, pas si malaisée à donner qu'on pourrait le croire. Nous serons peut-être assez d'accord, Madame, si je dis tout simplement qu'un *être sérieux est celui qui existe*, par opposition à un *être frivole*, ou *superficiel*, ou *volage*, *qui n'existe pas*. Car que veut dire *exister*, sinon avoir sa physionomie particulière, sa personnalité distincte, que de se présenter avec ses traits propres, chaque fois que l'expérience vous oblige à descendre en vous-même, ou vous appelle devant vos semblables? Est-ce exister que surgir chaque fois sous un aspect

<sup>1)</sup> «*Invinci*»! (*Patriarhale*, p. 35)

nouveau, que de changer d'existence d'un jour à l'autre, que de s'en laisser imposer par le caprice de son tempérament ou par la force des évènements du dehors? L'être sérieux est celui qui sait résister à la vie et sait résister à lui-même, qui est toujours *conséquent*<sup>1)</sup> avec lui-même, sur lequel on puisse, ainsi donc, *compter*. C'est un être formé surtout de *raison* et de *vouloir*, qui a le culte du passé parce que, le passé, il le sent assimilé en une bonne partie dans sa nature, et se méfie du présent, car le présent passe souvent sans laisser beaucoup de traces et est illusoire...

Tel est M. Stefan Iosif. De quelque manière que l'on envisage son attitude réservée pendant son séjour à Bucarest et quelque réserves que l'on ait soi-même à faire sur son attitude réfractaire à Paris, l'on doit tout de même reconnaître que cette façon de se conduire du poète a toujours été des plus explicables, des plus saines, des plus conséquentes. L'on respecte M. Stefan Iosif. Car pendant que Bucarest ne savait l'attirer qu'à moitié, la pauvre famille nécessiteuse qu'il avait laissée derrière lui, à la campagne, pouvait être sûre qu'il ne l'oublierait point, — et de même, arrivé à Paris, les grandes séductions de la capitale du monde n'auront pas de prise sur lui et la patrie roumaine n'avait rien à craindre: n'est-ce pas justement à l'étranger qu'il devait devenir plus Roumain que jamais?

---

<sup>1)</sup> Je dis *conséquent* et non pas *identique*, car ce terme implique l'immobilité de l'âme et l'on n'est pas obligé de se « cristalliser » dans ses anciennes manières de voir ou de sentir, sous prétexte de sérieux; mais il faut que vous évoluiez dans une certaine direction qui vous soit propre et que l'on puisse prévoir.

Paris a autant de chansons.  
Que la mer a de sirènes,  
Et ceux qui arrivent aux bords de la fière Seine  
N'ont plus nulle envie de les quitter.

A Naples, les jardins  
Ne connaissent point la neige.  
Et dans les golfes, les mandolines  
Entonnent des sérénades...

La cithare soupire au Tyrol  
Lorsque, dans le silence sacré,  
Quelque vicillard, le chapeau à la main,  
S'arrête devant les maisons et en joue...

Un cri étourdissant de violons  
Se fait entendre dans les czardas,  
Cette musique vous fait frissonner,  
Car elle secoue et brûle .

Mais libre à chacun de croire ce qu'il voudra  
Et d'avoir ses préférences ..  
A mon sens, il n'y a rien au monde  
Qui se puisse comparer aux doïnas de notre pays! 1) ..



---

1) *De cîntece Parisu-i plin.*

(Poezii, p. 75).

## VII

*Le 13 octobre 1902.*

Il ne nous reste plus, Madame, pour achever notre étude sur M. Stefan Iosif, qu'à nous demander de quelle façon il traite les principaux thèmes lyriques. Ces thèmes sont, on s'en souvient: le sentiment de la nature, le patriotisme, l'amour, l'émotion que l'on éprouve devant la fuite du temps ou à l'idée de la mort, ou — ce qui revient au même — à celle de Dieu.

De quelle manière notre poète se sent-il impressionné par la nature? De toutes les manières, pourrait-on dire, mais ce que nous aimons surtout chez lui, c'est qu'il se rend bien compte d'une certaine différence que nous avons établie ailleurs <sup>1)</sup> entre son art littéraire et les arts plastiques.... Les descriptions ne l'arrêtent jamais pendant très longtemps, elles ne lui servent que de cadre à ses scènes humaines <sup>2)</sup> ou à ses propres états d'es-

---

<sup>1)</sup> Dans nos «Lettres sur les limites de la peinture et de la littérature», au premier volume de ces «Causeries».

<sup>2)</sup> Voir *Vară* (Été), *Vesellie* (Gaîté), *Iarmaroc* (Foire), *Cîntec de leagăn* (Berceuse), *Moș Ajun* (Veille de Noël), *Zadarnic!* (Inutile!), etc. dans *Patriarhale*, p. 20, 27, 37, 41, 45, 89... et *Haiducul* (Le Brigand) dans *Poezii*, p. 30.

prit: souvenirs d'enfance<sup>1</sup>), réflexions philosophiques<sup>2</sup>), rêves d'un autre monde<sup>3</sup>), premiers préludes de l'amour...<sup>4</sup>). Parfois, mais plus rarement, la nature a l'air de l'intéresser pour elle-même, il s'extasie devant ses blés mûrs, ses bandes de grues ou ses soleils couchants...<sup>5</sup>). Mais il faut toujours qu'il y ait un ou plusieurs êtres humains dans ses paysages et qu'il y ait du mouvement: un poète aussi puissant et aussi réfléchi que M. Stefan Iosif ne pouvait pas ne pas s'apercevoir que la poésie est, avant tout, un art du temps et un art de l'âme humaine:

#### CHANSON DE PRINTEMPS

Les jardins fleurissent;  
Le ciel est pur comme un miroir;  
Dans les prés, les abeilles  
Ont commencé leur tournée,

Les alouettes font entendre  
Des hymnes de gaieté;  
Des milliers de papillons  
Jouent dans les champs.

<sup>1</sup>) Voir *Nucul* (Le Noyer), *Revedere* (Retour), *Furtună* (L'orage), *Domnul Profesor* (Monsieur le Professeur), etc. dans *Patriarhale*, p. 7, 13, 15, 31, et *Dedicație* (Dédicace), dans *Poezii*, p. 3.

<sup>2</sup>) Voir *Cucoarele* (Les grues), *Salcîmul* (L'acacia), *Fulgii* (Les flocons de neige), dans *Patriarhale*, p. 25, 27, 76.

<sup>3</sup>) Voir *Visul* (Le rêve), *Acolo* (Là-haut) dans *Patriarhale*, p. 18, 83 et *Steaua* (L'Etoile) dans *Poezii*, p. 79.

<sup>4</sup>) Voir *În treacăt* (En passant) dans *Poezii*, p. 18.

<sup>5</sup>) Voir les *Pasteluri* et *Nopti de vară* (Nuits d'été) dans *Patriarhale*, p. 47 et 74; *Secerișul* (La Moisson), et le second *Cîntec* (Chanson) dans *Poezii*, p. 72 et 52.

Des garçons et des fillettes dansent  
 La ronde dans la cour;...  
 Que n'ai-je dix vies  
 Pour te célébrer, ô Nature!!

Mais, de tous les sentiments, c'est encore l'amour de la patrie qui tient la plus grande place dans l'âme de M. Stefan Iosif. Ses poésies sont essentiellement et de plus en plus patriotiques. Que l'on compare, à ce point de vue, le premier volume, qu'il aurait pu intituler «Enfance», au second, qu'il aurait pu intituler «Patrie». Son âme devient toujours plus roumaine et aucune manifestation de la vie de notre pays ne la laisse plus étrangère. A Paris, au milieu de cette vie et de ce bruit qui ravissent les autres, le poète se retire en lui-même et songe à la patrie éloignée... tous ses paysages, toute son histoire, toutes ses légendes se présentent à son esprit avec une vivacité et une force de séduction extraordinaires: il devient son peintre, son historien, son folkloriste en vers: il n'oublie ni ses forêts <sup>1)</sup>, ni ses champs de blés <sup>2)</sup>, ni ses vignes <sup>3)</sup>; ni ses boyars <sup>4)</sup>, ni ses «laoutars» <sup>5)</sup>, ni ses «haïducs» <sup>6)</sup>, ni ses fées (les «Zine») <sup>7)</sup>, ni ses génies malfaisants (les «Iele») <sup>8)</sup>... Et tout ceci n'est point de la pure déclamation chez lui: ce qui est roumain se confond dans son esprit avec ce

<sup>1)</sup> Voir la pièce *Visează codrul* (la forêt rêve), p. 85 et *Toamnă* (Automne), p. 46.

<sup>2)</sup> Voir *Secerișul* (La Moisson), p. 32 et *Far-Niente*, p. 34.

<sup>3)</sup> Voir *La Cules* (Au moment de la vendange), p. 83.

<sup>4)</sup> Voir *Boeriï* (Les Boyars), p. 24.

<sup>5)</sup> Voir *Lăutarul* (Le ménestrel) p. 28.

<sup>6)</sup> Voir *Haiducul* (Le Brigand), p. 30 et le *cîntec* (la Chanson) de la p. 51.

<sup>7)</sup> Voir *De urît* (Pour faire passer l'ennui), p. 40 et *Pintea*, p. 70.

<sup>8)</sup> Voir *Ielele*, p. 80.

qui est poétique... Sa muse glane dans les champs de la vie roumaine... on peut dire qu'il n'est pas une seule manifestation de l'âme de notre peuple que M. Iosif n'ait profondément sentie pour son compte et n'ait essayé d'exprimer dans ses vers.. <sup>1)</sup>.

Ce sentiment ardent pour sa patrie conduit notre auteur à une conception particulière du rôle social du poète et de la poésie: Ils doivent faire revivre dans les âmes des contemporains les sentiments héroïques des ancêtres, ils doivent empêcher la décadence par trop manifeste des arrière-petits-fils:

L'étoile de notre pays est bien voilée..  
Étrangers par notre esprit, nous vivons dans une époque difficile,  
Et l'avenir — rempli de signes sinistres —  
N'annonce que des larmes et des astres...

C'est vers vous que se dirige la voix de ma prière  
Frères chantres! Placez haut vos cœurs,  
Poètes perdus dans les nuages et dans les horizons bleus,  
Qui ne rêvez que fleurs et étoiles <sup>2)</sup>...

Cette apostrophe est remplie d'énergie et de justesse... Les poètes ont besoin d'être secoués un peu: ils vivent trop peu sur la terre, en même temps qu'ils sont trop égoïstes et, malheureusement, un peu trop inutiles... Mais M. Stefan Iosif ne se trompe-t-il point ici à son tour?

Faut-il absolument confondre l'amour de la patrie avec l'amour du passé? et, puisque le passé est peut-être plus poétique que le présent, faut-il soutenir qu'il

<sup>1)</sup> Voir aussi la *Steaua* et le *Moș-Ajunul*, dans la pièce *De sărbători* (Pour les fêtes) p. 20, *Cronicari* (Les Chroniqueurs), p. 22, *Răzmirița* (La Révolution), p. 26, *Novacești* (Les frères Novak), p. 62

<sup>2)</sup> «*Către tineri-poet*», (Aux jeunes poètes), p. 9.

soit aussi meilleur que lui? Notre poète n'introduit-il point une petite confusion entre ces quatre notions: patrie, passé, poétique, préférable? Qu'il nous permette de n'estimer que médiocrement les anciens temps des princes phanariotes et d'aimer notre chère Roumanie... surtout pour son avenir. Aurait-il sérieusement été plus heureux au temps de la Révolution de 1821, qu'il peint lui-même avec des couleurs si noires dans son magnifique sonnet: *Razmirița (Révolution)*?

Des restes d'armées fuient à tout hasard...  
 Les villages brûlent.. Au loin, on aperçoit  
 Un triste convoi dont on entend les cris perçants,  
 Traîné par des bandes qui disparaissent sous la poussière..

Des mulets aux sacs d'or; des bazars entiers  
 D'objets en argent, de bijoux, chargés à la hâte,...  
 Des voitures de transports,... des chars remplis de blés et de maïs  
 Prennent le chemin des montagnes.. l'œil ne peut pas les compter..\*

Ce sont les grandes richesses princières: l'épargne, le fruit  
 De tant de larmes et de sueurs du peuple!...  
 Sur les piliers fragiles, le pont tremble...

C'est dans le pays avide de l'étranger que le tout disparaît...  
 Le peuple ahuri regarde derrière..  
 Des mères échevelées pleurent aux carrefours... 1)

.....

Arrachons-nous, de toutes nos forces, à la puissante impression que produit sur nous cette triste peinture du passé, pour suivre la marche de nos idées et nous demander de quelle manière notre poète s'attaque aux deux autres thèmes lyriques: le sentiment de l'amour et le sentiment de la mort.

1) *Poezii*, p 26.

L'amour n'apparaît que dans le second volume de M. Stefan Iosif, et encore! Au début de sa carrière, le poète se contentait de raconter les histoires amoureuses des autres, dans des pièces comme «*Au bal*» («*In bal*») <sup>1)</sup> et «*Les cils baissés*», («*Cu genele plecate*») <sup>2)</sup> avec une timidité et une tristesse qui nous font bien comprendre pourquoi il se tient encore là-dessus sur ses gardes... Une seule fois, on sent *M. le professeur* <sup>3)</sup> amoureux vaguement d'une des trois élèves polissonnes qui n'apprennent rien à son cours.

Mais il est trop petit Monsieur à ce moment-là, il ne sait pas au juste nous dire laquelle des trois sœurs est sa préférée, et il se sent trop ébloui par le faste de «leur salon chaud», pour oser songer à l'amour... Il les aime toutes les trois comme dans un conte ou comme dans un rêve: il les compare, au moment de s'endormir, à «trois filles d'empereur»; il entre plus d'admiration que d'amour dans son sentiment qui, à vrai dire, n'a pas encore de nom...

La même discrétion qu'il mit à raconter les sentiments des autres, il la mit à raconter ses propres sentiments quand le moment de l'amour fut venu. On ne sait rien sur celle qu'il aime, ni sur les circonstances particulières dans lesquelles il l'a aimée, on apprend tout simplement que le poète, disons-mieux, qu'une *âme humaine* aime... Et M. Stefan Iosif préfère en quelque sorte la métaphysique de l'amour humain en général à l'analyse de sa propre passion :

---

<sup>1)</sup> P. 56.

<sup>2)</sup> P. 60.

<sup>3)</sup> P. 31.

J'aime, — et il me semble que c'est pour la première fois ! .  
 Un désir inexplicable de vivre m'aiguillonne ! .  
 Je sens mon cœur battre toujours plus fort,  
 Au moment même où je m'attendais à le voir mourir.

Étonné, je découvre dans mon âme un trésor  
 Qui aurait peut-être péri avec moi, à mon insu !  
 La nature entière ressuscite aujourd'hui  
 Plus fière que jamais !

Des tendances vers une vie nouvelle dorment en nous,  
 Et nous ne savons pas pourquoi elles éclatent tout d'un coup  
 Et se précipitent de leurs profondes et mystérieuses sources ; .

Maintenant, je puis mourir !... N'ai-je pas joui  
 De plus grand bonheur qui nous soit permis ?...  
 Puissances divines, je vous crie hosanna <sup>1)</sup>

M. Stefan Iosif, qui se distingue des autres poètes de notre pays par son fort amour de la patrie et par sa façon particulière de sentir et de célébrer l'amour, s'en distingue aussi par la profondeur de sa croyance religieuse. Mais ces trois sentiments: de la fuite du temps, de l'approche de la mort et de Dieu, qui se présentent simultanément dans l'esprit de presque tous les poètes, surgissent séparément dans celui de M. Stefan Iosif et semblent même l'avoir préoccupé à des moments différents de son existence. C'est ainsi que dans les «*Roses*» et les «*Flocons de Neige*» du premier volume <sup>2)</sup>, il paraît surtout être impressionné par la fuite irréparable des instants de notre vie, et avec eux de tout ce que nous aimons. Il semble même en être révolté dans une troisième pièce intitulée «*Seul*» <sup>3)</sup>:

<sup>1)</sup> *Reînviere* («*Résurrection*»), dans *Poezii*, p. 14.

<sup>2)</sup> *Rozele et Fulgii*, p. 43 et 76.

<sup>3)</sup> *Singur*, p. 78.

Dans ton esprit ahuri se dresse  
Les bas croisés  
Le fantôme des temps oubliés  
Qui te questionne de son regard...

Mais dans le même volume, son jeune âge, son éducation et, peut-être, le souvenir de sa grand'mère, la vieille nonne, font de lui un fervent chrétien: il adopte sans discuter notre religion, avec son culte, ses dogmes, ses prières:

Toi, seul, j'invoque encore,  
dira-t-il à Dieu <sup>1)</sup>,

Seigneur, tu es saint et grand!...  
Sauve-moi de toute malédiction...  
Vers toi je m'adresse en gémissant:  
Pitié!...

Les sentiment religieux aurait-il baissé avec le temps dans l'âme de M. Stefan Iosif? L'âge et son séjour à Paris auraient-ils fait de notre poète un «moderne» un athée? Nous ne le pensons pas. Nous pensons que, au contraire, notre poète, avec l'âme conservatrice qui le caractérise, s'est de plus en plus enfoncé dans ses anciennes croyances, qu'il se sera seulement efforcé d'épurer un peu. Il a probablement compris que, en matière de croyance, toute précision trop grande est une espèce de profanation. En dehors de l'orthodoxie, et même du christianisme, il reste un champ assez vaste pour la foi. C'est ce qui semble résulter du puissant morceau intitulé » *Une chanson* » <sup>2)</sup>, où le poète éprouve, pour la première fois dans ses vers, ce sentiment voisin

<sup>1)</sup> Dans *Rugăciune* (Prière), p. 88.

<sup>2)</sup> *Un cântec* (Une chanson), p. 42.

de la croyance religieuse qui s'appelle le sentiment de la mort. Il est à Paris encore. La patrie, parmi d'autres chères images qu'elle lui évoque, fait surgir dans son esprit la sainte mémoire de sa mère :

... J'entends une chanson. Elle vient de loin,  
Apportée par le vent du soir..., et elle m'appelle...  
Ce n'est ni une plainte de flûte, ni un soupir de cuivre,  
Ni une voix d'homme... Elle vient d'au delà de la mort !...

Il y a d'autres mondes dont je ne me rends pas compte...  
Existent-ils en nous seulement, vivent-ils ailleurs ?  
Ah non, ce n'est point une illusion vaine...  
C'est bien ta douce chanson, douce mère!

C'est ta voix!... Elle m'appelle parfois  
D'en haut, où il n'y a nulle douleur  
Et où nous nous reverrons tous un jour...  
— Pourquoi mon cœur s'agite-t-il violemment ?  
— Hélas, quelle obscurité vient de se faire subitement  
Autour de moi, — et quel silence épouvantable ! !..

L'auteur de ces lignes n'a plus besoin d'aucune espèce de recommandation. Il vient de produire un des plus beaux morceaux lyriques que notre langue possède. Le sait-il, au moins ? Nous en doutons fort, tant il songe peu à ses propres mérites. Dans son troisième sonnet, dédié « Aux jeunes poètes », il a une idée très modeste de la place qu'il doit occuper dans l'histoire de la littérature de son pays, il ne s'estime que comme

Un<sup>l</sup> voix dans l'essaim de voix  
Perdues dans la nuit...  
Mais celui que l'on rêve depuis longtemps viendra!

Ce bienheureux est « Le grand poète », — à son sens, —  
« Le chantre définitif » de notre race, celui qui fera en-

tendre des chants de victoire d'un bout à l'autre de la Roumanie et en chassera l'Esprit impur qui amollit les courages... Contrairement à Eminesco, qui place l'idéal littéraire de notre pays dans le passé, M. Stefan Iosif le place dans l'avenir :

Moi je ne suis qu'un messager, — je ne suis qu'un voyageur  
Pressé, — et la nuit me réclame déjà pour elle. .  
Mais le grand chantre doit certainement arriver ..

Quel sera ce grand chantre préconisé par notre poète ? Nous ne le verrons point nous autres... Ou plutôt il n'existera jamais, car les temps passent, et celui que l'on considère comme le poète définitif aujourd'hui sera certainement surpassé un jour... Chaque moment de l'histoire compte un autre « Chantre définitif ». — A qui accorder la palme pour notre époque ? — Mais c'est à vous, mon cher M. Stefan Iosif, en dépit de votre modestie naturelle et en dépit, paraît-il, de votre jeune âge. Vous seul avez su incarner, parmi nos derniers poètes, l'âme de notre peuple au commencement de ce XX<sup>ème</sup> siècle. C'est pour vous que nous lisons les « *Convorbiri* », et c'est pour vous que nous lisons « *Semănătorul* ». Si vous suivez le même chemin que vous vous êtes tracé, votre nom est destiné à occuper une place honorable dans l'histoire de notre littérature, à la suite de nos autres « poètes définitifs », vos devanciers : Jean Héliade-Radulesco, Démètre Bolintineano, Grégoire Alexandresco, Basile Alexandri, Michel Eminesco, Alexandre Vlahutza et Georges Cosbuc.





Entretiens sur „La Valachie“,

d'Emmanuel de Martonne



# I

*Le 9 janvier 1903.*

Te souvient-il du temps où nous étions ensemble dans notre «turne», là-haut, à l'Ecole Normale? Je préparais ma thèse, et toi tu préparais ton agrégation, pendant que Paris se déroulait féérique et lointain, du côté de la rue Rataud, au delà de notre gouttière. Je te voyais parfois sortir inquiet, puis revenir, au bout d'un quart d'heure, un tas de livres sous ton bras, des livres de météorologie, de zoologie, de botanique, d'anthropologie... que sais-je? des cartes, des cartes surtout, des relations de voyage et des statistiques, — sans compter les innombrables revues... Ta curiosité était insatiable et tu voulais tout faire entrer dans ta nouvelle spécialité. A peine sorti du joug de la musique, qui t'avait passionné durant toute ton enfance, tu t'étais adonné à l'occupation la plus positive, la plus calme, la plus philosophique que l'esprit connaisse, — la géographie. En moins d'un an, au contact du grand maître qu'est Vidal de la Blache, tu étais devenu méconnaissable... Il n'y avait plus rien de commun entre le nouveau De Martonne, le géographe, et l'ancien De Martonne, le musicien, si-

non qu'ils étaient aussi passionnés l'un que l'autre... D'un auditif, tu étais devenu un visuel; d'un sentimental, un esprit réfléchi; d'un artiste, un homme de science.

Tu passas ton agrégation et, au lieu de demander une place, tu voulus continuer tes études: comme un simple bachelier, tu t'inscrivis à l'école préparatoire de physique, de chimie, de sciences naturelles — je vois encore tes cahiers reliés portant cette triple inscription «P. C. N.», car, disais-tu, un géographe doit être un esprit large et un homme de science accompli, qui, sans s'égarer dans les diverses branches des connaissances humaines, doit les avoir parcourues suffisamment toutes... Tu lisais des livres de moins en moins élémentaires de géographie, de physique, de mathématiques même. Dans nos promenades à la campagne, tu emportais toujours ta flore et tu t'arrêtais à chaque instant pour m'expliquer la nature des terrains ou pour compter les pétales des plantes.

Puis, tu es parti pour un an. Ce que tu m'as manqué pendant cette longue absence! Je continuai mes travaux à la campagne, n'ayant plus avec qui aller au Louvre tous les vendredis, chez Colonne ou chez Lamoureux tous les dimanches... Tu m'écrivis de longues et instructives lettres, illustrées de cartes. Tu passas de Leipzig à Berlin et de Berlin à Vienne, profitant des conversations et des cours de Ratzel, de Richthofen, de Penck... Les «*Annales de Géographie*» publiaient tous les mois de tes articles...

Enfin, tu rentras à Paris et tu passas ta licence ès-sciences naturelles, — non pour obtenir un nouveau titre académique, toi le moins vaniteux et le moins léger des hommes, mais parce que tu t'étais aperçu que les géographes étaient généralement considérés par les repré-

sentants des diverses sciences spéciales comme des esprits aussi superficiels et presque aussi prétentieux que le sont d'habitude les philosophes... Tu voulus donner de l'autorité à ce que tu ferais désormais : causer avec les botanistes et les géologues d'égal à égal.

Toute ta vie tu n'as fait que m'étonner. Tu n'entreprenais rien sans y réussir à merveille. Tu as tous les talents, et une force incroyable de travail, et une faculté extraordinaire de comprendre. Tu m'as initié aux arts, moi le pauvre exilé d'un pays tout à fait jeune et qui n'a pas encore un salon convenable de peinture. Tu m'as ramené à la réalité, moi, âme abstraite et remplie de distractions de toutes sortes. Tu m'as dessillé les yeux et l'esprit!... Mais je ne me serais jamais attendu à cette dernière surprise!... Je n'aurais jamais cru que tu devais aussi m'apprendre un jour à moi, le Roumain, ce que c'est que la Roumanie, et que tu devais donner sur la «Valachie» le livre le plus circonstancié et le mieux renseigné qui existe<sup>1)</sup>... En ouvrant ce livre, j'ai eu grand'peur: maintenant je suis rassuré sur ton compte, et je considère ton livre comme un merveilleux cadeau qu'un étranger de marque a voulu faire à notre pays pour ce commencement de l'année... Tu as passé trois étés chez nous, en découvrant des lacs et des cirques dans nos montagnes, en t'efforçant d'expliquer la formation de notre Danube, en donnant une base géographique aux intéressantes assertions d'un Onciul sur l'origine de nos principautés. .

Avec de telles qualités, tu aurais pu réussir dans la

---

<sup>1)</sup> *La Valachie*, essai de monographie géographique, par Emmanuel de Martonne, chargé du cours de géographie à l'Université de Rennes. — Paris, A. Colin, 1902.

politique, dans n'importe quelle autre entreprise. Tu as voulu rester dans la science pure... Que n'es-tu Roumain?... C'est la seule chose que l'on regrette quand on dépose le gros livre de science et d'art tout à la fois que tu as voulu consacrer à notre «Valachie»...

\*

Et c'est ce livre-là que je vous recommande aujourd'hui particulièrement, Messieurs et Mesdames. Il faut que vous l'ayez tout de suite dans vos bibliothèques et que vous lui accordiez une place honorable. Car, qu'on le sache: il ne peut plus y avoir désormais de bibliothèque roumaine qui se respecte, qui ne contienne parmi ses premières acquisitions le bon livre sur «La Valachie» d'Emmanuel de Martonne.

... Vous ne comprendrez pas tout, je vous en avertis d'avance. Il y aura des parties où votre attention s'arrêtera à mi-chemin, brisée de fatigue, d'autres qui vous paraîtront absolument inintelligibles. Savez-vous ce que c'est que le «*flysch*» et les «*sédiments jurassiques*», ou un «*anticlinal*», ou «*une zone des précipitations maxima*»? Sinon, chaque fois que vous rencontrerez ces mots-là, vous vous sentirez comme humilié, il se produira comme une sorte de gêne dans votre esprit. Vous traverserez comme un désert le chapitre sur le Relief du sol et la tectonique de l'Arc karpathique, et celui sur le Régime du Bas-Danube et de ses affluents. Mais, courage! et de deux choses l'une: ou bien demandez partout, aux livres et aux hommes, l'explication des choses que vous n'aurez pas comprises, ou bien renoncez à toute explication, allez de l'avant, jusqu'à l'endroit où vous comprendrez et qui vous récompensera de toutes vos peines. Il n'est pas honteux de ne pas tout savoir. La science humaine est vaste et il arrive, même aux

plus instruits, de s'arrêter court au milieu des explications d'un savant qui pratique un art différent du leur. Tout le monde n'est point Aristote ou Goethe pour pouvoir se tenir absolument au courant de tous les progrès de la science d'une époque.

Et puis, l'esprit humain devient de plus en plus riche en connaissances de toutes sortes. On pourra de moins en moins embrasser tout le savoir. C'est regrettable, je le sais, et ce n'est qu'avec un certain déchirement qu'un être humain doit se dire : «Ceci sort de mon domaine» ou «Ceci me paraît trop difficile à saisir», ou «A partir d'ici je ne possède plus les éléments suffisants pour comprendre». C'est comme si l'on disait : «Ce sont là les dernières limites du progrès que l'espèce humaine a su faire en moi», «Mon esprit ne peut plus passer outre», «Je ne puis plus avancer vers la lumière éternelle, il ne me reste plus qu'à jeter un douloureux regard en arrière, vers cette animalité d'où je sors et qui m'envahit !...» On n'est homme que par son esprit !... Je vois arriver le moment triste où la science aura fait tant de progrès, que les différentes branches des connaissances ne pourront être représentées que par un nombre très restreint d'esprits d'élite. Il y aura comme une infinité d'espèces spirituelles parmi les hommes : l'espèce «historique», l'espèce «géologique», l'espèce «anthropologique», que sais-je encore ? Sera-ce une raison pour que nous ne communiquions plus ensemble ? pour que ne nous enquérions plus de ce que font les différents savants dans leurs cabinets ? On comprendra parfois vaguement ou d'une façon peu complète, parfois on ne comprendra point du tout, mais on s'efforcera quand même de comprendre, mais on comprendra tout de même quelque chose, et l'on finira par saisir l'ensemble. Et ce que l'on aura

compris finira par élargir l'esprit, par nous faire rêver sur notre pauvre condition ici-bas, par nous rendre meilleurs, par nous donner une idée toujours plus haute de la beauté de la nature et de la bonté de son auteur. En faut-il davantage ?

\*

Le livre de De Martonne se divise en deux parties distinctes: dans la dernière, que vous comprendrez sans aucun secours (chapitres XVI—XXI), il est question de l'homme, dans la première (chapitres I—XV), que vous comprendrez un peu plus difficilement, il est question du reste de la nature.

Cette première partie se divise en plusieurs autres:

L'auteur s'efforce, dans les chapitres I et II, de dégager ce que l'on pourrait appeler «la personnalité géographique» de la région qu'il étudie. Qu'est-ce que la Valachie, et par quels traits se distingue-t-elle des autres régions ou pays qui l'avoisinent, de la Moldavie, d'une part, de la Bulgarie, d'autre part? On dirait, tout d'abord, que cette contrée n'a point de physionomie distincte, qu'elle se confond, géographiquement parlant, avec les autres régions qui l'entourent, que ce n'est point une «région naturelle». Regardez du côté de la Moldavie: presque la même succession de hautes montagnes, de collines et de plaines qu'en Valachie, — et si l'on veut trouver une limite nette entre ces deux régions, il semble qu'on la cherchera vainement dans les plaines monotones qui s'étendent entre le rebord des Karpathes, à Buzeo et à Focshani, et la tête du delta danubien, à Galatz. La nature se serait-elle amusée à changer complètement d'aspect près de Milcov, pour donner naissance aux deux principautés de Moldavie et de Valachie? — Consultez l'histoire:

«La frontière, entre les deux principautés, jadis riva-  
»les et maintenant unies, a d'ailleurs constamment changé  
»pendant la période historique, témoignant par son in-  
»stabilité de l'absence de limites naturelles bien mar-  
»quées entre les deux régions. Au XV<sup>ème</sup> siècle, la Va-  
»lachie s'étendait jusqu'à la mer Noire et englobait toute  
»la Moldavie méridionale jusqu'à Berlad. Plus tard, Braïla  
»devait tomber aux mains des Moldaves. Actuellement,  
»le nom de *Țara Românească* (le Pays Roumain) dé-  
»signe, pour la plupart des écrivains qui l'emploient,  
»non seulement la «Valachie à l'E de l'Oltu, mais une  
»partie de la Moldavie, tout au moins le département  
»de Putna».

Et de même, regardez du côté de la Bulgarie: le Danube, qui forme, au premier abord, la limite naturelle la plus précise entre les deux régions, pourrait être surtout considéré comme une sorte d'artère centrale d'une région unique. Les Karpathes ne font en réalité que continuer les Balkans, et délimitent ensemble un seul vaste pays roumain et bulgare.

...Consultons l'histoire une fois encore: «Les destinées  
»de la Valachie et de la Bulgarie ont d'ailleurs été long-  
»temps communes. L'empire des Assans, au XIII<sup>ème</sup> siè-  
»cle, était, on le sait, un empire bulgaro-roumain. Les  
»traces d'influences bulgares sont encore partout ma-  
»nifestes dans la langue et les traditions roumaines.  
»Actuellement même, l'ethnographie des bords du Da-  
»nube offre, des deux côtés, un mélange d'éléments rou-  
»mains et bulgares»...

Et pourtant, regardons et réfléchissons encore davan-  
tage:

«Les rivières valaques suivent toutes la même direc-  
»tion: le Jiu, l'Oltu, l'Argesh, la Ialomitza, le Buzeo cou-

»lent sensiblement du N. N. O., au S. S. E., toutes pres-  
»que parallèlement; on prolongerait autant que l'on vou-  
»drat leurs cours qu'elles ne se rencontreraient point,  
»tandis que, au contraire, en Bulgarie les rivières suivent  
»presque toutes la même direction, prennent toutes en-  
»semble la forme d'un vaste éventail, manifestent une  
»tendance à converger vers un point voisin de l'embou-  
»chure de la Iantra, en face notre Zimnicea. Qu'est-ce  
»que cela prouve, sinon que les rivières valaques ont eu  
»moins de temps à ronger le terrain valaque que n'en  
»ont eu les rivières bulgares pour ronger leur terrain,  
»autrement dit que la Valachie a un «réseau hydrogra-  
»phique plus jeune».

En second lieu, remarquez la tendance toute oppo-  
sée qu'ont les rivières de notre région, l'Argesh, la Pra-  
hova, le Buzeo, à s'éloigner, à partir d'un certain en-  
droit, l'un de l'autre. Si le Jiu et l'Oltu sont presque  
parallèles entre eux et presque perpendiculaires au Da-  
nube, jusqu'au moment où ils confondent leurs eaux a-  
vec ceux du grand fleuve, — l'Argesh dévie vers l'E a-  
près Piteshti, et coule même parallèlement au Danube pen-  
dant son cours inférieur; la Ialomitza déviara, dans le  
même sens, bien davantage, car elle ne voudra plus re-  
venir à sa direction primitive et ira rejoindre le bras  
montant du Danube à Piua-Petri, tandis que le Buzeo  
tracera dans sa déviation un demi-cercle, se trouvera  
dans l'impossibilité d'atteindre directement le Danube et  
se jettera dans le Siret. — Qu'est-ce que cela prouve, si-  
non qu'il y a un affaissement général du sol en Vala-  
chie, vers l'Est, dans le sens de cette déviation des ri-  
vières, tandis que le pays bulgare se présente bien plus  
uni, comme un plateau sans pente sensible?

Très intéressant, n'est-ce pas? Apprenez encore que

la Valachie et la Bulgarie ont formé un seul et même pays, non divisé par le Danube, mais couvert d'eau—il y a longtemps de cela, à l'époque sarmatique! — qu'une crevasse s'est produite au milieu de ce vaste terrain, puis une rupture considérable: la lèvre abaissée de la crevasse a formé la plaine roumaine, la lèvre subsistante ou supérieure a constitué le plateau raviné bulgare :

«Le pays prébalkanique est un plateau secondaire émergé depuis longtemps déjà, tandis qu'un lac saumâtre s'étendait encore sur la basse Valachie, à la fin du tertiaire»...

Je vous laisse le soin de lire par vous-même, aux pages 6—9, les traits par lesquels la Valachie diffère de la Moldavie aussi au point de vue du relief du sol, au point de vue de son climat, au point de vue de sa flore.. Mes «Causeries» sont faites pour exciter en vous le désir de connaître les ouvrages et non pour vous dispenser de les lire... De Martonne vous mènera à cette conclusion très claire —car il a cette excellente habitude de donner à la fin de chaque chapitre le résultat de ses très intéressantes recherches — :

«Région de transition entre le climat continental et le climat méditerranéen, entre le domaine des forêts de l'Europe centrale, des steppes vastes et le monde végétal de la Méditerranée orientale, la Valachie doit à sa position même son caractère spécial autant qu'à son relief, où se mêlent la haute montagne, les collines boisées et les plaines dénudées»...

C'est ce que l'on pourrait appeler la définition scientifique du pays que nous habitons. Mais en combien de parties faut-il diviser géographiquement notre «Valachie»?

Cette question forme l'objet du chapitre III de son étude. Ne songez point à ces fameux dix-sept districts ou départements avec leurs classiques capitales: la nature n'a rien à voir avec notre vie administrative ou politique. Oubliez également la division bien connue en trois (ou quatre) zones: les montagnes, les collines, les plaines... «C'est division de géographe» et encore de «géographe de cabinet», pourrait-on dire, de «géographe de la vieille école»... La nature, le peuple, l'histoire jugent autrement des affinités réelles qui existent entre les différentes parties de cette province.

Il faut diviser la Valachie en «grande» et «petite» Valachie, en «Munténie» et «Olténie», car il existe une plus grande différence entre les régions les plus voisines de ces deux contrées qu'entre la zone montueuse et la succession des collines et des plaines dans chacune d'elles. En effet, tandis qu'on ne saurait établir nulle part d'une façon nette où finissent les collines et où commencent les plaines, et que l'on est tout étonné de rencontrer, ici, un pays de plaines présentant de plus haut sommets qu'on n'en trouve au milieu d'un pays de collines, là, une *dépression*, entre des collines et des montagnes, plus basse qu'on n'en découvre dans une région de plaines, — l'Olténie se distingue par une physionomie particulière, dont on reconnaît tout de suite les traits caractéristiques. Ce sont: un élargissement progressif vers l'O de la zone des collines, une tendance moins accentuée des rivières à dévier vers la gauche, un climat plus pluvieux et plus sec, un monde végétal sensiblement plus méditerranéen. «Il n'est pas jusqu'à l'économie rurale qui ne reflète ces différences de nature physique. » Plus sec et plus chaud, le sol de l'Olténie est, dans les départements de plaine, la terre à céréales la plus

»fertile de toute la Valachie. Les départements de Ro-  
»manatz et de Dolj ont plus de la moitié de leur sur-  
»face en blé et en maïs».

Voilà ce que dit la nature. Le peuple dit-il autre chose quand il considère comme totalement différentes la Grande et la Petite Valachie? Et quant à l'histoire, lisez les dernières découvertes concernant l'origine des principautés et vous verrez que l'homme n'a fait que se conformer, dans le temps, à ces distinctions que la nature avait établies, dans l'espace, entre les deux provinces. De Martonne va donner un fondement géographique à l'ingénieuse hypothèse historique de notre Onciul. <sup>1)</sup>

«Malgré le rempart des Karpathes, c'est avec le Ba-  
»nat que l'Olténie a peut-être le plus de liens naturels  
»et historiques. C'est dans ces deux provinces que la  
»colonisation romaine fut la plus active, que les ruines  
»de camps, les traces de routes sont le plus nombreu-  
»ses. C'est l'Olténie qui fut le berceau du premier Etat  
»roumain organisé par les Bassaraba et resté libre quel-  
»que temps, alors que les duchés roumains de Tran-  
»sylvanie étaient soumis aux Hongrois et les pays à  
»l'E de l'Oltu aux mains des Petchénègues. La chro-  
»nique, qui attribue la fondation de la principauté de  
»Valachie au légendaire Radu-Negru, représente le ban  
»de Craïova allant lui faire spontanément sa soumission.  
»Les destinées de l'Olténie et de la Munténie n'en  
»sont pas moins longtemps séparées. Disputée entre les

---

<sup>1)</sup> Mettre en parallèle ce chapitre III de «La Valachie» (et peut-être aussi le XVI<sup>ème</sup>, intitulé «Etnographie de la Valachie») avec les deux petits écrits fondamentaux de notre histoire: «Româniî în Dacia Traiană» et «Originele principatelor romîne», de M. Onciul.

»Bulgares et les Hongrois, la Valachie voit l'influence  
»hongroise s'implanter d'abord en Olténie, où Béla IV  
»confère aux chevaliers de Saint-Jean le Banat de Se-  
»verin, *totam terram de Zevrino*, tandis que l'invasion tatar  
»se déchaîne en Munténie. Le Bassaraba Voïvode, qui  
»vers 1320 assure l'indépendance de la Valachie par  
»une victoire sur Charles Robert, n'en perd pas moins  
»le Banat de Severin, qui reste définitivement sous la  
»suzeraineté hongroise».

Il faut donc étudier séparément l'Olténie et séparément la Munténie. Mais on ne peut ni commencer ni terminer l'étude de notre principauté par celle de ses deux moitiés. Il faut faire une place à part aussi dans cet ensemble géographique de la Valachie aux deux frontières naturelles qui la séparent de la Transylvanie et la Bulgarie, l'Arc karpathique et la Vallée danubienne: le premier, à cause de son aspect écrasant, de sa constitution et de son passé géologiques particuliers, des forêts et des pâturages qui le couvrent et qui retiennent seuls, pendant quatre ou cinq mois, une rare population concentrée dans quelques vallées privilégiées; l'autre, à cause de ses marécages, de son dédale de canaux, d'îles brisées, de bras morts à demi-cachés sous les roseaux, solitudes qu'animent seules des troupes d'oiseaux innombrables, à cause aussi du service qu'elle rend au pays, au point de vue économique, car la circulation des produits étrangers et indigènes y dépasse celle des voies ferrées les plus actives.— Ni les Karpathes, ni le Danube ne peuvent être divisés naturellement par la rivière de l'Oltu: si l'on devait établir une coupure dans les Karpathes valaques, c'est la Dîmbovitz qui devrait être choisie,— et, pour le Danube, les contrastes que peut présenter sa vallée exigeraient plutôt une division

en trois sections: une première, environ jusqu'à Calafat, une deuxième, où commencent à se montrer quelques lacs latéraux, jusqu'à Calarashi; une dernière, de Calarashi jusqu'à l'embouchure, le grand dédale de marécages où s'étale la *Balta*.

Je vous laisse le soin de parcourir ces différents chapitres où parties du livre d'Emmanuel de Martonne: chap. IV—IX sur l'Arc karpathique (tectonique, érosion, climat, vies végétale, animale et humaine), chap. X sur l'Olténie, chap. XI et XII sur les collines et la plaine de la Munténie, chap. XIII—XV, sur la Vallée danubienne (sa formation, son aspect, ses affluents, la vie qui s'y développe). Je vous félicite d'avance pour le genre de plaisir très noble que vous éprouverez en apprenant l'histoire et l'existence actuelle de ces masses colossales qui s'appellent nos Karpathes (car une chaîne de montagnes, tout comme un être humain, a son enfance, ses vicissitudes, sa vieillesse, j'allais dire ses bouillonnements et ses émotions intimes), avec ses couches d'âge très différent déposées à des époques lointaines et ses tremblements fréquents, dont quelques-uns actuels, ce qui prouverait que nos montagnes sont loin d'être définitivement constituées... Je vous félicite aussi pour la surprise agréable que vous produira le chap. XIII, intitulé «La Vallée du Danube» et où vous apprendrez comment le lac diluvien de l'Alföld, jadis cantonné dans le bassin pannonien, s'est écoulé par le canal de Bazias-Orsova et s'est mis à suivre docilement la «faille» ou la crevasse qui séparait la Valachie et la Bulgarie.

Il y a deux chapitres sur la vie humaine dans cette première section du livre d'Emmanuel de Martonne: le chapitre sur «La vie humaine dans les Karpathes va-

laques» (le VIII<sup>ème</sup>) et le chapitre intitulé «La vie sur le Danube» (le XV<sup>ème</sup>). Ne les lisez point avant d'avoir, au moins, parcouru ceux qui les précèdent. De cette façon, on les comprend mieux et l'on se rend mieux compte de la véritable place et de l'importance de l'homme.

Car l'homme n'est point le seul être dans l'Univers, et n'est pas non plus le seul être intéressant. A côté du pâtre des Karpathes, il y a ses troupeaux, et il y a le chamois gracieux, qui devient de plus en plus rare, et le porc sauvage, qui remue la terre avec furie, et le loup, qui rôde autour des bergeries, et l'ours, l'hôte des cavernes, contre lequel on allume de grands feux autour des *stine*. Et à côté de tous ces êtres instinctifs et remuants, il y a la nature immobile, et pourtant vivante, des plantes, il y a les grandes superficies occupées par les forêts de hêtres et de sapins... A quel endroit précis peut-on établir la limite entre leurs deux zones? Y a-t-il une concurrence réelle, une sorte de lutte pour la vie entre ces deux grands arbres? Et pourquoi le sapin prédomine-t-il surtout sur le versant N? et pourquoi, d'une façon générale, le hêtre est-il visiblement en progrès? Partout où il réussit à s'établir, le sapin est destiné à disparaître. On dirait que du haut en bas de la création, chaque espèce d'êtres et chaque règne a ses misères particulières, on dirait ses souffrances personnelles et ses inquiétudes. — Et de même, sur le bas Danube, on est étonné, quand on a l'esprit d'observation, de rencontrer, à la place du hêtre et du sapin montagnards, les forêts de saules pleureurs et les fourrés de roseaux géants, — à la place des bestiaux, des porcs sauvages et des ours, les espèces innombrables d'oiseaux et tout un monde de poissons :

«C'est au printemps, avec les premières hautes eaux

» que les troupes de grands esturgeons remontent le  
» Danube, où on les voyait apparaître jadis jusqu'à Buda-  
» Pest, quelques-uns jusqu'à Vienne ou Linz. C'est à l'au-  
» tomne, entre août et décembre, qu'ils redescendent vers  
» la mer Noire, fuyant les basses eaux qui séparent les  
» bras et lacs latéraux du courant principal. On ne les  
» trouve, en effet, qu'en eau profonde, sauf au moment  
» des grandes crues; le principal artifice du pêcheur con-  
» siste justement à empêcher les retardataires de rega-  
» gner le fleuve, en bornant les petits canaux. Les étangs  
» marécageux, encombrés de roseaux géants, sont, au  
» contraire, le séjour préféré des carpes, brêmes, tanches,  
» comme aussi des silures et des brochets, ces terribles  
» carnassiers, qui viennent y déposer leurs œufs aux hau-  
» tes eaux, et y trouvent encore leur vie jusqu'en hiver»..

Mais c'est toujours à l'homme que doit aboutir toute étude géographique, et toute une grosse section du livre de notre auteur est réservée exclusivement à la vie humaine. Ce sont le chapitre XVI, intitulé «Ethnographie de la Valachie», le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup>, sur «La vie rurale en Valachie», le XIX<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup>, consacrés à l'agriculture et à l'industrie, le XXI<sup>ème</sup>, portant sur «Les villes de la Valachie». Je me ferais un crime de vous résumer, de quelque manière que ce soit, cette partie de l'étude d'Emmanuel de Martonne, je vous y envoie tout bonnement, convaincu que vous m'en resterez très reconnaissants. Et même, permettez-moi d'interrompre toute analyse, jusqu'au moment où vous aurez pris par vous-même connaissance de cette partie du livre que je vous recommande...



## II

*Le 30 janvier 1903.*

Avez-vous lu le livre d'Emmanuel de Martonne? On en trouve des exemplaires à la librairie de l'«Indépendance Roumaine». Mais je suppose que vous possédez déjà chacun votre cher exemplaire, que vous l'avez coupé, feuilleté, dévoré, annoté à loisir... et vous l'ouvririez, n'est-ce pas, très volontiers, avec moi, s'il ne se trouvait déjà entre les mains de votre relieur?

Veillez donc me répondre aux deux ou trois questions suivantes:

1) Quelle a été votre premier mouvement ou, si vous aimez mieux, votre premier projet, en déposant le livre intitulé «La Valachie»?... Ne me le dites pas, je vais vous le dire. Vous vous êtes juré de profiter de la première occasion, et d'aller visiter notre pays... *«C'est qu'il est honteux de ne point le connaître! Faut-il que cette portion de la terre, si convoitée par les étrangers, soit à ce point négligée, dédaignée par ceux-là même auxquels le bon Dieu l'a donnée en partage»?* Vous vous faisiez cette réflexion l'autre soir, je le sais, quand vous êtes restés seuls, avec vos pensées, puis, au moment de vous mettre au lit, je vous ai entendu de loin qui ajoutiez: *«Quel*

*coin agréable du globe que notre Roumanie, quel petit paradis vivant, intéressant et on ne saurait plus sympathique!*». (C'est ce qu'elle est en réalité, et c'est ce qu'elle devient sous la plume d'Emmanuel de Martonne!)... Enfin, l'image de ces Karpathes qui se brisent en mille morceaux, de ce Danube rajeuni aux Portes-de-Fer et décrépît à partir de Calarashi, de ces rivières qui coulent presque dans le même sens, de ces sapins et de ces hêtres, de ces saules et de ces roseaux géants, de ces troupeaux montagnards, de ces oiseaux de la «Balta» vous a poursuivis—avouez-le—jusque dans votre sommeil et vous a procuré les plus délicieux rêves!... *Il faut être Roumain!* Il y a assez longtemps qu'on ne l'est plus. Il est bon de connaître le Midi de la France et le Nord de l'Italie, j'en conviens, mais il est criminel de n'avoir jamais eu l'idée de passer ses vacances dans les Karpathes ou près du Danube, de n'avoir jamais vu par soi-même une «stîna» ou une cabane de pêcheur valaque! La nature ou le sort nous ont disséminés, nous autres mortels, sur toute l'étendue du globe, ont fixé comme séjour aux uns la haute montagne, aux autres le bord de la mer, à ceux-ci la plaine verte et infinie, à ceux-là encore un pays riche en fer et en pétrole : les premiers devaient nécessairement devenir des pâtres, les seconds des marins, les autres des agriculteurs, les derniers des industriels... Personne n'a le droit de se plaindre ici-bas, chacun a sa destinée très précise à remplir, nous devons tous aimer de notre mieux la petite bande de terrain qui nous a vu grandir et d'en faire le coin le plus civilisé qui existe... C'est ce que nous nous disons trop rarement, nous autres Roumains, c'est ce que nous devrions, au contraire, nous dire tous les jours... Le sort, voyant que nous méprisions trop injustement

notre beau pays, nous a envoyé un étranger de marque pour nous en faire connaître tout l'intérêt et tous les charmes! La leçon est rude, mais sachons en profiter du moins. Cet étranger nous fait voir du même coup ce qu'est notre contrée et ce qu'elle pourrait devenir.

Il s'étonne de notre peu de perspicacité et nous donne de temps en temps quelque conseil salutaire : «Eloignée des »pays houillers, la Valachie a dans ses montagnes la source »inépuisable d'énergie des chutes d'eau» (p. 317)... «Ces »raisons font une nécessité pour la Valachie, comme pour »toute la Roumanie, de perfectionner les procédés de »culture et d'accorder chaque jour plus d'importance à »des formes d'activité économique un peu négligées : »l'élevage, l'exploitation des forêts et, enfin, l'industrie, «qui, malgré l'absence de richesses minérales, comme »la houille et le fer, peut trouver des éléments dans un »pays de population assez dense, riche en chutes d'eau »et possédant en abondance le pétrole» (p. 299).

2) Voici maintenant la deuxième question que je désirais vous poser :

Que pensez-vous du style d'Emmanuel de Martonne ou, plutôt, pourquoi croyez-vous que son livre a pu former l'objet d'une de nos «Causeries littéraires»? — Vous vous occupez de littérature, me direz-vous, et la géographie n'est nullement de votre domaine. C'est un ordre de connaissances à part, c'est, pourrait-on dire, une science, tout comme l'astronomie ou la chimie organique. — Une science oui, vous répondrai-je, mais non certes comme l'astronomie ou comme la chimie organique. C'est une science comme la philologie, sinon comme l'histoire et comme la critique, c'est-à-dire qu'elle est à la frontière de la littérature et de la science pro-

prement dite. Or, de même que dans un pays de frontière on parle les deux langues des pays voisins, de même la géographie a l'«âme» scientifique et littéraire en même temps, et parle la langue de ces deux contrées voisines de l'esprit de l'homme.

Dites-vous encore que, dans le monde des occupations intellectuelles, il n'y a point de frontières précises ni de douanes, comme dans le monde politique.

Qui pourrait nous dire où cesse définitivement l'art littéraire et où commence la science? Mais, d'une manière générale, on pourrait appeler de la littérature ou de l'art tout ce qui renferme un grain d'émotion et tout ce qui revêt une forme soignée «littéraire»? Les idées par trop sèches et le style par trop négligé ne font certes pas partie du domaine de la littérature. Mais les sciences naturelles elles-mêmes sont devenues littéraires avec Buffon, l'astronomie avec Fontenelle et avec Camille Flammarion, le prosaïque «Droit» lui-même avec Montesquieu, la géographie... telle qu'elle est traitée par Emmanuel de Martonne. Avec le temps, cette distinction de ce qui est art et de ce qui ne l'est plus, de ce qui est ou de ce qui n'est point science, deviendra de plus en plus difficile à établir, car le cœur semble se porter de plus en plus vers l'esprit, car tout esprit qui se respecte donnera une forme de plus en plus soignée aux résultats de ses recherches, tout art deviendra plus ou moins scientifique, toute science plus ou moins artistique... Nous en sommes loin, mais même dans ce temps-là, on saura refuser le titre de «littéraire» à ce qui sera par trop spécial au point de vue des idées, par trop confus, par trop incorrect ou négligé au point de vue de la forme.

Le livre d'Emmanuel de Martonne est littéraire par

les idées générales qui s'en dégagent et qui intéressent ou émeuvent tout esprit d'élite, par l'enthousiasme sans bornes que l'auteur semble éprouver devant la nature, par l'émotion même qui l'envahit en face des problèmes scientifiques, enfin par son style impeccable. Quel est ce style? C'est un style, — et c'est là son mérite, — qui tient de tous les styles, car il prend tous les contours et tous les replis des pensées et des sentiments, depuis la pensée la plus abstraite ou l'exposition la plus aride d'un fait, jusqu'au sentiment le plus chaud et le plus enthousiaste. Tantôt c'est la science pure qui l'emporte, c'est-à-dire l'amour de la vérité et de la précision: tout en nous traçant un tableau plein de vie, l'auteur n'oublie aucun détail et ne veut nommer chaque chose que par son nom, fût-il aussi technique que possible; tantôt c'est du style poétique en apparence, et ça l'est, réellement, jusqu'à un certain moment, lorsqu'on voit brusquement que toute l'inspiration de l'auteur était purement scientifique, et que c'était pour nous ramener à la science qu'il s'était servi du détour attrayant de la poésie; tantôt, enfin, c'est du style poétique pur: le spectacle de la nature ou l'enthousiasme de la science envahissent complètement l'auteur: il ne dit plus un seul mot qui ne soit à la portée de tous les esprits, pas une phrase qui ne remue tous les cœurs. Mais toujours l'amour du fait et la maîtrise de soi-même caractérisent ce style, que j'appellerais bien le style artistique de la science, si je n'aimais mieux l'appeler le «style de l'avenir». Je ne sais pas pourquoi, quand je l'étudie, je songe à un ballon captif qui se promène dans les nues, mais qu'une grosse corde attache solidement à la terre. Voici un triple exemple de ce style, que je considère comme

merveilleux pour ma part, et d'abord de ce style qui est purement scientifique :

(*Le Baragan.*—p. 186): «Il suffit de passer l'Argesh  
» pour entrer dans un pays complètement différent. Le  
» Baragan est le type le plus parfait de ces régions dés-  
» héritées qui caractérisent les parties basses et situées  
» à l'E de la terrasse diluviale. Toutes les conditions  
» physiques étaient réunies pour faire, du plateau compris  
» entre la Ialomitza et le Danube, une véritable steppe.  
» Nulle part la nappe de loess et de graviers diluviiaux  
» n'est aussi épaisse. Le sondage de Marculesti n'a ren-  
» contré l'argile plastique qu'à 72 mètres de profondeur,  
» soit à 37 mètres au dehors du niveau de la mer Noi-  
» re. Sur ce sol poreux, les précipitations atmosphéri-  
» ques ne laissent tomber qu'une couche d'eau dont l'é-  
» paisseur est inférieure à 500  $\frac{m}{m}$ , peut-être même à  
» 400  $\frac{m}{m}$ . La nappe aquifère s'arrête à 20 mètres au-  
» dessous de la surface du sol; pour l'amener au jour, il  
» faut des puits coûteux et qui, tout entiers creusés dans  
» le loess, se bouchent rapidement. Les arbres ne peuvent  
» enfoncer leurs racines jusqu'à de pareilles profondeurs.  
» Le vent terrible qui se déchaîne sur ces plaines, soule-  
» vant, en hiver, des tempêtes de neige et, en été, des  
» ouragans de poussière, se charge d'ailleurs de les  
» mutiler et de leur rendre l'existence impossible. Seules  
» les plantes de steppe peuvent prospérer: grandes gra-  
» minées, qui poussent aux premières pluies du prin-  
» temps, plantes à bulbe, qui crèvent le sol, feuillent et  
» fleurissent en quelques mois, composées et déplacées  
» aux hautes tiges, aux feuilles étroites, épineuses ou du-  
» veteuses, capables de braver la sécheresse».

Les dernières lignes de ce passage nous montrent déjà ce que c'est que l'autre style, le style mixte, celui qui est formé de raison et de sentiment à la fois, de science autant que de poésie.

(*Les collines de Munténie*. — p. 172): «Lorsqu'on descend la vallée de la Prahova, on voit après Campina l'horizon s'élargir. Les coteaux élevés, qui encadraient encore la vallée jusque-là, s'écartent à gauche, et la vue s'étend sur une vaste terrasse, dans laquelle la rivière a creusé une vallée large de deux kilomètres, aux berges formées de cailloutis et de limon. Pas une maison isolée, pas un arbre, au loin l'œil découvre avec peine un bouquet de bois. Sans aucun doute, on a quitté définitivement la zone des collines pour déboucher dans la plaine valaque. Il n'en est rien. Bientôt la tache verte qui pointait à l'horizon se rapproche, s'étale, on reconnaît un bombement du sol très appréciable, coteau couvert de vergers, de bouquets d'arbres et entouré de maisons. Un autre coteau apparaît, puis un véritable massif de collines assez mouvementées. Si l'on pouvait contempler à vue d'oiseau toute cette région, on aurait l'impression de voir des îles surgir au milieu de la mer. Les îles sont des collines formées de couches tertiaires, la mer c'est la terrasse de cailloutis recouverts de limon qui se prolonge à l'intérieur de la montagne le long des grandes vallées, et s'étale dans la plaine valaque».

...Enfin le ciel s'éclaircit tout à fait, plus de nuages pour les intelligences non versées dans les sciences spéciales, je veux dire plus ou guère de termes techniques, la poésie apparaît au milieu de l'azur, et voici le troi-

sième exemple promis, celui que l'on peut appeler proprement poétique :

(*La zone de la forêt.* — p. 89) : « On monte toujours, » la forêt change d'aspect ; aux hêtres se mêlent les sa- » pins, dont les aiguilles rendent ce sol encore plus in- » fertile ; bientôt les sapins seuls étendent leurs branches » sombres, qui viennent parfois barrer le sentier, fouet- » tant le visage du voyageur inattentif. Un air plus frais » annonce qu'on approche des régions alpines ; la forêt » s'éclaircit, les sapins se groupent en bouquets de plus » en plus espacés et de plus en plus petits, quelque » géant se dresse encore, mutilé par la foudre. De petits » sapins, écrasés sur le sol, y forment un tapis épais mêlé » de genévriers nains. Enfin, la vue s'étend partout sans » obstacle et suit, au loin, la limite sombre de la forêt, » serpentant le long des pentes, que dominant les crêtes » chauves... On doit veiller à ne pas perdre le sentier, » car les pins couchés forment des fourrés impénétrables. » La marche est plus facile là où ils sont remplacés par » les genévriers nains et les rhododendrons. Ceux-ci re- » présentent la dernière trace de végétation ligneuse ; on » en trouve accrochés dans les anfractuosités du roc, » jusqu'au bord des plaques de neige qui s'abritent sous » les escarpements des hauts sommets. Les pentes plus » douces sont couvertes d'un gazon semé, au début de » l'été, des fleurs alpines les plus éclatantes, mais qui, » dès la fin d'août, n'est plus qu'un tapis d'herbes sèches » sur lesquelles le pied glisse »...

3) Vous n'avez pas oublié, je pense, que je devais vous poser une troisième question encore. Une question un peu moins littéraire, je l'avoue : » Qu'est-ce que la

géographie?» Car bien que la littérature ne soit, à proprement parler, que le pays du sentiment, elle n'empêche nullement de réfléchir, au contraire, elle y pousse. Les pensées qu'elle suscite à l'esprit sont d'ordres divers et elles dépendent des circonstances. Pour l'instant, je ne vois point de plus lumineuse ni qui s'impose davantage à l'esprit que celle de savoir ce qu'est la géographie elle-même. Tâchons d'envisager le problème avec intérêt et émotion, d'aboutir à des conclusions qui pourraient être comprises par tous les esprits moyens, servons-nous d'expressions propres, naturelles et correctes, — et nous ne sortirons point de la littérature.

Voici, pour ma part, ce que j'en pense :

La géographie a passé par trois phases, toutes les trois représentées même de nos jours :

Tout d'abord, elle a été une *nomenclature pure*, une liste, interminable et aussi difficile à retenir qu'à dresser, de noms propres, de chiffres, etc. Dans l'esprit de presque tous les profanes et d'un grand nombre de professeurs, surtout de chez nous, la géographie ne serait guère autre chose, même à l'heure actuelle. Ce qu'il faut pour se l'approprier, c'est de la patience, pour commencer, et puis de la mémoire.

Dans une autre phase de son développement, la géographie a été une sorte d'extase devant la nature, une espèce de sous-division de la poésie lyrique. Le géographe devait surtout avoir de l'imagination et un certain talent oratoire. Ses œuvres devaient être, avant tout, remplies de points d'exclamation. Peut-on, en effet, ne pas ouvrir de grands yeux devant la beauté d'une haute montagne, d'un champ rempli de blés, d'un spectacle au bord de la mer ! Les quelques dix volumes qui forment aujourd'hui la production géographique d'un Ellysée Reclus

se composent, pour la plupart, d'une série interminable de déclamations devant la nature. C'est à peu près dans le même esprit qu'a été conçue et rédigée la «*Romînia pitorească*» de M. Alexandre Vlahutza.

Enfin, il y a la véritable géographie, celle qui ne s'adresse ni à la mémoire, ni à l'imagination, mais, à l'esprit de l'homme, discipline intellectuelle toute moderne, qui a sa patrie en Allemagne et qui exige de la part de celui qui la professe deux conditions indispensables: Une préparation scientifique antérieure, de longue durée, un certain flair artistique. Pourquoi de la préparation scientifique et pourquoi du flair artistique? Parce que la géographie est la connaissance *complète* de la terre ou d'une portion de la terre et, pour aboutir à cette connaissance, il faut mettre à contribution diverses sciences spéciales, comme la météorologie, la zoologie, la botanique, la géologie, l'histoire et l'anthropologie. La géographie est moins une science qu'une synthèse de ces différentes sciences. Mais dans quel ordre et dans quelle dose toutes ces diverses branches des connaissances humaines doivent-elles contribuer pour nous rendre claire la physionomie d'un pays? Et comment doit-on s'y prendre pour ne point s'égarer dans ces diverses sciences spéciales, pour rester dans la géographie et ne point trop s'attarder dans la géologie, la météorologie ou la botanique? C'est ce qui dépend de la nature de chaque contrée. La même méthode ne peut être appliquée à tous les pays. On ne trouve pas partout les mêmes problèmes ni les mêmes difficultés. Et c'est pourquoi je dis qu'il faut un certain flair artistique pour être un bon géographe.

*La géographie est une sorte de philosophie artistique de la terre.* Il y faut beaucoup de savoir et beaucoup

de poésie. La faculté maîtresse de celui qui la pratique doit être le bon sens, car il doit éviter à chaque instant ce double écueil: de l'érudition pure et de la nomenclature, d'une part,—du lyrisme et de la déclamation pure, d'autre part.

\*

Je te remercie, toi, qui a su combiner en doses harmonieuses la science et l'art pour nous faire comprendre avec l'esprit et avec le cœur la région de la terre qui nous est la plus chère de toutes! Nous acceptons avec plaisir, peintre, le portrait que tu as tracé de la Valachie! Mais, as-tu fini? Et ne retourneras-tu pas dans nos montagnes pour continuer tes études? Tu n'as rempli, réfléchis-y bien, que la moitié de ta tâche. Au delà du Milcov, il y a l'autre moitié de la Roumanie, qui veut profiter de ton savoir et de ton sens artistique. Reviens! «La Valachie» te regarde reconnaissante et La Moldavie... légèrement envieuse.



Entretiens sur les „Documents et Regestes“

DE M. ION BOGDAN.



*Le 6 mars 1903.*

Voulez-vous que nous lisions ensemble une lettre de Mademoiselle de Lespinasse? Elle était très triste, la pauvre femme, au moment où elle l'écrivait, elle était malade et, je crois même, à la veille de sa mort:

*«Il y avait un temps infini que je n'avais eu de vos nouvelles, bon Condorcet, et je m'en serais plainte si j'en avais eu la force. Mais je viens d'avoir un redoublement de tous mes maux, qui ne m'a laissé aucun usage de mes facultés. F'ai gardé mon lit. F'ai souffert, j'ai haï la vie; j'ai invoqué la mort; mais depuis le bûcheron elle est sourde aux malheureux; elle a peur d'être encore repoussée. Oh! qu'elle vienne! et je fais serment de ne pas lui donner de dégoût et de la recevoir au contraire comme une libératrice»!...*

C'est très touchant! c'est très spirituel! c'est très naturel et très vrai surtout! «Il n'y a que les femmes qui sachent écrire des lettres»!... Mais puisque vous vous intéressez tant que cela à la correspondance, à la santé et à l'état d'esprit de Mademoiselle de Lespinasse, je

suppose que vous avez le droit de vous intéresser aussi aux lettres qu'écrivaient aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles un Mircea-cel-Bătrîn ou un Bassaraba-Țepeluș, à moins que vous ne préfériez celles de la Doamna Voïca, femme de Mihnea le I<sup>er</sup>, et de la Despina Doamna, femme de Neagoe Bassaraba.

C'est un peu plus loin dans le temps, mais c'est bien plus près dans l'espace. L'auteur de ces lignes, qui s'est toujours permis de vous conseiller la lecture de livres étrangers, quand notre littérature était assez pauvre pour nous en fournir, est le premier aussi à conseiller la lecture des livres roumains chaque fois que l'occasion s'en présente. C'est le même esprit donc et la même conviction qui vous parlaient jadis des beautés de «Cyrano de Bergerac» et qui va souligner, aujourd'hui, celles des «Documents et Regestes»...

\*

Querellons-nous d'abord avec l'auteur de cette très intéressante publication. Il l'intitule «Documents et Regestes» (comme si nous savions ce que cela veut dire) et même «Documents et Regestes relatifs aux relations de la Valachie avec la ville de Brashov et avec la Hongrie aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles»<sup>1)</sup>... Il y a des écrivains, comme cela, qui prennent toutes les mesures pour que leurs livres ne soient point lus. Car je suis sûr que, en passant devant la vitrine de la librairie Socec, et en y voyant le livre de M. Ion Bogdan, il ne vous passerait jamais par l'esprit que l'auteur s'éprend d'amour pour vous à la page LXXXI de sa préface: «Le but des publications de ce genre ne doit point être de les ren-

1) Documente și Regeste privitoare la relațiile țării românești cu Brașovul și Ungaria în secolul XV și XVI.—Buc, Socec, 1902.

»dre accessibles à quelques spécialistes seulement...; elles  
 »doivent s'adresser au grand public, car ce n'est que de  
 »cette seule manière que l'on pourrait éveiller l'intérêt  
 »et le goût des études historiques, qui manquent pres-  
 »que complètement à notre société»...

C'est donc pour vous et rien que pour vous que les lettres de Mircea, de Vlad, de Neagoe... et de quelques-uns de leurs boyars viennent d'être publiées par les soins du doyen de la Faculté des lettres... Pour vous, Mesdames et Messieurs, qui n'êtes ni slavistes, ni professeurs à l'Université, ni même historiens!... Pour vous, qui ne cherchez dans les livres que des pages bien écrites et que des états d'âme. «Documents et Regestes!... Ce dernier mot est un terme d'histoire du moyen-âge. Il veut dire, au propre, dit Littré (IV, p. 1558): «Répertoire chronologique dans lequel sont enregistrés les actes émanés des pouvoirs publics ou intervenus entre les particuliers, durant une période déterminée. Le regeste genevois». — «Le regeste roumain» de M. Bogdan comprend un nombre de CXC VII résumés faits par l'auteur d'après les documents les moins importants qu'il a trouvés dans les Archives de Brashov... Ils sont précédés, dans son livre, par un nombre de CCXXVIII «Documents» proprement dits ou lettres publiés intégralement et sur lesquels j'attire particulièrement votre attention.

\*

On y apprend les événements les plus caractéristiques de l'histoire et de la vie valaques depuis 1413 jusqu'en 1558, de même que la physionomie de la plupart de ceux qui les racontent: on est mis au courant des difficultés et des misères de l'existence de nos pères, en même temps que l'on voit défiler les silhouettes de trente

et un prince ou prétendants, de deux princesses, d'un Métropolitain, d'environ trente boyars... Et tout ceci raconté dans une merveilleuse langue roumaine archaïque, et néanmoins claire, la langue de nos arrière-grands-pères. N'est-ce point là de la littérature?... Et puisqu'une âme a appartenu à un prince ou à un personnage considérable, doit-elle appartenir à l'histoire et cesser d'appartenir à la littérature? Elle appartient à l'histoire, sans doute, mais elle ne saurait cesser d'appartenir à la littérature. Il lui suffit d'avoir poussé un seul cri d'émotion, d'avoir fixé par écrit cette émotion de manière à nous la faire éprouver à nous-mêmes.

Mais déjà un triple inconvénient, je dois vous en avvertir:

Ces lettres des princes, des princesses, des Métropolitains et des boyars, nous ne savons pas au juste... par qui elles ont été écrites. Sont-elles de la main même de ceux qui les signent? Ou bien sont-elles l'œuvre des *pisari*, des *diaci*, des *grămăticî*, tous ces secrétaires de l'époque?... En second lieu, ces lettres ne sont pas précisément ce que l'on pourrait appeler des lettres de famille, des lettres intimes tout au moins, où les âmes ont l'habitude et la possibilité de se dévoiler complètement, de nous faire connaître jusqu'aux derniers replis de leurs sentiments et pensées. Ce sont des lettres presque officielles: des lettres adressées par les principaux personnages de notre principauté au maire («*judetul*»), aux conseillers municipaux («*piargarii*»), aux sénateurs («*bătrîni*») de la ville de Brashov. Au XV<sup>ème</sup> et au XVI<sup>ème</sup> siècles, (la ville de) Brashov est une ville commerciale et une place forte de premier ordre; elle est entre les mains des Saxons, gens guerriers, gens d'affaires s'il en fut. C'est à ces étrangers, c'est à ces Saxons qu'écrivent, dans les «*Documente*

și *Regeste*» les puissants de la Valachie: ils leur accordent des privilèges, ils leur demandent des secours, ils les informent de ce qui se passe en Turquie (on était plus près de cette puissance que les habitants de Brashov ou les Hongrois, — ces derniers n'ayant pas encore leur représentant officiel à Constantinople), ou bien ils les accablent de reproches, chaque fois qu'ils n'ont pas eu à l'égard de la principauté une attitude très loyale, ou encore ils leur racontent leurs déboires, et les difficultés, et les misères de la vie en Valachie... Parfois un petit côté naïf de cette vie que l'on mène ou de l'intelligence de celui qui écrit se laisse entrevoir...

Mais vous comprenez bien quel est le troisième inconvénient de cette correspondance de nos ancêtres: C'est que leurs lettres, adressées à des étrangers, ne peuvent pas être écrites en roumain. Elles sont écrites en bulgare, en médio et en néo-bulgare, d'où l'auteur du recueil, M. Bogdan, slaviste distingué, comme vous le savez, a pris la peine de les traduire, pour vous, en roumain... Tout ce qui nous reste de souvenirs historiques de nos arrière-grands-pères est en slavon... depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle jusqu'au milieu du XVII<sup>ème</sup>... Que voulez-vous? c'était la mode. Nos arrière-grands-pères écrivaient aussi mal leur bulgare que nous autres aujourd'hui notre français... Cela a toujours été notre sort d'ignorer ou de mépriser notre belle langue et de pratiquer médiocrement une langue étrangère... Il y a cent ans notre haute société parlait mal le grec. Quand cesserons-nous d'être tout le monde? Quand serons nous enfin nous-mêmes?... Mais moi-même qui vous parle en ce moment, je fais la chose la plus comique qu'on puisse se figurer... Car je vous conseille en français de parler roumain... Mais ce sont les temps en-

corel., Passons!... <sup>1)</sup> Les lettres, médió ou néo-bulgares, que nos ancêtres envoyaient aux Saxons de Brashov, comment ceux-ci les comprenaient-ils? Ils avaient des interprètes probablement. Des prêtres roumains de Brashov et des environs remplissaient très souvent ce métier... L'âme roumaine de ceux qui inspiraient les lettres passait... en mauvais bulgare... par celle des *pisari*, des *diaci*, des *gramatici*... puis par celle des prêtres de Brashov... en très mauvais allemand, bien entendu,... avant

<sup>1)</sup> M. Bogdan ne veut pas mettre sur la même ligne l'emploi du bulgare, du grec et du français dans notre pays. Ces deux dernières langues, nos princes et nos boyars les ont parlées, tandis qu'on n'a jamais parlé bulgare en Roumanie. «Que les princes ou les boyars aient parlé bulgare chez eux, cela ne peut se prouver aucunement. Ceux-là seulement d'entre eux le parlaient qui étaient instruits (*cărturari*), et ceux-là étaient peu nombreux. » C'étaient les *pisari*, les *diaci*, les *grămățici* qui se servaient du bulgare». M. Bogdan est plus à même que n'importe qui de décider là-dessus. Seulement, je ferai remarquer que, à côté des documents ou des lettres envoyés à Brashov, on trouve encore dans ces documents quelques lettres de Mircea-le-Prétendant, fils de Mihnea I<sup>er</sup>, adressées à sa mère, une proclamation d'Étienne-le-Grand de Moldavie aux habitants de Braïla et la violente réponse de ceux-ci. Pourquoi tous ces différents documents ne sont-ils pas rédigés en roumain?..

Je crois que, de même que la publication de M. Bogdan dévoile la grande soumission des princes du pays au roi de Hongrie, qu'ils traitent constamment comme un souverain (pag. 27, 56, 151, 179, 185. etc., etc.... Et puis après? on a passé par cette soumission, par cette vassalité... on en a secoué le joug.. Tant mieux! C'est d'autant plus méritoire! On vient au monde comme on peut. C'est l'âge de raison qui caractérise une vie, non l'enfance), — de même, elle pourrait avouer sans rougir l'emploi du bulgare comme langue officielle et comme langue de l'aristocratie du pays, à un certain moment.. (Tant mieux! on s'en est débarrassé... Les enfants commencent toujours par parler la langue de leurs gouvernantes... Et puis après?)

d'être comprise par celle des maires, des conseillers municipaux et des sénateurs saxons de Brashov... Il faut avoir ceci tout le temps en tête, il ne faut oublier aucune de ces étapes, quand on lit les « *Documente și Regeste* ».

Consolons-nous pourtant de notre mieux. Car d'abord, que ce soient les princes eux-mêmes qui aient écrit leurs lettres aux Saxons ou leurs secrétaires, cela nous est à peu près indifférent au point de vue littéraire, tout à fait indifférent au point de vue historique. C'est toujours l'antique âme roumaine qui se fait jour dans ces lettres, — elles ont tout de même été, sinon composées, du moins inspirées, presque dictées par ceux qui les signaient. Parfois leur ton est tellement vif, les événements qu'elles racontent ont si grande hâte de parvenir à la connaissance des destinataires, qu'on devine qu'elles ont dû être dictées mot pour mot par l'expéditeur. Voici, par exemple, cette petite missive d'Alexandre Aldea, fils du grand Mircea :

« Jean Alexandre, voïvode et prince de tout le pays hongro-valaque. Ma Seigneurie écrit à tous les habitants de Brashov pour les informer que les Turcs ont fait leur apparition dans tous les gués du Danube et qu'ils sont venus assaillir et piller le pays. Le plus tôt que vous pourriez, que ce soit le jour ou la nuit, dépêchez-vous de venir à mon secours; car si nous allons être malheureux, vous le serez encore davantage. Donc, autant que vous le pourrez, dépêchez-vous; ramassez une aussi nombreuse armée qu'il vous sera possible de le faire à la hâte. Et ce qui ne sera pas prêt, vous l'enverrez ensuite. Que cela nous arrive vite. Ne faites que ce que je vous dis. Jean Alexandre Voevode, par la grâce de Dieu, prince » (p. 25. — Voir aussi les lettres

de Vlad Țepeș, dont nous reparlerons—pag. 63 et 64).

Pour ce qui est du caractère plutôt officiel de ces lettres, on vient de le voir: l'âme est plus forte que tous les styles: dans des moments importants, elle brise toute forme, toute convenance extérieure et se montre telle qu'elle est. Puis, il faut se dire que les relations commerciales ou guerrières ne formaient pas seules le sujet des causeries de la municipalité de Brashov et de la cour princière roumaine: celle-ci mettait au courant l'autre de ce qui se passait dans le pays ou aux frontières du pays, et allait jusqu'à lui raconter des choses que l'on est étonné de voir dans une correspondance soi-disant officielle. Sans compter que dans ce temps-là l'âme humaine était infiniment plus naïve, les formes de la vie un peu moins multiples qu'aujourd'hui, les différentes branches de l'administration d'un Etat bien moins nombreuses, et que ce que l'on écrivait aujourd'hui à des particuliers, à des intimes, on l'écrivait par la force des choses alors aux chefs des Etats, tout au moins aux principaux personnages d'une ville. Ainsi une princesse qui ferait aujourd'hui une commande de vingt-cinq tasses d'argent à un joaillier de l'étranger s'adresserait — par l'intermédiaire de l'intendant de son palais, bien entendu, — au fabricant lui-même, lequel s'empresserait de satisfaire sa demande. Mais, dans ce temps-là, la princesse devait s'occuper directement de cette affaire, ou écrire en même temps au conseil municipal de la ville étrangère et au Souverain de l'Etat:

«Par la grâce de Dieu, Jean Mihnea, voivode et  
 » prince de tout le pays hongro-valaque, et Voïca, par  
 » la grâce de Dieu, princesse, qui avons conjointement  
 » régné dans le pays roumain. Donc moi, la princesse  
 » Voïca, je viens d'écrire cette missive, vu que mon sei-

» gneur le prince Mihnea a expédié d'ici de l'or et de  
 » l'argent pour les faire parvenir aux mains du maire et  
 » des douze conseillers de Brashov, pour lui en faire des  
 » tasses d'argent, vingt-quatre, qu'il avait l'intention d'of-  
 » frir, comme dot, à sa fille Ruxandra. Mais voici que,  
 » sur ces entrefaites, mon prince est mort, au milieu de  
 » la cité de Sibiu; et moi j'ai écrit à Sa Majesté le Roi  
 » pour ces tasses, et Sa Hautesse le Roi a ordonné, par  
 » lettre, au maire et aux douze conseillers, pour faire par-  
 » venir les tasses entre mes mains. Donc ceux-ci m'ont  
 » bien expédié ces tasses, je veux dire vingt-trois tasses,  
 » car il y en a une qui manque...» (p. 144).

Enfin, pour ce qui est de la forme extérieure et de la langue, il est vrai que tout le monde, M. Bogdan en tête, aurait vivement désiré que ces lettres des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles eussent été écrites en roumain. Mais enfin elles sont en bulgare. Que fallait-il faire? Il fallait que quelqu'un de très compétent et qui eût en même temps le goût des choses littéraires se chargeât de mettre en roumain les documents des archives transylvaines. C'est ce qui est arrivé. M. Bogdan a donné à ces nombreuses lettres la forme primitive qu'elles auraient dû avoir. Il s'est servi d'un roumain pur, clair et, néanmoins, archaïque. Je vous dis: Non pas du roumain moderne, tel que nous le parlons aujourd'hui, mais d'un roumain de transition, que nous puissions comprendre et qu'auraient parfaitement pu comprendre un Vlad-Țepeș ou un Bassaraba Neagoe. Il s'est donné, en plus, la peine de traduire ces documents mot pour mot. Vous aurez bientôt quelques spécimens de cette excellente langue. Pour l'instant, pensons aux traductions de Plutarque qu'entreprit au XVI<sup>ème</sup> siècle l'écrivain français Jacques Amyot et qui lui valurent une place très ho-

norable dans l'histoire des lettres françaises. Mais les «*Documente și Regeste*» sont plus importants pour nous que pouvaient l'être les «*Vies parallèles*» pour les Français d'il y a trois siècles. Et M. Bogdan est connu par d'autres publications que par l'excellente traduction qu'il vient de nous donner.

Vie roumaine, âme roumaine, langue roumaine, êtes-vous rassurés maintenant? Vous qui prenez tant de plaisir à lire tout ce que les Messieurs et les dames des autres pays se sont écrit, sentirez-vous le devoir sacré d'ouvrir la correspondance de nos Dan, de nos Mircea, de nos Neagoe Bassaraba?... A la bonne heure!

Voici un bon sujet de «*Causeries littéraires*» pour un ou deux rez-de-chaussée encore.

Par où commencerons-nous?... Mais tâchez d'abord de vous procurer le livre.



## II

*Le 13 mars 1903.*

Je suppose que vous avez déjà entre les mains l'intéressante publication dont je vous parlais la semaine dernière. En dépit de son titre un peu obscur, un peu rébarbatif et un peu long, c'est un livre tout à fait littéraire que les « Documents et Regestes » de M. Bogdan, et ceci grâce à la vie qui s'en dégage, aux âmes très différentes que l'on y rencontre, à la langue merveilleuse surtout qui le revêt. C'est cet ordre-là même que nous allons suivre dans nos deux « Causeries littéraires » suivantes.

De quoi est-il question dans ces CCXXVIII lettres de nos historiques ancêtres ? De tout ce que vous voudrez, absolument de tout, et, j'ose dire, de plusieurs autres choses encore. Le livre commence majestueusement :

» Moi qui crois au Christ notre Seigneur et qui aime  
» le Christ, Jean Mircea, grand voïvode et prince, étendant  
» mon pouvoir et régnant sur tout le pays hongro-  
» valaque et sur celui qui s'étend au delà des montagnes  
» et sur les contrées tartares et sur les deux côtés du  
» Bas-Danube, jusqu'à l'immense mer, et par la grâce de

» Dieu possesseur de la ville de Silistrie, — ai-je donc  
 » daigné, de mon plein consentement, le cœur pur et  
 » l'esprit éclairé, faire don de cette Charte émanant de  
 » moi, pour remplir les vœux des conseillers municipaux  
 » de Brashov qui m'ont prié de renouveler et remettre  
 » en vigueur les anciens règlements qu'ont rédigés pour  
 » eux nos ancêtres en vue des droits d'octroi et de  
 » douane qu'ils doivent payer à l'entrée de mes villes et  
 » sur le chemin de Brashov jusqu'à Braïla».

C'est Mircea-le-Vieux qui parle ainsi en l'an 6921 (nous dirions 1413). Et voici, si vous en êtes curieux, ce tarif de douanes qu'il fixe pour ses amis et voisins d'outre-monts:

Ils doivent payer: « Pour une pièce de soie provenant  
 » d'Ypres (en Belgique), un *fertun* <sup>1)</sup>, pour une pièce  
 » de soie de Louvain, une *perpera* <sup>2)</sup>, pour une pièce  
 » de soie de Cologne douze ducats, pour une pièce de  
 » soie, polonaise, six ducats, et les coupons de soie, de  
 » quelque longueur qu'ils soient, seront exemptés de  
 » tout droit de douane. Et ceux qui apporteront avec  
 » eux des casquettes de France <sup>3)</sup> ne paieront rien. Pour  
 » un tonneau de miel, on paiera douze ducats, pour un  
 » tonneau de vin six ducats, pour un cheval, l'acqué-  
 » reur paiera six ducats; pour un quintal de cire, douze  
 » ducats; et trois *perpere* sur cent pour chacun des  
 » articles suivants: le poivre, le safran, le coton, les lai-  
 » nes de chameau, les paux d'agneau, et généralement  
 » toutes les peaux et tous les articles qui nous arrivent

1) Environ un florin.

2) On ne sait pas au juste qu'elle était la valeur de cette monnaie.

3) Entendez: de tout pays de l'Occident, comparez notre expression d'aujourd'hui ou d'il y a cinquante ans « *haïne nemțești* » (habits allemands) pour désigner tout habillement à l'occidentale.

» d'outre-mer; pour un porc on paiera deux ducats, pour  
 » un bœuf ou pour une vache trois ducats, pour une  
 » peau de cerf un ducat, et s'il y a d'autres peaux a-  
 » vec, pour celles-là on ne paiera rien. Le tarif pour  
 » une outre de fromage sera d'un ducat. Les cavaliers  
 » qui passeront le col de Bran paieront trois *bani* <sup>1)</sup>  
 » et les piétons, un seul *ban*; et ceux qui auront du  
 » poisson avec, paieront un poisson pour chaque chariot  
 » rempli de poissons et pour tout ce qu'ils auront en-  
 » dessus, ils ne paieront rien», etc., etc...

De la soie, des peaux de bêtes, du miel, du fromage, du vin, du poisson... Car on s'habillait et l'on mangeait dans ces temps-là aussi... Ce qui est certain, c'est que l'on se battait bien plus qu'aujourd'hui, les tempéraments étant plus vifs, la vie moins sûre, les cerveaux moins pleins de pensées littéraires ou scientifiques... Nous ressemblons plus aux Allemands et aux Anglais d'aujourd'hui, qu'à des gens comme Radu II-le-Chaube (Radu II Praznaglava <sup>2)</sup>) ou Vlad I-le-Diable (Vlad Dracul), nos ancêtres... Le temps amène tant de changements avec lui que, d'une façon générale, l'on se sent plus près de ses contemporains de tous les pays que de ses compatriotes... de toutes les époques historiques. Après les privilèges commerciaux et les tarifs de toutes sortes, il faut nous attendre à rencontrer dans cette correspondance des récits guerriers, des demandes de

<sup>1)</sup> Menue monnaie valant environ deux centimes.

<sup>2)</sup> Mot à mot: «à la tête nue ou vide»; cette tête était-elle vide intérieurement ou nue extérieurement? C'est ce qu'on a oublié de nous dire; mais nous pensons que les contemporains de ce prince ont dû être surtout frappés par des marques extérieures, comme ceux d'un Charles-le-Chaube en France, six siècles auparavant...

secours, etc... Nous en citions une la semaine dernière, en voici une autre émanant du même prince :

«Jean<sup>1)</sup> Alexandre, voïvode et prince. — Ecrit ma Seigneurie à tous les habitants de Brashov et du pays de la Bîrsa, et leur ordonne ce qui suit : S'il faut m'aider, venez donc plus vite, car les Turcs se sont mis en marche depuis samedi; pressez votre marche vous aussi, car pour ce qui est de la nourriture, elle pourra bien venir après vous. Et si vous ne voulez pas venir, dites-le moi, pour que je sache au moins ce qui me reste à faire. Et que Dieu vous réjouisse»...

Parfois, ce n'est point contre les étrangers, contre les ennemis de sa patrie et de sa religion que l'on réclame le secours des guerriers saxons, — mais bien contre un ennemi personnel de la même race contre un autre prétendant au trône... Quelle est la lettre que nous devons lire ensemble à ce sujet? Voici cette petite XXXIX<sup>ème</sup>, mais je vous conseille de lire tout de suite après la LIII<sup>ème</sup> :

«Jean Vlad, voïvode et prince. — Ecrit ma Seigneurie à mes bons amis, les conseillers municipaux de Brashov : Vous savez bien qu'Aldea s'en est allé chez les Turcs, non certes pour vous rendre service, mais bien pour vous nuire, dans l'intention d'amener une armée turque, pour vous piller, comme il l'a déjà fait dans le temps. Ainsi je m'adresse à vous, comme à des frères, préparez-moi cent petits canons, avec tout leur nécessaire, et

<sup>1)</sup> «Jean», épithète des princes et non pas nom propre, — quelque chose comme le «César» des Romains. Et de même que cette dernière épithète rappelait le nom du premier grand tyran de Rome, de même celui de Jean rappelle le petit nom de «Ioanițiu Caloian», empereur des Roumains et des Bulgares, dont nos anciens princes se disaient les descendants.

»des arcs et des flèches et des boucliers, le plus que  
»vous en pourrez, et envoyez-moi en même temps le  
»plus d'hommes disponibles que vous aurez, car je compte  
»aller, si Dieu me prête vie, le chasser du pays (l'en-  
»nemi Aldea), afin que vous puissiez vous tenir pour tran-  
»quilles de son côté, et pour que les autres Chrétiens  
»puissent se reposer, eux aussi. Et ce que le serviteur  
»fidèle de ma Seigneurie, le nommé Christea, vous dira,  
»croyez-le, car ce seront mes propres paroles. Et que  
»Dieu vous ait sous sa garde»...

Je me charge, si vous me suivez avec attention, de mettre sous vos yeux des choses de plus en plus instructives et de plus en plus intéressantes. Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que des traités de commerce ou des affaires guerrières, et nous ne connaissons les anciens maîtres de Brashov qu'au point de vue de leur situation extérieure et de leurs occupations habituelles. A vrai dire, nous ne les connaissons même pas du tout, car c'est surtout eux-mêmes, avec leur esprit d'ordre, et leur générosité, et leurs inquiétudes, et leur naïveté que se peignent dans leurs lettres nos anciens prétendants ou princes. Mais les Saxons, comment se conduisaient-ils à l'égard de ces personnages ? Répondaient-ils à leurs demandes de secours, se montraient-ils reconnaissants pour tous les privilèges que l'on se croyait obligé de leur accorder ? Nous ne connaissons pas la contre-partie de la correspondance appelée «Documents et Regestes», nous n'avons malheureusement pas sous les yeux jusqu'à présent les réponses officielles de nos Saxons. Mais, d'après le ton de la plupart des lettres roumaines, nous sommes autorisés à croire que les maîtres de Brashov étaient plutôt des esprits pratiques que des tempéraments guerriers. Ils aimaient mieux profiter des privi-

lèges commerciaux des princes que de leur venir au secours. Ils nous font l'effet d'avoir exploité pendant longtemps nos deux principautés, au point de vue industriel et commercial, sans rien leur rendre en retour. Ce sont d'égoïstes amis, qui se changent, à la moindre occasion, en ennemis tout à fait dangereux. Presque à chaque pas, nous rencontrons les doléances, et les reproches, et les menaces des anciens princes et prétendants valaques. Ce ne sont point des gens honnêtes que ces Saxons, répétons-le. Mais, encore un coup: nous ne savons ni à quel point on pouvait l'être dans ce temps-là, ni à quel point l'ont été d'une manière effective nos princes et nos prétendants eux-mêmes:

«Jean Alexandre... à tous les habitants de Brashov, »grands et petits, beaucoup de santé. Vous savez bien »que Sa Majesté le Roi (de Hongrie) a, envers moi, de »tout autres sentiments qu'il n'en avait envers le voïvode »Dan, car il m'a adopté comme son fils; j'ai donc espéré »que je rencontrerais beaucoup de bonne volonté et de »secours chez vous. Mais vous n'obéissez jamais à aucune »de mes paroles et, au contraire, chaque fois qu'il y a »un voleur ou un brigand dans notre pays, c'est chez »vous qu'il se réfugie; et vous nourrissez mes ennemis, »qui mangent ma fortune paternelle, l'avoir de tous le »pays roumain...». — C'est Alexandre-Aldea, le fils de Mircea-le-Vieux, qui se plaint dans ces termes...

«Jean Bassaraba voïvode vous envoie beaucoup de »santé... Je vous ai assez défendu contre les Turcs jus- »qu'à présent et j'ai assez fait pour maintenir la paix »avec vous... J'ai gardé toutes les promesses que je vous »ai données, mais je ne vois aucun esprit de justice »régner chez vous: mais vous faites semblant seulement

» d'être justes. Et voici que nos ennemis s'élèvent parmi  
 » vous, s'en vont en Moldavie, aidés par les Szeklers,  
 » pillent le pays et puis s'en retournent dans votre pays  
 » et mangent et boivent dans vos maisons. Donc, je  
 » pense: quelle est cette espèce de foi?...—C'est le vieux  
 bon prince Bassaraba II-le-Vieux, ou Laiot, qui leur  
 écrit ces tristes lignes...

Mais voici une troisième lettre, dans le même sens, écrite par Mihnea I<sup>er</sup>. Ce prince le prend de très haut avec ses voisins, il a le tempérament plus colère que ses prédécesseurs et n'entend point raillerie en ce qui le concerne:

«J'ai voulu, ma Seigneurie, vivre en bonne paix et en  
 » amitié avec vous, tout comme celui qui m'a précédé  
 » sur ce trône. Et puis ma Seigneurie a daigné ouvrir  
 » les chemins et les rendre libres, pour que les habitants  
 » des deux pays, vos compatriotes aussi bien que les  
 » miens, puissent se nourrir et circuler librement, dans  
 » l'une et l'autre contrées. Mais vous avez fait fermer les  
 » chemins, et nous avez envoyé la réponse et l'ordre de  
 » ne plus permettre à aucun de nos sujets de passer  
 » dans votre pays. Et en même temps, vous accordez  
 » cette même permission à des gens qui ne sont nulle-  
 » ment nos amis, qui sont nos ennemis: vous les gardez  
 » parmi vous, et ils s'affermissent dans votre pays. Nous  
 » voyons encore chez vous des choses qui ne devraient  
 » pas être. (Faites attention!). Ce qui commence mal finit  
 mal aussi»...

(Pag. 29, 83, 139. — Voir aussi aux pages 42, 43, 45, 46, 61, 68, 72, 90, 92, 106, 127, 132, 138, 148, 153, 155, 156, 182, 201, etc., etc.).

Les trois quarts de cette correspondance avec les conseillers de Brashov sont remplis des plaintes, des repro-

ches et des menaces des princes roumains. Nous nous demandons pourquoi l'on ne rompait pas les relations avec des voisins si dissimulés, si peu corrects, si intéressés. Il faut se dire que la plupart de ces princes ne font qu'une courte apparition dans l'histoire, de sorte que, songeons-nous, ils avaient juste le temps de faire des projets et d'espérer, et non celui de connaître les gens, de s'en méfier et de prendre des mesures. Sans compter que, en dehors de ces voisins, ils n'avaient pas trop à qui s'adresser pour des secours et que, peut-être, leurs boyars eux-mêmes ne leur inspiraient pas plus de confiance que les Saxons de Brashov.

Mais passons aux autres sujets de conversation qu'engageaient la cour valaque et la municipalité transylvaine. Cette correspondance nous fait voir les mœurs du temps, l'état des esprits, et nous donne des détails naïfs et touchants sur la vie en Valachie au XV<sup>ème</sup> et au XVI<sup>ème</sup> siècles: ce sont parfois des choses gaies, parfois des choses tout à fait attristantes:

«De par la grâce de Dieu, Jean Bassaraba-le-Jeune, voïvode et prince. Écrit ma Seigneurie beaucoup de santé aux bons voisins et amis, au maire de Brashov et aux 12 conseillers, et les prie, comme des amis, de lui acheter deux berceaux, mais qu'ils soient grands et beaux, et des tables en bois, jolies, dix: mais que vous me les envoyiez vite, au bout d'une semaine, et que les tables soient rondes. Et je vous prie de satisfaire mon désir, et, quant au prix, je le payerai. Et que Dieu multiplie le nombre de vos années».

Ceci est, très probablement, pour un baptême; voici maintenant pour un mariage:

« De par la grâce de Dieu, Jean Radul, voïvode et  
 » prince. Nous écrivons à nos bons et honnêtes amis  
 » et proches voisins, au maire et aux douze conseillers  
 » de Brashov, beaucoup de santé. Et, maintenant, de par  
 » la volonté de Dieu et de la très pure Mère de Notre  
 » Seigneur, Dieu a daigné m'envoyer ces jours derniers  
 » une grande joie et me rendre beau-père. Jusqu'à pré-  
 » sent dans ma vie je n'ai pas eu de noce dans ma fa-  
 » mille et je n'ai point été beau-père. Mais aujourd'hui,  
 » Dieu a voulu que je le fusse du côté de la très chère  
 » fille de ma Seigneurie, car du côté de mon très cher  
 » fils Dieu sait quand j'aurai une joie pareille à celle  
 » que me promet maintenant la très chère fille de ma  
 » Seigneurie. Donc, je vous prie vous, comme des amis,  
 » de venir vous aussi, car nous vous prions de venir  
 » prendre part à cette joie que m'a envoyée Dieu. Et, si  
 » Dieu le veut, le jour dont je vous parle sera celui de  
 » la naissance de notre Seigneur. Et c'est en vue de quoi  
 » nous vous prions. Et que Dieu vous réjouisse ». (Lettre  
 » attribuée à Radu VI Paisie et écrite entre 1515 et 1545 »).

Attristons-nous maintenant. En ce temps-là, l'âme humaine était loin de connaître l'état de calme dont elle jouit, quelquefois, aujourd'hui et loin aussi de connaître le sentiment de probité qui l'anime de nos jours et les mêmes scrupules dans un certain nombre d'engagements d'une réelle importance :

« Jean Vlad... Ecrit ma Seigneurie... beaucoup de santé.  
 » Et je vous prie de comprendre mon état d'esprit, car  
 » j'ai vu tuer mes propres enfants, pour la paix de la  
 » chrétienté tout d'abord, et pour que nous puissions  
 » en second lieu, mon pays et moi, appartenir tranquil-  
 » lement à notre maître le Roi » (de Hongrie)...

»... Et ensuite, je fais parvenir à votre connaissance,  
 »qu'il y a bien du temps depuis, je vous ai priés de  
 »m'envoyer des maîtres ouvriers pour nous fabriquer des  
 »montres et des presses, dont nous avons grand be-  
 »soin. Vous nous avez bien envoyé les maîtres, et nous  
 »avons bien convenu avec eux quant au prix, et leur  
 »avons donné autant d'*aspres* <sup>1)</sup> qu'ils nous ont demandé  
 »comme acompte et ils sont retournés chez vous. Mais  
 »depuis ce temps-là ils n'ont plus songé du tout à notre  
 »ouvrage, et ils ont dépensé nos aspres, et de notre tra-  
 »vail ils se sont bien moqués, et par conséquent, ils se  
 »sont bien moqués de nous aussi»...

»Et je croyais donc que nous vivions en bons ter-  
 »mes et en bonne intelligence. Mais voici que—il n'y a  
 »pas longtemps de cela—quelques boyars à nous, maî-  
 »tre Dragomir, grand échanson et ancien vestiaire, maî-  
 »tre Théodore, grand logothète, et d'autres encore dans  
 »leur cas, ont envoyé chez vous, à la suite de l'entente  
 »que nous avons eue ensemble, et sur la foi que vous  
 »nous avez jurée, pour prendre les gros achats qu'ils  
 »avaient faits dans vos maisons. Et à peine les domes-  
 »tiques avaient-ils chargé toutes ces marchandises et  
 »suivaient très tranquillement leur chemin, lorsque tout  
 »d'un coup des hommes à vous les criblèrent de flè-  
 »ches, les uns près des portes de la ville, d'autres près  
 »de l'eau de Temesh, et leur ont pris toute leur mar-  
 »chandise, et nos hommes, ils les ont tués...»

Etc., etc., etc.

Mais voici, pour changer, un fils qui écrit, dans un moment de grande détresse, à sa mère, lui demandant

1) Toute petite pièce de monnaie.

de l'argent et des secours. Il s'appelle Mircea-le-Prétendant; la mère, c'est Voïca, la femme de Mihnea I<sup>er</sup>. C'est en l'an 1511. Ce prince a l'ambition de régner en Valachie, tout le monde là-bas lui a promis son concours, mais il lui faut, pour engager ses hommes et pour faire face aux premières dépenses, la somme de trois cent mille aspres.

*« Mère chérie, princesse Voïca, »*

» Mère chérie et honorée, princesse Voïca, beaucoup  
 » de santé et beaucoup de respect envoie à ta Seigneurie ton fils Jean Mircea Voïvode. Et voici, chère mère,  
 » que j'ai envoyé chez toi notre fidèle boyar, maître Dragomir le logothète, muni de tout ce dont il a besoin.  
 » Et je prie ta Seigneurie, comme une mère chérie, de  
 » te laisser conseiller dans cette affaire par Dieu et de  
 » ne point me regarder autrement que comme un fils  
 » sorti de ton corps, car je compte ne jamais te regarder  
 » autrement que comme une bonne mère. Et je prie  
 » donc ta Seigneurie, comme une mère, de te laisser  
 » conseiller par Dieu, et de ne point m'abandonner, mais  
 » de m'envoyer la somme de trois cent mille aspres,  
 » pour pouvoir ramasser mes hommes, car sache qu'ils  
 » font tous serment sur leur tête de partir avec moi, et  
 » de se rendre responsables de mon succès et de m'affermir  
 » sur mon trône en Valachie. Et puis j'ai reçu  
 » de bonnes nouvelles du pays, des boyars aussi bien  
 » que de la foule, et ils désirent tous me proclamer,  
 » n'eussé-je que cent hommes avec moi. Et pour l'autre  
 » nouvelle du pays, maître Dragomir te la racontera verbalement.  
 » Et que ta Seigneurie sache que j'ai juré sur  
 » le Saint Evangile, moi et tous mes boyars, c'est-à-dire  
 » moi-même et maître Stoïca le dvornic et maître Dragomir

» le logothète et maître Radul et les deux frères de mon  
 » oncle et maître Radoe le commis et maître Boïca et  
 » Costea le vestiaire et maître Radul l'échanson. Et de  
 » même qu'ils ont fait serment eux devant moi, de même  
 » maître Dragomir fera serment devant ta Seigneurie  
 » que, si Dieu me vient en aide, je te rendrai largement  
 » tout ce que ta Seigneurie aura dépensé pour moi, et  
 » tout le Trésor de l'État sera désormais à ta disposi-  
 » tion. Et je ne te désobéirai jamais en rien, et je ne  
 » ferai rien autre chose que ce que tu me diras, car c'est  
 » toi qui remplaceras mon père. Et si toutefois je ne  
 » réussis point dans mon entreprise et que je perds mes  
 » *aspres*, sache alors que tout ce que je possède, beau-  
 » coup ou peu, les bijoux de mon père, je vendrai tout  
 » et je te ferai rentrer dans ton argent. Et je ne te lais-  
 » serai ni toi, ni ma sœur Roxandra dans la détresse et  
 » dans le deuil, car je sais bien tous les maux que tu  
 » as eu à endurer, jusqu'au moment où Dieu t'a mis en  
 » possession de ton avoir... Et si je meurs, j'ai juré de-  
 » vant maître Dragomir, que tout ce que l'on trouvera  
 » parmi mes effets, on te les apporte et que tu en dis-  
 » poses à ton gré... etc., etc.

Nous ne possédons pas la réponse de la princesse  
 Voïca, qui est, nous venons de nous en apercevoir, non  
 pas la véritable mère du prince, mais sa belle-mère, la  
 seconde femme de son père Mihnea I<sup>er</sup>,—mais nous sa-  
 vons les espoirs qu'une autre mère fondait sur son fils,  
 très jeune au moment où elle écrivait sa lettre. La prin-  
 cesse s'appelle Despina, femme de Bassaraba N. Nea-  
 goe. Le fils est le tout jeune Theodosie; la lettre, datée  
 de 1521, est la CLXI<sup>ème</sup> du recueil:

...«Et puis ce que vous me mandez (dit-elle aux con-

»seillers de Brashov) au sujet de l'affaire de Furca, à  
 »savoir que le dvornic Calota lui aurait pris un certain  
 »nombre de bêtes, sans les lui payer, (je ne vous dis  
 »qu'une chose): Que vos Seigneuries prient Dieu pour  
 »que mon fils Theodosie soit un jour prince de la prin-  
 »cipauté et qu'il soit en bonne santé, et nous ne lais-  
 »serons aucun de vous endommagé, mais nous vous paie-  
 »rons tout. Et que Dieu vous réjouisse»...

Je voudrais vous raconter aussi les rapports de tout autre nature qui s'établirent, à un certain moment de l'histoire, entre un père et son fils, entre Bassaraba II-le-Vieux, ou Laïot, et Bassaraba III-le-Jeune, ou Țepeluș. Mais le temps passe, et avec lui mon rez-de-chaussée, et peut-être votre patience aussi. Apprenez donc seulement que le père et le fils se trouvaient en guerre l'un contre l'autre, qu'ils désiraient tous deux avoir la principauté en partage, et que, par un coup très bizarre de l'imagination, le père inventa d'enlever la femme de son fils et deux autres femmes qui se trouvaient à sa cour et de les mener en Transylvanie, chez les Saxons. Nombreuse correspondance au sujet de la délivrance de ces femmes. Mais le conseil municipal de Brashov fait d'abord la sourde oreille, puis... réclame une certaine somme d'argent. Cela met en fureur Bassaraba Țepeluș qui avait commencé par être très fidèle à ses alliés d'outre-monts: «J'ai été fort étonné d'apprendre  
 »que j'aurai promis pour cette délivrance deux mille  
 »florins, et que j'en aurai promis encore au vieux (Laïot).  
 »Qu'on le sache: la bouche qui a osé répandre cette  
 »nouvelle, en a menti. Et sachez encore: que je ne  
 »donnerai pas même deux *bani rouge* <sup>1)</sup> pour ra-

<sup>1)</sup> Comme qui dirait: pas un sou.

» acheter ma femme des mains des chrétiens. Elle s'est  
 » trouvée jadis entre les mains des païens, et ils me l'ont  
 » renvoyée honorablement: et vous voulez maintenant  
 » que je l'achète? Cela ne peut pas être. Mais je me  
 » suis bien entendu avec Etienne (le Grand) qui m'a pro-  
 » mis tout son concours.»

Je vous quitte aujourd'hui avec plus de regret que jamais. Chemin faisant, je m'aperçois que le livre de M. Bogdan est plus intéressant que je ne l'aurais pensé moi-même. Ne croyez pas que je viens d'en épuiser les beautés et qu'il ne vous reste plus rien à lire par vous-même. Il vous en reste et à lire et à faire des découvertes. Si vous n'avez pas le temps de tout ruminer, contentez-vous des lettres: XX, XXIII, XXV, XXVI, XXXIX, XL, XLII, XLIII, XLVIII, LIII, LXI, LXIV, LXV, LXVIII, LXXVII, LXXXIII, LXXXIV, XCIII, CI, CII, CIII, CV, CIX, CXIV, CXXIX, CXXXII, CXL, CXLI, CXLII, CXLIX, CL, CLII, CLIV, CLVIII, CLX, CLXI, CLXXVII, CLXIX, CLXVIII, CLXIX, CLXXX, CLXXXIII, CXC, CXCV, CCVII, CCIX, CCXX.

— Mais n'est-ce pas là presque tout le livre de M. Bogdan? — C'est à peu près mon avis... Ainsi... lisez — et le plus que vous pourrez, jusqu'à la prochaine «Causerie». — *«Et que Dieu vous réjouisse!»*...



### III

*Le 28 mars 1903.*

Il n'y a guère de limites précises entre la science et la littérature. Tel livre est appelé scientifique qui, après de courtes modifications, pourrait bien s'intituler littéraire. Mais l'on peut dire, d'une manière générale, qu'un livre de science nous expose les lois des choses, tandis qu'un livre de littérature s'applique à nous montrer plutôt les choses elles-mêmes; qu'un livre de science étudie les événements indépendamment de l'homme, tandis qu'un livre de littérature les étudie surtout en fonction de l'âme humaine; enfin, qu'un livre de science a en vue des pensées ou des faits, et méprise presque totalement la forme extérieure de l'exposition, tandis qu'un livre de littérature vit surtout par sa forme, par son style, par ses images, par ses comparaisons, par l'énergie ou la délicatesse de ses tours de phrase, etc... Et c'est pourquoi, par exemple, la Botanique du grand savant Van Tieghem ne sera jamais consultée que par des spécialistes, tandis que l'«Histoire naturelle» de Buf-

fon figurera toujours dans les histoires de la littérature...

Le livre de M. Bogdan est du domaine de l'art littéraire et, partant, de nos «Causeries» par cette vie intense, originale et caractéristique que nous essayions d'en dégager la semaine dernière; il l'est encore par les différents états d'esprit que l'on y rencontre, et par la langue merveilleuse de la traduction, comme nous nous proposons de le montrer aujourd'hui.

Et d'abord, il foisonne, pour ainsi dire, d'âmes humaines. C'est comme un drame immense, — totalement affranchi de la règle des trois unités, — dont la scène serait à peu près tout le territoire habité par les Roumains, dont la durée serait d'environ un siècle et demi (depuis 1413, date du tarif de Mircea, jusqu'en 1558, date d'une lettre de Stănilă, le grand dvornic) et qui compterait quelques centaines de personnages, chacun avec sa petite histoire et son petit intérêt à lui. — Est-il bien vrai, comme on l'a dit, qu'il suffirait de deux lignes de l'écriture de quelqu'un pour le faire condamner à mort? Nous n'en savons rien, mais nous pensons qu'il suffit parfois d'une toute petite lettre pour déterminer la personnalité *littéraire* de l'auteur. Cette personnalité peut être ou bien la même que sa personnalité de tous les jours, ou bien juste l'opposé de cette seconde personnalité. *L'homme est un être ondoyant et divers*, bizarre surtout, et qui s'amuse parfois à contredire par son style et par sa façon littéraire d'envisager les choses, toutes les notes essentielles de son tempérament et de son caractère habituels. De sorte que si l'on peut dire souvent que «*le style est l'homme même*», il y a bien des cas qui nous prouvent jusqu'à l'évidence que «*le style est juste le contraire de l'homme*»...

Voici, par exemple, une petite missive dont je vous défie bien de pouvoir me dire l'auteur :

«Jean..., voïvode et prince.— Ecrit ma Seigneurie beaucoup de santé aux bons amis de mon règne, au maire et aux douze conseillers de la cité de Brashov. Et voici que je vous ai envoyé des bœufs et des vaches, pour vous faire honneur et pour que vous les partagez entre vous; et veuillez m'écrire une lettre là-dessus, pour que je sache au juste combien vous en avez reçu et si mes hommes de confiance se sont honorablement acquittés de leur mission. Et que Dieu multiplie vos années, au milieu de la joie. Amen. — Jean..., par la grâce de Dieu, prince»...

Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, comme disait Mme de Sévigné, je vous le donne en autant que vous voudrez..... C'est de Mircea-le-Vieux, me direz-vous, de ce brave prince qui a blanchi sur son trône, de ce petit Charlemagne de la Roumanie qu'ont célébré avec tant de succès Bolintineano et Eminesco. — Et sur quoi vous fondez-vous, s'il vous plaît? — Sur ce que cette lettre a bien l'air d'être écrite par quelqu'un de très paternel, de très doux, de très autoritaire en même temps, de vieux, de dévot, de désintéressé... — Vous avez beau multiplier les épithètes, ce n'est point de Mircea-le-Vieux. — Alors, c'est d'Alexandre le Bon.— Certes non, car il n'y a aucune missive signée par des princes moldaves dans cette correspondance <sup>1)</sup>... — Nous y sommes, c'est de Bassaraba II-le-Vieux, celui qu'on appelle Laïot!... — Et qui a enlevé la femme de son fils

<sup>1)</sup> Sauf une proclamation d'Etienne le-Grand aux habitants de Braïla.

Țepeluș, pour faire du chantage?... Vous tombez très mal!.. C'est de...

Mais pour vous étonner encore davantage, je dois vous faire lire une autre lettre du même personnage. Elle lui ressemble aussi peu que les précédentes — et elles doivent être toutes deux, sinon écrites de sa propre main, du moins dictées entièrement par lui: considérez donc un peu l'allure majestueuse du style, le ton vif de l'exposition, la hâte que semble mettre l'expéditeur d'informer ses correspondants et de s'en faire obéir sur le champ; enfin, c'est une âme qui fait craquer tous les bouts de phrase dont se compose sa missive et veut paraître au jour entre toutes les lignes:

«Jean... voïvode et prince.— Écrit ma Seigneurie aux  
 » fidèles et bons et doux et honnêtes amis de mon règne,  
 » au maire et aux conseillers municipaux de Brashov.  
 » Et je vous avertis par ceci que j'ai bien triomphé de  
 » mon ennemi \* \* \*, lequel s'est enfui chez les Turcs. Donc,  
 » Dieu vous a déblayé le terrain. Venez, avec du pain  
 » et avec des marchandises, et nourrissez-vous en paix,  
 » car Dieu a transformé nos deux contrées en un seul  
 » et même pays. Et tout ce que vous dira le serviteur  
 » de ma Seigneurie maître Rätundul, croyez-le, car ce  
 » seront les propres paroles de ma Seigneurie. Autrement,  
 » cela ne peut être. Écrit le 8 novembre, à Tirgovisthe»...

Quel ton calme, n'est-ce pas, et grave, et hautain! Cet homme-là n'a jamais dû connaître l'inquiétude de sa vie et il a toujours dû être très sûr de lui-même. La mort a dû le surprendre sur son trône à un âge très avancé, et son règne a dû être, après cette défaite totale de son ennemi et des Turcs, le plus pacifique qui existe. Mais quel être large d'esprit surtout, et généreux, et loyal! Et s'il avait fait main basse sur son ennemi, loin de le

tuer, il l'aurait, sans nul doute, comblé de dons magnifiques!... Mais devinez-le donc!... C'est Radu IV-le-Grand, direz-vous... ou Neagoe Bassaraba, le père lettré et le fondateur de la Curtea-d'Argesh... à moins que ce ne soit Vlad Calugărul... Enfin, nous perdons notre temps. C'est ni plus ni moins, je vous prie bien de me croire, et si vous ne me croyez pas tout de suite, veuillez du moins contrôler mon affirmation aux pages 63 et 66 du livre de M. Bogdan...

C'est Vlad... oui, Vlad, et non pas, comme vous disiez, Vlad III Calugarul, ou, comme vous auriez pu le soupçonner encore, Vlad IV surnommé Vladutza, ou Vlad V, ou Vlad VI, ces êtres inoffensifs du milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, mais bien le plus connu de tous les Vlad, Vlad II, l'être le moins calme, le moins loyal, le moins doux qu'on puisse se figurer et qui s'appelle encore, comme vous le savez, non pas «Țepeluș», mais bien «Țepeș»...

Quand vous reviendrez de votre trouble, je vous présenterai une autre figure, qui, au contraire, se présente tout à fait sous les mêmes traits, en histoire et en littérature: le fondateur d'églises, le père modèle, l'être doux et pacifique, le fin lettré, enfin, que nous connaissons sous le nom de Bassaraba IV Neagoe. Qu'il ait fait construire la Curtea d'Argesh, c'est, je pense, chose à peu près sûre et qu'il importe peu, en cet instant, de savoir. Qu'il ait écrit par lui-même ou qu'il ait seulement traduit ou fait traduire du grec les «Instructions» qu'il destinait à son fils Theodosie, cela nous est à peu près égal, en somme, parce que, d'une façon ou d'une autre, ces «Instructions» sont attachées à son nom et qu'elles prouvent, au moins, les préoccupations paternelles et littéraires de ce prince... Toute la correspondance qui s'é-

tend de la page 149 à la page 162 des « Documents et Regestes » est large de touche, est logique, est raisonnable, est ironique, est fine, est vraie, est digne, est littéraire, est conforme, enfin, à l'idée que nous sommes habitués à nous faire du fondateur de la Curtea d'Arghesh et du père de Theodosie.

Nous exprimions dans notre avant-dernière « Causerie » notre regret de ne pas pouvoir désigner d'une manière indiscutable les véritables auteurs des lettres publiées par M. Bogdan. Plus nous y réfléchissons, moins nous entrevoyons la possibilité d'établir un critérium à cet égard. Mais pour les lettres de Bassaraba IV Neagoe, le doute est moins permis, pensons-nous, que pour les autres prétendants et princes. Les neuf lettres qui nous sont parvenues de ce prince ont bien l'air d'être de lui, elles ont été — nous osons en être persuadés — écrites par sa main princière, ou tout au moins dictées intégralement par lui. Sur neuf lettres, il y en a neuf à lire d'un bout à l'autre. Contentons-nous de quelques petits extraits significatifs :

«...Et après cela, je vais vous parler de cet homme  
 » qui a été arrêté comme espion chez nous et que vous  
 » avez réclamé tout de suite, en prétextant qu'il ne rem-  
 » plissait ce rôle-là chez nous que pour vous obéir. Mais  
 » nous vous disons: si vous l'avez envoyé pour vous ser-  
 » vir, apprenez qu'il s'est associé à nos adversaires que  
 » nous avons exilés, il a volé les chevaux des pauvres  
 » gens et ensuite s'en est allé chez Milosh le fils de Mihnea  
 » et s'en est fait donner des lettres qu'il a remises par-  
 » tout à nos boyars. Si cela est aussi avec votre con-  
 » sentement, c'est très bien; je vous remercie de nous  
 » avoir donné tant de marques d'amitié. Nous faisons  
 » l'impossible pour vous être agréables et dépensons tout

»notre avoir pour que vous ayez la paix, et vous en-  
 »voyez de vos hommes chez nos ennemis de tous les  
 »pays et faites cause commune avec eux. Il ne vous a  
 »donc pas suffi de nous avoir envoyé, cet été dernier,  
 »un nouveau prétendant sur notre dos, et il ne vous suffit  
 »plus de nourrir de notre pain nos ennemis, il faut en-  
 »core que vous alliez dénicher pour nous toute espèce  
 »d'ennemis nouveaux dans les pays étrangers. Je remer-  
 »cie vos Seigneuries, si cela a été commis avec votre  
 »consentement; nous saurons désormais à quelle sorte  
 »d'amis nous avons affaire»...

«Par la grâce de Dieu, Jean Bassaraba, voïvode et  
 »prince.— Ecrivis ma Seigneurie beaucoup de santé et d'af-  
 »fection aux honnêtes et bons amis et proches voisins,  
 »le maire et les douze conseillers de Brashov. Et après  
 »cela, voici ce que vous dit ma Seigneurie: Vous savez  
 »bien de quelle façon se conduisent les négociants du  
 »pays de ma Seigneurie et de quelle façon ceux des  
 »pays de Sa Hautesse le Roi; les uns sont gens de  
 »bonne foi qui veulent bien payer leurs dettes, d'autres  
 »gens de mauvaise foi, qui ne veulent nullement enten-  
 »dre parler des leurs. Voici, par exemple, le serviteur  
 »de mon règne, maître Sava, qui vient de me raconter  
 »qu'il lui est impossible de se faire payer certaines som-  
 »mes d'argent qu'on lui doit chez vous. Donc je dis à  
 »vos Seigneuries: rendez-lui justice, faites qu'on lui paie  
 »son dû, car les Turcs eux-mêmes paient ce qu'ils doi-  
 »vent. Et je dis à vos Seigneuries: il faut que cet hom-  
 »me obtienne satisfaction chez vous. Et j'ai encore autre  
 »chose à vous dire: il s'agit de l'affaire de Keratza, la  
 »sœur du serviteur de mon règne, Sava: elle est mal-  
 »traitée par son mari Dobromir et souffre à cause de

»lui. Vos Seigneuries êtes des hommes sages, et vous  
 »savez que personne ne fuit le bien, mais plutôt le tour-  
 »ment et les inquiétudes; donc je prie vos Seigneuries,  
 »n'était-ce que pour me faire plaisir, de faire en sorte  
 »que cette femme ne subisse plus de mauvais traite-  
 »ments, mais que son mari la laisse tranquille, car vous  
 »savez bien quelle espèce d'homme c'est. Et que Dieu  
 »vous réjouisse»...

Un petit fragment encore. Nos lecteurs connaissent déjà l'intéressante lettre de ce prince où il se plaint de l'attitude incorrecte de quelques maîtres artisans de Braşov, qui s'étaient enfuis dans leur pays après avoir accepté certaines conditions de travail à la cour du prince et encaissé des sommes d'argent comme acompte:

«Ils ont dépensé nos aspres, et de notre travail ils se sont bien moqués, et par conséquent ils se sont bien moqués de nous aussi». Et l'auteur ajoute assez finement: «Néanmoins, nous remercions Vos Seigneuries de nous avoir envoyé ces maîtres; car nous ne nous serions même pas attendu à ce service de votre part»...

Etc., etc.

Que si maintenant ces deux figures de princes ne vous suffisent point, et que vous ayez, par hasard, une plus forte prédilection pour les tempéraments nerveux, brutaux, ou peu élégants, et dissimulés — ce que je ne crois pas, — je vous recommande les types d'Alexandre Adea, fils de Mircea-le-Vieux ou de Vlad I-Dracul, le digne prédécesseur de «Țepeş». — Voici quelques lignes du premier :

«Est-ce parce que nous nous sommes bien opposés à l'invasion des païens, que vous avez inventé des ca-

»lomnies sur notre compte et avez répandu le bruit  
 »que nous voulons abandonner Sa Majesté le Roi et  
 »nous sommes vendus aux Turcs? Est-ce pour cela que  
 »nous servons Sa Majesté et la Sainte Couronne? Vienne  
 »le moment où nous pourrions nous trouver face à face  
 »avec le Roi pour pouvoir nous disculper; et que si  
 »quelqu'un ment alors.... puissent les chiens devenir les  
 «amants de sa femme et de sa mère»!

C'est encore plus trivial que cela dans le texte. Mais quelle âme mesquine! Il y a de quoi frissonner, en vérité. Et puis, à coup sûr, il ment: Car ce n'est que lorsqu'on a de gros mensonges à débiter qu'on lance de si terribles anathèmes!..

Voici un fragment de Vlad I Dracul:

«Jean Vlad... Vous savez que je vous ai défendus jus-  
 »qu'à présent contre les Turcs et que j'aurais risqué ma  
 »tête et ma fortune pour votre intérêt. Et je pense me  
 »conduire toujours très loyalement à l'égard de mon  
 »maître le Roi. Mais vous avez de mauvaises intentions  
 »en ce qui me concerne. Ainsi, un très brave homme  
 »de Tirgovishte, un certain Zarvel, est venu chez vous,  
 »et vos hommes à vous sont sortis au-devant de lui,  
 »pour le tuer et s'emparer de tout son avoir. Je ne fais,  
 »à ce que je sais, aucun mal à vos sujets: je les laisse  
 »libres, pour qu'ils puissent gagner leur vie. C'est pour-  
 »quoi je vous dis: si vous n'allez pas me livrer l'en-  
 »nemi avec tout ce qu'il a volé, c'est-à-dire deux cent  
 »cinquante florins et cinquante *perpere* et l'épée, et les  
 »habits d'Ypres, et la bourse contenant trois cents as-  
 »pres, et la bague d'or valant dix florins et la casquette,  
 »si, au bout d'une semaine, vous ne me livrez pas l'en-  
 »nemi avec toutes ces choses, — ce que je ferai alors

» contre votre cité et contre vos personnes, que vos  
 » âmes en soient responsables devant Dieu. Et, dussé-  
 » je périr, pour ma honte, mais je ne tolérerai jamais la  
 » mort d'un brave homme de mon pays, mais je ferai  
 » pleuvoir sur vous tout mon feu. Et cela se passera  
 » comme je vous le dis, et très prochainement »...

Cherchez à dégager, par vous-mêmes, de la même manière, l'âme sensée, logique, claire, d'un Vladislav II, — l'âme religieuse, paternelle et lente d'un Bassaraba II Laïot, — ou l'âme équilibrée et pacifique d'un Moïsi, — ou l'âme enfantine, naïve et timide d'un Theodosie, fils de Bassaraba Neagoe. — Vous n'oublierez pas, dans la seconde partie du recueil, les quelques figures: Coïco, le logothète de Dan II, et Voïco, le dvornic de Vlad I Dracul, un peu dépourvus l'un et l'autre de ce que nous appellerions aujourd'hui le sentiment de la droiture ou de la dignité; Albul, le dvornic d'Alexandre-Aldea, avec son ironie cruelle; Neagu, le dvornic de Bassaraba Țepe-luș, le vieillard qui compte trop sur son expérience passée et sur son ascendant sur les autres, assez diplomate dans sa tournure, mais encore plus prolix; enfin Staicu, le logothète de Vlad III Călugărul, le fin intrigant..

J'ai eu le tort, durant ces dernières « Causeries », de vous traduire les lettres de nos historiques ancêtres. J'aurais dû vous les laisser en roumain. Un texte qui passe d'une langue à l'autre est comme une fleur qui se survit à elle-même pendant plusieurs jours: elle garde encore sa forme, elle perd son parfum. Le livre de M. Bogdan, si intéressant par son contenu, l'est encore par sa forme extérieure.

Et ce dernier mérite revient entièrement à M. Bogdan lui-même, car vous savez très bien qu'il a traduit les

« Documents et Regestes » du bulgare. Nous ne possédons malheureusement pas cette langue, mais nous avons l'impression que c'est bien de la langue du traducteur que se seraient servis nos personnages historiques des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, s'il leur avait pris la fantaisie d'écrire en roumain. Nous ne saurions trop louer M. Bogdan pour ce réel mérite. Un historien « moderne » est, par définition, un monsieur, moins préoccupé à raconter des faits précis, qu'à les raconter dans une langue tout à fait négligée, tout à fait informe, parfois même incompréhensible. Qu'importe? La vérité avant tout! Et, certes, la *vérité* exprimée n'importe de quelle manière vaut infiniment mieux que le mensonge revêtant la forme littéraire la plus magnifique. De l'amour des phrases on a bien fait de passer sans transition à l'amour des faits, des idées saines, du sérieux... Mais de là jusqu'à prêcher le mépris de toute forme, il y a encore une petite distance. Et peut-on parler, à la rigueur, d'une « idée » ou d'un *fond* indépendant de toute forme littéraire ou d'une *forme* littéraire indépendante de tout contenu, de toute idée, de toute substance? — Ce qui est certain, c'est que le recueil de M. Bogdan présente le double intérêt scientifique et artistique; à côté du sentiment de la vérité, le traducteur possède à un très haut degré le sentiment littéraire,—et je ne sais pas, pour ma part, si je dois le féliciter davantage pour la chronologie de nos anciens princes, qu'il a établie d'une façon définitive, que pour la façon ingénieuse dont il a su rendre en roumain leurs pensées et leurs émotions. Je vous recommande particulièrement quelques menaces, quelques serments, quelques maximes des princes:

« *Deci să stiți că-mi pare foarte rău de voi pentru acest lucru; dar băgați de seamă să nu vă pară rău și*

vouă. Și Dumnezeu să vă bucure! (Vlad Dracul). — *De-l veți omori sau îi veți face alt rău, știți voi apoi. Băgați dar de seamă să nu vă pierdeți sufletele!*. (Ibid.). — «*Dar dacă iel își calcă făgăduința și jurămintele ce a legat cu mine și dacă calcă peste slujba mea, Dumnezeu să se răzbune asupra celui ce nu păzește dreptatea. Iar domnia mea, în voia mea, nu voi părăsi ce iese al meu decît o dată cu capul. Să știu că pier cu rușine, dar ce voi putea voi face, și Dumnezeu să plătească și să vadă că sînt în nevoie!*» (Vladislav II). — «*Dar dacă îmi veți împlini toate acestea cîte le scriu, ce se va întîmpla, departe să fie de sufletul meu!*» (Bassarab Țepeluș).

\*

«*Și după aceasta, mă jur pe credința și pe sufletul domniei mele, și pe credința și pe sufletul boerilor domniei mele al tuturor, bătrîni și tineri; iar cine nu va ține credința cea dreaptă, Dumnezeu să-l bată aici cu trupul, iar în viața de apoi cu sufletul, și să-i fie vrăjmașă prea curata maică a Domnului la judecata cea strașnică, și părtaș să fie lui Iuda și celor-l'alți Iudei!*... (Bassaraba II-le-Vieux, ou Laiot). — «*Am și ieu un Dumnezeu și un suflet și (mă jur) pe trupul și sîngele lui Christos și pe sufletul meu, și (să dea Dumnezeu) să nu mor în legea creștinească cea drept credincioasă, dacă am vre-un gînd rău asupra voastră!*» (Albul, le dvornic).

\*

«*Ce se începe cu rău, cu rău se sfîrșește!*» (Mihnea I<sup>er</sup>). — «*Cine ie voinic, nu moare de foame!*» (Mircea le préten-dant). — «*Niminea nu fuge de bine, ci de silă și de nevoie fuge!*» (Bassaraba IV Neagoe). — «*Cine va fi rău, rău*

să piară (Vladislav III). — «Noi aducem mulțămintă lui Dumnezeu, iar Dumnezeu face ce vrea cu noi cu toți» (Bădica Radu). — »Așa dar socotiți că mai bun ie binele.» (Neagu, le dvornic): — «Că mai bine ieste să fie bine decât rău» (Dragomir, le dvornic).

Vous n'êtes pas fâchés, n'est-ce pas, d'avoir entendu un peu de roumain sur les lèvres de nos ancêtres?





Vie heureuse



## «LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ»...

— C'est bien là! (Une vaste maison précédée d'une petit cour sablée, avec un gros corps de logis au milieu qui s'avance comme une poitrine et deux longues ailes de côté qui ont l'air de vouloir vous embrasser... Deux dépendances de la maison, symétriques, du côté de la rue, aux deux extrémités de la grille extérieure... C'est devant l'une de ces dépendances que j'arrêtai, très ému, mon cocher, dans cette après-midi mémorable du vendredi 9 décembre 1892... Mais à peine avais-je franchi le seuil de la porte, qu'une voix m'arrêta:)

— Bonjour, Monsieur, c'est vous le nouvel élève roumain qui nous arrive?

— Oui, Madame.... seulement...

— Vos bagages?... bien, Monsieur!

Et la toute petite dame, qui avait ouvert, pour me causer, un carreau de fenêtre, fit un grand bruit en le refermant, puis ouvrit une porte, me salua doucement et se mit à greloter et à se frotter les mains devant moi. Le vent souleva les deux ailes de la longue cravate blanche qui reposait sur sa poitrine, de même que le grand nœud noir qui garnissait son bonnet... Elle sor-

tit dans la rue et dit avec autorité au cocher: «Descendez la malle, voyons!»...

— M. le directeur nous en avait parlé, Monsieur, mais, malheureusement, mon mari n'est pas là, pour le moment... On vous les montera, Monsieur, on vous les montera... Si vous voulez bien aller au parloir...

— Merci bien, Madame ; mais où se trouve-t-il, le parloir ?

— Le parloir?... Eh bien, Monsieur, vous n'avez qu'à suivre tout droit jusqu'à la loge de Colbert... (*De Colbert?*... la bonne dame se reprit): Ah! oui, je suis bête, vous avez raison... jusqu'à la loge du gardien du vestibule... C'est la première porte tout de suite à gauche... C'est écrit dessus!...

L'explication de la dame avait été tout à fait claire. En pénétrant dans la maison, je n'eus qu'à monter trois ou quatre marches, et je me trouvai immédiatement dans une entrée très large, très propre et qui me fit d'abord l'effet d'une place publique: un escalier à droite, qui semble conduire dans une maison particulière, la loge vitrée du concierge, à gauche, qui ressemble à un guichet de journaux, et deux couloirs, au fond, qui se détachent, de chaque côté, comme des rues... On voyait, en effet, tout de suite, à gauche, écrit en grosses lettres, au-dessus d'une porte:

## PARLOIR

Le gardien qui était là, dans son guichet, très absorbé à écrire des lettres, tressaillit au petit bruit du battant qui se refermait... D'un bond, il ferma sa correspondance, fut à côté de moi, et, la main à son képi:

— Monsieur...

— Monsieur, je suis le nouvel élève... étranger... de l'Ecole!... Si vous voulez bien m'annoncer..

Le bonhomme fit des yeux très hébétés en m'écoutant, ouvrit la bouche, puis m'arrêtant brusquement :

— Ah, oui! Monsieur le Directeur nous en avait parlé... Si vous voulez vous donner la peine d'entrer...

Il m'ouvrit la porte du parloir, se retira, ôta tout à fait son képi galonné de deux tresses (ce qui me permit de découvrir son crâne complètement chauve), et sortit vite, en prononçant ces paroles: Alors, je vais prévenir Monsieur Lorin...

Mon attente ne fut pas longue, ou plutôt elle fut sans durée: quand on est sur le point de changer entièrement de vie, on se trouve dans une sorte d'impatience calme qui vous ôte toute notion du temps: on regarde, on réfléchit, on rêve... Je jetai un coup d'œil sur les belles banquettes rouges qui faisaient le tour de la chambre, sur la table du milieu entourée de chaises, et je me mis à considérer avec la plus grande attention les quelques tableaux pendus aux murs à l'aide de longues cordelettes rouges qui montaient jusqu'au plafond: Il y avait là un prophète inspiré qui parlait du haut d'un escalier, un Dante et un Virgile aux Enfers, un diplôme de l'Ecole, une «Corinne», le portrait d'un ancien élève «Mort pour la Patrie, en 1870»...

... La porte du parloir s'ouvrit, et le gardien galonné fit place à un Monsieur de taille moyenne, très brun et très grave, que je supposai être Monsieur Lorin. Il s'avança vers moi en se dandinant, une main dans ses poches, la tête baissée. Quand il la releva, je découvris une paire de petits yeux et une barbe noire partagée en deux pointes.

— Bonjour, Monsieur...

Je le saluai profondément.

— Alors vous allez être un de nos élèves... C'est bien!...  
De quelle nationalité êtes-vous?... Roumain, je crois?

Oui, Monsieur!

— Vous parlez, sans doute, le français?

Je souris:

— Un peu!

— Bien!... Voulez-vous m'accompagner à la bibliothèque, au dortoir... dans les études?

— Oui, Monsieur!

Monsieur Lorin me considéra un instant, puis marcha devant moi à grands pas et, avant même que nous ne fussions à la porte, se retournant tout d'un coup:

— Quel est votre nom, s'il vous plaît?

— Eliade, Monsieur.

— Héliade, avec un h?

— Non, Monsieur, sans h.

— Merci...

Il se remit en marche, sortit du parloir, me fit traverser un des couloirs que j'avais pris tout à l'heure pour des rues, puis monter un escalier obscur, traverser un autre couloir où se trouvaient rangés sur les murs des bas-reliefs grecs et romains, monter un deuxième escalier, — et ainsi de suite... Nous ne rencontrâmes personne durant cette longue promenade... A chaque angle de couloir, on découvrait un autre couloir qui faisait suite au précédent, et, à sa droite, un nouvel escalier obscur...

#### «Ier ET IVème DORTOIRS» (?)

M. Lorin tira vers lui un battant vert (j'admirai l'énorme provision de bottines que renfermaient les deux

armoires de chaque côté de la porte); puis me fit entrer dans un corridor étroit, bien plus long que tous ceux que nous venions de traverser, bordé par deux rangées de portières et couvert, à perte de vue, d'un long tapis jaune. Il faisait très froid dans ce corridor, et le vent qui entraît par des fenêtres invisibles agitait les nombreuses portières, dont les couleurs différentes et le va-et-vient continuel faisaient un effet très agréable... Je m'aperçus que ces portières cachaient derrière elles des petites chambres à coucher, arrangées deux par deux, et qui me firent tout de suite songer aux cabines des bains de mer... Elles portaient chacune un numéro, mais les numéros se suivaient sans aucun ordre... Le vent nous envoya d'abord une feuille de journal, puis une cravate, que M. Lorin, très calme, ramassa et jeta derrière une des portières...

...Nous nous arrêtàmes tout au bout du corridor, devant une de ces petites chambres, qui différait de toutes les autres en ce qu'elle n'avait ni numéro, ni portière:

— Voilà votre boîte.

Monsieur Lorin me regarda de nouveau. Puis il fit trois grands gestes en l'air qui voulaient dire: Voilà votre lavabo, voilà votre armoire, voilà votre lit avec sa petite table. Je regardai tout autour et je compris l'ingénieux système de ces dortoirs... Tout le monde est ensemble, en même temps que chacun est chez soi. Les chambrettes sont séparées par des cloisons qui ne montent pas jusqu'au plafond, (ces «boîtes» n'avaient pas de couvercle) et, au lieu de portes, des portières... Les mêmes lampes suspendues, de distance en distance, au milieu du plafond et les mêmes poêles placés aux extrémités de la galerie éclairent et chauffent tout le dortoir... Ce qui me frappa le plus, ce fut de voir que ma chambre

n'avait qu'une demi-fenêtre, qui allait se compléter dans la chambre de mon voisin. Je me figurai que c'était de ce côté-là que devait s'ouvrir la fenêtre et que le camarade d'à côté était, très probablement, chargé de l'aération des deux chambres...

Nous sortîmes de cette galerie, après avoir poussé devant nous de nouveaux battants verts et je crus un instant me reconnaître... Mais c'était refaire, en sens inverse, et d'un autre côté du bâtiment, le même chemin que nous avons suivi pour monter aux dortoirs...

— Voulez-vous aller à la Bibliothèque ?

— Oui, Monsieur...

— ...Parce que vos camarades sont en conférence et que vous ne les verrez pas avant une heure... où plutôt préférez-vous vous débarbouiller ?

— Non, Monsieur, j'aime mieux aller à la Bibliothèque...

Mon guide ouvrit une porte et je me trouvai dans une salle énorme entourée de très hautes armoires regorgeant de livres... Quelques pupitres, près des fenêtres du fond, et une table d'une longueur démesurée au milieu, constituaient le seul, mais suffisant mobilier de cette pièce. Une petite porte était ouverte, à droite, à travers laquelle je découvris, dans la salle d'à côté, d'autres armoires gigantesques; une autre porte était ouverte, à gauche, et il me sembla découvrir de ce côté-là une chambre aussi grande que cette très grande salle de la Bibliothèque...

— M. Eliade, nouvel élève de l'Ecole... qui nous est confié par le gouvernement roumain... M. Herr, le bibliothécaire de l'école... (c'était un Monsieur grand et blond, dont le regard pénétrant et sûr m'intimida outre mesure)... Il me dit : « Enchanté », me tendit vigoureuse-

ment la main et me conduisit dans un coin obscur, où il y avait un pupitre caché :

— M. Eliade, le nouvel élève étranger... M. Roger, bibliothécaire de troisième année... L'interpellé mit un instant avant de se décider à sortir de son coin obscur, me tendit la main et me dit, en s'efforçant de sourire : « Enchanté »... Nous l'avions visiblement dérangé de son travail... En ce moment, M. Lorin s'approcha de moi pour m'annoncer qu'il me laisserait là et qu'il viendrait me prendre dans une demi-heure pour me conduire au milieu de mes camarades...

...— Voulez-vous voir la Bibliothèque ?

C'était Roger qui me parlait, et qui avait déposé pour un instant son crayon et son livre..

— Je le veux bien.

Il me promena de grande salle en grande salle, une petite baguette à la main, et s'arrêtant une seconde devant chaque armoire :

— La salle d'à côté, qui est très petite (il me la fit voir) est la salle d'histoire ancienne. Commençons d'ici. C'est la littérature grecque. Ici, c'est la littérature latine. Ça, c'est la liste des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque. Ici, c'est la littérature latine encore. A partir d'ici, c'est la littérature française : d'abord celle du moyen-âge, puis le XVII<sup>ème</sup>... le XVIII<sup>ème</sup> siècles... Mais il faut faire attention aux formats : Les in-4<sup>o</sup> sont en bas ; les in-12<sup>o</sup> sont tout en haut... il faut se servir d'une échelle... Ces gros livres noirs sont les catalogues de la Bibliothèque. Il y en a un autre, à fiches, sur le pupitre de M. Herr, le bibliothécaire général... Maintenant nous entrons dans le « Boyau » philologique...

— Pardon, dans le...

— «Boyau»... Ah! vous ne savez pas ce que c'est qu'un «boyau»?... c'est un intestin... C'est parce que la salle est très étroite... Voici des dictionnaires et des grammaires... Quand nous retournerons, je vous montrerai le XIX<sup>ème</sup> siècle français et la littérature étrangère... Maintenant, voici plusieurs salles d'histoire: l'histoire du moyen âge, l'histoire moderne. A côté, il y a la théologie...

C'est maintenant, seulement, à la réflexion et que ton image — douce Ecole! — revient si claire à mon esprit, que je puis recoudre les uns à côté des autres les mots que prononçait alors le bibliothécaire Roger, et reconstituer l'aimable explication qu'il voulait bien me donner le long des armoires, pendant que sa petite baguette frappait doucement leurs grilles... Mais en ce moment-là, il parlait tellement vite et j'étais tellement distrait, qu'il ne m'était plus resté que deux mots de tout son discours: «boyau» et «théologie».

— Ah! il y a une section de théologie à l'Ecole.

— Pas du tout, mais il y a des élèves qui lisent des livres de théologie... Les élèves «historiens»... Et même les «grammairiens» et les «littérateurs», car la «Patrologie» est aussi bien de la Littérature que de la Théologie...

En moins de cinq minutes, nous avons fait le tour de cinq grandes salles,... nous voici retournés, à notre point de départ, devant le pupitre du jeune bibliothécaire.

— Qu'est-ce que vous désirez pour le moment?

Je réfléchis et je demandai :

— Auriez-vous les «Pensées» de Pascal?

— Comment donc! Tout ce que vous voudrez! Nous avons ici, mon cher Eliade, cent vingt mille volumes...

Puis, il ouvrit une grande armoire, qui se trouvait juste en face de nous, et en sortit deux gros volumes :

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Et une fois qu'il me vit assis, il se remit lui-même à son ouvrage.

Combien s'écoula-t-il de temps depuis que Roger mit les deux volumes de Pascal devant moi jusqu'à celui où M. Lorin vint m'annoncer la fin de la conférence ? C'est ce que je ne saurais dire aujourd'hui avec beaucoup d'exactitude. La petite pendule qui se trouvait devant moi parcourait tantôt des vingtaines de minutes en une seconde, tantôt une seconde pendant des vingtaines de minutes... Je ne pouvais ni lire, ni penser... Des images et des émotions précipitées traversaient mon esprit... je vis mon père et notre maison de Bucarest fuir rapidement devant moi, puis ton image à toi, ô le meilleur des professeurs et des guides, dont les conseils et l'exemple salutaires resteront toujours vivants dans mon âme docile!... Puis ce furent des scènes détachées de mon enfance, et toi, présent curieux, et toi, avenir incertain!!... Mais j'attendais surtout!... Je regardais par la fenêtre, et je vis qu'il pleuvait... une pluie fine, monotone, ennemie de toute pensée... Un jeune homme rouge, portant une longue barbe et très sommairement habillé, passa à côté de moi, sans détourner la tête... j'entendis distinctement le bruit de ses pas qui s'éloignaient et je me dis qu'il devait être aussi sommairement chaussé qu'habillé... Puis ce fut un autre jeune homme, glabre et gros, qui portait de gros livres... Mais une voix venant du « Boyau philologique » lui cria qu'il n'avait pas le droit d'emporter des dictionnaires; à quoi il répondit que ce n'étaient point des dictionnaires, mais des

la  
durée

} Pa  
(C

revues d'archéologie, et il continua sa marche essoufflée... Roger s'aperçut de ma distraction et, m'apportant un tas de petits papiers carrés :

— Voulez-vous écrire ?

— Je vous remercie... pas maintenant... Pascal ne peut pas me rendre attentif... Et, en fermant le livre, j'allai près de la fenêtre pour mieux considérer la pluie et mes rêves... J'aperçus une cour avec de grands arbres et un autre bâtiment au fond, que je n'avais pas remarqué jusque-là... Roger lit, en dépit de l'obscurité, mais il paraît un peu fatigué, lui aussi, bien qu'il ne soit pas arrivé aujourd'hui... Il ferme le livre, puis se résigne et parcourt quelques lignes encore, ou plutôt me regarde furtivement... C'est un beau garçon que Roger, et il a des yeux très éveillés, mais il a l'air plutôt d'une fillette que d'un garçon, son visage est pâle et sa respiration est gênée toutes les deux minutes...

Enfin M. Lorin reparait devant la grande porte de la bibliothèque, (il porte cette fois-ci un trousseau de clés à la main), s'avance une main dans ses poches et la tête baissée, selon sa coutume, et m'annonce, après avoir toussé :

— Vos camarades vous attendent. Allons!

.....

Ce fut l'affaire d'un clin d'œil. D'une main je saisis mon chapeau, de l'autre je fermai les « Pensées » de Pascal, — et je me dirigeai vers la porte que le chef de service avait laissée entr'ouverte.

— N'allez pas vous effrayer, surtout, de ce que vous allez voir, me dit-il, pendant que nous descendions un des escaliers de l'École.

Il me serait difficile de dire ce qui se passa en ce

moment-là dans mon esprit. Mon cœur battait fort, des pensées à peine naissantes se brisaient en mille morceaux devant des émotions indéfinissables..., il me sembla voir tout au fond de mon cerveau un champ immense et, au fond de ce champ, un petit point noir qui ne bougeait pas, pour l'instant, à l'horizon, mais qui s'agrandissait et s'approchait à vue d'œil... C'était un cavalier monté sur un cheval couvert d'écume et qui portait une lettre... Il venait certainement m'apporter une nouvelle, et sa lettre racontait d'avance, sans nul doute, toute ma vie nouvelle... Quel était ce cavalier ? et quelle était sa nouvelle ?

M. Lorin marchait devant moi, la tête baissée et agitant ses clés..., il était habitué aux choses et aux êtres inconnus que nous rencontrions sur notre passage. Ce fut un couloir, puis un autre couloir, puis nous tournâmes à gauche dans une petite galerie très étroite, puis j'entendis une voix grave qui comptait «un», «deux», «trois», un claquement de mains et un cri collectif très perçant, auquel je ne compris absolument rien, mais qui me résonna dans l'oreille comme un long : *iiii !...*

— Ça ne va pas vous effrayer, surtout, reprit tranquillement M. Lorin, qui s'était aperçu enfin de mon grand trouble...

— Je tâcherai, lui répondis-je, toujours très inquiet et très content à l'idée que j'allais inaugurer une nouvelle vie...

Ma pensée avait suivi son chemin en dépit de mon émotion... Je sus très bien ce que mon esprit voulait me dire avec ses points noirs, et ses cavaliers, et ses prophéties miraculeuses... Mon imagination cessa de travailler et fit place à une pensée très forte et très précise... La lettre qui me venait de loin ne m'apportait

point de prédictions, mais des conseils: j'y lus: *«Ce ne sont point des émotions qu'il te faut en ce moment, mais tout ton esprit et toute ton énergie... Aie de l'empire sur toi... En ce moment-ci même, tu dois commencer une nouvelle vie... Laquelle? Qui est-ce qui peut le savoir? Pas même Dieu, peut-être; mais elle sera complètement différente de celle que tu as menée jusqu'à présent... Ton âme et ton esprit entrent dans une phase nouvelle... Tâche de briser avec le passé!... Sois raisonnable! Les êtres que tu vas rencontrer dans une demi-minute auront une influence décisive sur la marche de tes pensées, — qui sait? peut-être sur toute ta façon d'envisager la vie!... Le moment est décisif... Ne te laisse point abattre... Sois sérieux, sois calme!... Tu dois laisser ton enfance devant cette porte»*... — Et alors une nouvelle image se présenta à mon esprit avec la rapidité de l'éclair. J'étais enfant, j'étais caché dans un petit coin au théâtre et, sur la scène, on jouait «La fille de l'Air»... Eolin venait de prononcer trois mots magiques et, tout d'un coup, une main invisible changea son costume, le son de sa voix et son état d'âme... Tel il me sembla, dans ce court instant, que je venais de subir une transformation radicale... Toute mon angoisse avait disparu, mes pensées s'éclaircirent, et j'entrai gai et ferme dans la salle d'études...

.....

La scène se passe maintenant avec toute sa limpidité dans mon esprit, mais alors ce ne furent que des formes et des bruits vagues qui passèrent devant mes yeux et mes oreilles...

.....

Ils étaient rangés en demi-cercle (une foule de tailles et de visages divers!), et leur salle était toute petite. A

mon entrée, ils répétèrent en chœur le cri qu'ils avaient lancé quelques secondes avant, et qui, cette fois-ci, me resta gravé dans l'oreille:

— *Chiiiiic !!!*

On leur dit que j'étais confié à l'Ecole Normale par le gouvernement roumain et par l'Université de Bucarest...

— *Chiiiiic !!!*

Que j'allais passer trois ans au milieu d'eux, et qu'il était, par conséquent, de leur devoir de me faire oublier que j'étais étranger et d'oublier l'amertume de l'exil... Il devront suppléer mes amitiés, ma famille, ma patrie absentes..

— *Chiiiiic !...*

— *Chiiiiic !...*

M. Lorin se retira, en même temps que l'un d'entre eux s'approcha de moi, armé d'un long sabre!

— C'est ça! C'est ça! Le baptême! Le baptême! Un «*chic*» au «*cacique*»!!... Un, deux, trois: «*Chiiiiic*»!...

«Le cacique» me toucha doucement de son sabre trois fois l'épaule, puis me tendit la main et me conduisit devant chacun des camarades... Une série de poignées de mains très fortes, une série de regards très expressifs et très francs... Un «type» vigoureux et gai sortit du rang de ses camarades et leur tint le discours que voici:

— Conscrits de tout âge, grammairiens, historiens et... «philosophes»... accueillons de tout cœur l'exilé qui vient installer au milieu de notre tribu ses pénates et souhaitons-lui la bienvenue («*Chiiiiic*»!!), car, messieurs, il ne faut pas oublier que Paris est le Bucarest de la Seine, de même que Bucarest est le Paris de... de sa rivière enfin... (Dis-donc, veux-tu bien me dire comment s'appelle la rivière qui passe par Bucarest?)

— Dimbovitza, lui répondis-je, en riant aux éclats de son très original discours...

— Soit! de la *Dimbaviza!*

Le «cacique» me fit faire la connaissance de tout le monde: un tas de noms propres qui s'asseyaient sur le fond de ma mémoire, mais si mal, que chaque nouveau nom propre chassait tous ceux qui l'avaient précédé, et qu'à la fin j'étais aussi peu renseigné qu'auparavant... Celui qui avait fait le discours devina mon étourdissement, car il s'empressa de me consoler:

— Tu n'es pas obligé de les retenir tous, tu sais!... Cela va venir... cela va venir, mon cher; j'étais dans ton cas, mon cher, je m'appelle Feyel... c'est-à-dire «je», car tous les autres me disent «La joie de l'École», ce qui veut dire que j'ai l'honneur, comme qui dirait, d'être le plus fou de tout le monde...

— Est-ce que tu comprends tout ce que nous te disons? ajouta un autre du groupe.

— Parfaitement!... Seulement, vous n'exigerez pas de moi que je vous réponde tout de suite. D'abord, parce que je ne sais pas aussi bien le français que vous, — de sorte que je ne veux pas compromettre ma pensée par mes paroles, — ensuite, parce que vous m'avez tellement étourdi pour le moment, que je n'ai vraiment rien à vous dire... Mais je vous aime déjà beaucoup...

(Applaudissements).

— Mais tu parles déjà très bien!... Bravo!

— Mais tu nous dis déjà des choses très gentilles!

— Vous n'êtes pas très difficiles, à ce que je vois.... je tâcherai de me montrer digne de tous vos encouragements...

— *Chiiiiic !!*

— Et maintenant, dit le «cacique», nous allons te faire faire la connaissance de nos maîtres de conférences...

— De nos *chers* maîtres de conférences, corrigea «La joie de l'Ecole».

— Mais où sont-ils ?

— Sur les murs ! Plus ressemblants qu'en réalité... ces desseins en éventail... Voici M. de la Coulonche, maître de français... Attends donc !.. Nous l'aurons demain !... oui, demain matin, à dix heures !... Tu vas le voir !... N'est-ce pas, tu vas suivre toutes nos conférences ?

— Oui.,

— Bien, alors ce sera demain !... Il est très drôle !... Celui-ci est M. Ollé-Laprune..

— «La prune au lait», corrigea «La joie de l'Ecole»..

— Oui, tu as raison ! «Ollé-Laprune» ou «La prune au lait», comme tu voudras, notre maître de philosophie... Il est chrétien ! il parle très bien... un peu trop sur l'amour et sur Malebranche, mais ça ne fait rien ! C'est lui surtout qui t'apprendra ton français ! Car, franchement, il parle très bien ! Ce sera encore demain, après Coulonche !... le voilà dans toutes ses poses... ici les mains levées au ciel, — ici pensif. Passons maintenant...

A côté du maître de philosophie, il y avait un visage de jeune femme... Je le reconnus, pour l'avoir vu au Louvre : c'était une copie d'après la Joconde de Léonard de Vinci.

— C'est toujours quelqu'un de l'Ecole ?

— Malheureusement, non : nous devons nous contenter de son image... Nous l'avons mise à l'abri entre le maître de philosophie, qui est pudique, et celui de français, qui est vieux. Voici encore un Coulonche : il est en train de nous réclamer nos compositions... Ce troisième est notre maître de latin (le dessin représentait

un monsieur ironique et chauve), M. Plessis : il lit en ce moment son bouquin...

— «La lampe d'argile», expliqua «La joie de l'École», ou, si tu aimes mieux, Virgile, édition Benoist, livre du maître, chant VI, page 36, vers 69...

— Ceci est un bal champêtre... très mal fait. Mais voici Block : c'est le plus gros de nos maîtres de conférences : on devrait lui mettre deux chaises... c'est ce que nous ferons très prochainement... Très bon professeur !!... Un des meilleurs !...

— Il est maître de conférences de quoi ?

— D'histoire !... Maintenant voici le «juge» ! Et il me fit voir un groupe de cinq autres desseins, en éventail, représentant tous un vieux monsieur, d'environ soixante-dix ans, faisant des grimaces innombrables. Une barbiche blanche, la tête renversée en arrière, le pantalon retroussé.

— De quoi est-il «juge» ?

— Le juge... du grec !

Nous avons déjà inspecté la moitié des murs de la chambre. De l'autre côté, il y avait d'abord des étagères remplies de livres, puis, dans un coin, une affiche colorée, très longue, qui garnissait tout le mur et qui représentait deux jeunes femmes : l'une habillée en garçon, l'autre couverte d'un voile très mince, et, à vrai dire, tout à fait insuffisant ; la première des femmes était coupée en deux par cette inscription oblique :

ELYSÉE  
MONTMARTRE

Au-dessous de la seconde, on lisait, en caractères rouges :

Bal  
masqué  
tous les mardis.  
Vendredi, soirée de gala!

— Mais est-ce qu'on vous permet d'accrocher tout cela ici?

— Comment donc? dit «La joie de l'Ecole»; ils en ont fait autant... quand ils étaient jeunes...

— Et le directeur ne vient jamais par ici!

— Jamais!., ou presque jamais!... et même s'il venait!... Est-ce qu'il ne sait pas tout?... Mais ça a été de tout temps, voyons!

Nous nous avançâmes vers l'autre extrémité du mur. Il y avait là une seconde grande affiche aux images: Une femme montant sur une échelle et un petit garçon qui la lui tenait d'en bas; ils portaient tous les deux, dans leurs poches, des bouteilles; au-dessus de la fillette, on lisait:

«Dans tous les cafés, seul vrai Bigarreau»(?).

Le garçon était traversé par cette autre inscription:

**F. Mugnier**

*Inventeur à Dijon.*

Un «Juge» debout, un maître d'histoire dormant les coudes sur une table, la tête cachée entre les mains, quelques lambeaux d'étoffe et quelques petits vases complétaient la décoration de ce second mur...

Comme je regardais un des vases, j'entendis Feyel, derrière moi, disant à mi-voix, mais juste pour me faire plaisir:

— Mais il est gentil!...

Cette exclamation me fut très agréable et je fis ce que je pus pour cacher mon émotion.

Le «cacique» me proposa de faire l'inspection des «turnes»,

— Qu'est-ce que cela veut dire: les «turnes»?

— Les «turnes»? Nos salles d'études! Nous sommes ici dans une turne, allons faire la connaissance de toutes les autres.

— Il n'y en a que quatre en tout, avec celle-ci, ajouta Feyel, comme si la perspective de visiter cinq salles devait nécessairement m'effrayer...

— Cinq, corrigea un petit normalien très timide et qui portait un béret de collégien.

— Celui-ci est «le gamin» ou le «sexe» de la promotion, autrement dit «De Martonne», expliqua Feyel, — ce qui ne fâcha nullement le tout jeune camarade.

On se rangea des deux côtés pour me laisser passer, et au moment où je franchissais le seuil de la pièce, j'entendis très distinctement un normalien habillé en militaire pour la circonstance:

— Mais il est très *chic!*

— Oui, il est très *chic!* ajouta avec beaucoup de bonté un autre camarade, habillé en clown.

Il y avait en tout cinq turnes: celle d'à côté s'appelait «Thélème».

— Tu sais ce que veut dire «Théléô» en grec, me demanda le «cacique»?

— «Je veux».

— Eh bien, c'est cela; on l'appelle «Thélème», parce qu'on y fait ce que l'on veut.

— Et l'autre «turne», celle d'où nous venons, comment l'appelle-t-on?

— *Wigwam*...

— Comment?

— Wigwam: w, i, g, w, a, m... Sais-tu l'anglais?

— Pas encore. C'est un mot anglais?

— Oui, c'est le nom d'une tribu sauvage d'Amérique.

— Et vous l'avez adopté pour désigner votre turne?

— Parfaitement!

... Puis ils me montrèrent une troisième turne, qui s'appelait «*Le Fumoir*»: sur les murs, un drap d'un rouge éclatant, que décoraient deux pipes en croix... Une quatrième turne s'appelait «*Le home*» (le «chez soi»); elle se caractérisait par sa simplicité: rien que des têtes de personnages politiques, découpées dans les journaux, parmi lesquelles je reconnus celle de M. Ribot, le ministre des affaires étrangères... On avait oublié de donner un nom à la dernière des turnes...

«La joie de l'Ecole» s'excusa très gaiement de cet «oubli impardonnable»: Oui, tu as raison, il faut lui trouver un nom... et le plus tôt possible...

Je l'aurais baptisée, pour ma part, «Le Cabaret», tant il y avait de bouteilles derrière les livres, et tant de liquide versé sur le parquet... Et sur les tables de travail, des tasses jetées au hasard, contenant encore les restes d'une café bu depuis longtemps, — et dans les armoires, grandement ouvertes, le plus grand désordre imaginable...

Un son de cloche se fit entendre et mit un terme à cette inspection des turnes. Le «cacique» venait justement de me proposer une visite des dortoirs.

— Quelle est donc cette cloche que l'on entend?

— On ferme «la Biblio».

— C'est l'heure de la promenade aussi, me dit le tout jeune homme qui s'appelait De Martonne...

Le «cacique» m'accompagna dans la première turne («le Wigwam»), me fit cadeau d'une clé et me dit, en me désignant le pupitre le plus près de la porte :

— Ce sera ton pupitre ! Pour les livres, tu pourras les mettre où tu voudras : dans cette armoire qui t'appartient ou dans celle-ci, que je te cède...

(Ici, il y a une petite lacune dans mes souvenirs...)

Je ne saurais plus dire à quel moment précis mes camarades se dispersèrent. Je me vois seul, dans ma salle d'étude («le Wigwam»), assis à ma place, en face d'un normalien maigre et brun, qui me dévisage avec beaucoup d'indiscrétion. Son attitude me trouble et je me fais cette remarque qu'il est plus facile de supporter le regard curieux de toute une foule (car la foule est un être superficiel et mobile, qui se contente de votre seul extérieur et vous divertit pendant qu'elle vous examine), que le regard d'une seule personne silencieuse et attentive, qui semble vouloir vous décomposer pièce par pièce et vous ôte tout naturel en même temps qu'il s'efforce de pénétrer jusqu'au fond de votre âme... Pourquoi le camarade qui m'analyse en ce moment ne se rend-il pas compte aussi de cette pensée qui me traverse ? — Je le considère à mon tour et je m'aperçois qu'il est totalement différent, maintenant qu'il est seul, de ce qu'il était, il y a quelques minutes, parmi tous les autres. Autant il semblait bon enfant, gai, exubérant, autant il me paraît renfermé, ironique et sévère. Mais je me trompe. Il me suffit de surmonter un instant mon

obs.  
naturel/ôte

inv.

émotion et de donner à mon visage une expression moins rébarbative, pour qu'il redevienne lui-même le meilleur des enfants:

— Que veut dire le mot «*Chic*», s'il vous plaît?

— «*Chic*»? — Eh bien, dit-il, en s'approchant très gentiment de moi, «*Chic*», au propre, signifie une certaine habileté dans les arts; de là, ce qui résulte, comme effet, d'une telle habileté: une expression agréable; et, de là encore, toute chose qui plaît...

(Ce furent les premières paroles que nous échangeâmes ensemble, cher Bargy! <sup>1)</sup>).

— Mais le «*chic*» de tour à l'heure? ajoutai-je plus timidement.

— C'est bien cela. Il signifie: «Ça nous convient»... Seulement, à force d'être trop employé à l'école, ce mot tend à prendre, parmi nous, une nouvelle acception: «Un chic au cube X, au conscrit Y», «Un chic au nouveau venu, «Un chic à la Revue», — c'est comme si l'on disait: *Vive!*

— Pardon, vous venez de dire «Conscrits»... Qu'est-ce que cela veut dire? Et «Cube» aussi...

— Ce sont-là encore des termes de notre argot. L'École a trois années, n'est-ce pas? Eh bien, les élèves de première année s'appellent des «*Conscrits*», ceux de deuxième année, des «*Carrés*»; ceux de troisième année, des «*Cubes*»...

— Mercil.. (Conscrits, carrés, cubes...)

Notre conversation fut interrompue d'abord par un élève à favoris qui vint demander «s'il y aurait une nouvelle répétition de la Revue après neuf heures»,

---

<sup>1)</sup> Henry Bargy, actuellement professeur à la Columbia University (New-York), auteur de la remarquable étude sur «La Religion dans la société aux Etats-Unis», Paris, A Colin, 1902.

puis par deux coups très forts à la porte qui annonçaient l'entrée de deux camarades des «turnes» voisines: l'un, la fameuse «Joie de l'Ecole», plus sympathique que jamais, l'autre un petit normalien tout à fait rouge, aux joues tombantes et coiffé d'une petite toque carrée sur le sommet de la tête. Ils parurent très surpris tous les deux de me retrouver dans la «turne»:

— Mais qu'est-ce que tu fais là à cette heure? me demanda, les bras ouverts d'étonnement «la Joie». C'est l'heure de la récréation! Tu dois t'ennuyer ici, mon cher!...

— Eliade, veux-tu te promener un peu avec moi dans les couloirs? ajouta l'autre. C'est l'heure de la récréation et de la promenade.

... Un mouvement extraordinaire régnait dans les couloirs qui m'avaient paru, une heure plus tôt, si mystérieusement vides. Les élèves de l'Ecole, habillés très sommairement, coiffés de bérets ou de toques (l'un d'eux portait un fez) en pantoufles, la plupart sans cravate et même sans col, se vengeaient contre la fraîcheur de la soirée par des pas précipités, par des conversations enflammées, et jetaient, presque tous, leurs bras en l'air. Il me sembla très intéressant de voir tant d'agitation et de vie réunies, et je tâchai de saisir, au vol, ce qui formait l'objet de la conversation générale dans cette école. Un groupe qui nous croisa parla d'un certain métrique de Havet, «très bien fait, sans conteste, mais rudement endormant»; d'un autre groupe j'attrapai le mot de «Brunetière»; un troisième parlait d'un article sur l'«Hygiène mentale» paru dans le dernier «Figaro»; — et presque tout le monde donnait son avis sur la «prochaine Revue de l'Ecole»...

«Voilà ce que c'est, me dis-je, que de se trouver tout

» d'un coup transporté dans un milieu de vie complè-  
 » tement différent de celui où l'on a passé son enfance!.. Je  
 » suis sûr qu'aucune des pensées importantes qui traversent  
 » en ce moment-ci leurs pensées n'a jamais trouvé de place  
 » dans le mien, et que, réciproquement, mon âme, avec ses  
 » pensées, ses souvenirs, ses tendances ou ses projets, doit  
 » leur être totalement étrangère, sinon même incompré-  
 » hensible»...

Et l'image de l'Université de Bucarest, avec ses  
 salles de cours et ses couloirs, revint subitement à  
 mon esprit... «Là-bas, lorsque les jeunes gens se cau-  
 » saient entre eux, en attendant l'ouverture d'une salle  
 » ou l'entrée d'un professeur, il parvenait toujours jusqu'à  
 » vos oreilles quelque nom propre, ou quelque terme  
 » technique, ou quelque plaisanterie qui réveillait en vous  
 » l'image de vos propres occupations ou des souvenirs  
 » de vie commune. Il y avait des anecdotes qui intéres-  
 » saient d'une façon vivante votre esprit, qui rappelaient  
 » maintes et maintes circonstances de votre vie passée,  
 » qui vous touchaient, qui vous faisaient soulever l'âme.  
 » Mais les mots de «*métrique de Havet*» me laissent in-  
 » différent et froid, mais celui de «*Figaro*» me rappelle  
 » un journal que j'ai plutôt vu que lu dans ma vie, mais  
 » cette «*Revue*», dont on se parle tout le temps, et à  
 » laquelle j'assisterai, bien sûr, fait probablement allusion  
 » à des souvenirs qui ne sont nullement les miens et  
 » représente des états d'esprit qui me sont totalement  
 » inconnus... Car, dans cette gigantesque école, avec ses  
 » nombreuses dépendances et ses centaines d'âmes, tout  
 » m'est étranger... (Un groupe qui passa corrigea, en moi,  
 cette formule; j'entendis un élève qui demandait : Qui  
 est-ce? et un autre lui répondit, très discrètement : —  
 C'est le Roumain!).

moral.  
 contraste

leur  
 esprit

...«Oui, c'est moi qui suis étranger ici à tout ce qui existe... Je suis «l'étranger» de l'Ecole, je suis «le Roumain»...

Cette réflexion fit sur moi une impression extraordinaire. Jamais je n'avais été «étranger» de ma vie, j'avais toujours été *connu*, chez moi, *parmi les miens*. J'avais bien vu des «étrangers» chez nous, mais je n'avais pas songé jusque-là à ce que ce mot d'«étranger» contenait d'étrange. Il fallait pour cela que je devinsse «étranger» moi-même. *Le Roumain!!* Ce mot surtout m'obséda. Oui, j'étais «*le Roumain!*» Cela, je l'avais toujours été, à vrai dire, toujours su, mais je ne me l'étais encore jamais dit. Je songeai, sans le vouloir, au cas de ce brave M. Jourdain, si ridicule dans la pièce, quand il dit: «Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien». Et moi, je pouvais dire à mon tour: «*Il y a plus de vingt ans que je suis Roumain, sans presque que je m'en aperçusse*»... En vérité je suis Roumain, et non seulement un Roumain, comme je l'aurais supposé, mais *le Roumain*, moi *seul* «*le Roumain!*»... Ce fut à ce moment-là seulement, quand l'image de notre pays se dressa devant moi avec sa petite superficie, sa modeste population, et son passé malheureux, ce fut à ce moment-là seulement, parmi des gens d'un autre esprit et d'une autre langue, que je compris combien l'homme est un être infiniment variable et combien, au point de vue universel, il est curieux, en somme, d'être *Roumain!*...

— Dis donc, à quoi penses-tu, me dit mon compagnon de promenade.

— A quoi je pense? Je ne pense à rien, je regarde... Mais quel est votre nom, Monsieur, s'il vous plaît?

— Bornecque. — Mais «vous» et «Monsieur», — pas la

peine! Ici, tout le monde se tutoie,—mais sans exception... Tu ne l'avais donc pas remarqué?

— Si, seulement, je pensais que c'était-là, à mon égard, une gentillesse de la première minute, et que cette minute-là passée, je devais faire mon stage de dernier arrivé....

— Du tout! Ecoute! Ici, nous sommes tous des amis, mieux que des frères,—même les cubes et les conscrits ensemble.. Est-ce que tu comprends un peu notre argot?...

— On vient de me l'expliquer un peu tout à l'heure. Mais je pensais, il y a un instant, à votre Revue... Elle doit contenir beaucoup de mots d'argot et me paraîtra, probablement, quelque peu obscure...

— A cause des allusions surtout. On te la lira d'avance; et d'ailleurs tu as tout le temps, d'ici-là, de t'habituer un peu à notre jargon: Ça s'apprend très vite. S'il y a de temps à autre, soit dans notre façon de parler, soit dans nos manières, des choses que tu ne comprends pas, tu me demanderas des «*tuyaux*» (tiens! voici encore un mot d'argot), des explications; je suis entièrement à ta disposition.,.

— Vous êtes bien bon; et, pour commencer, voulez-vous me dire ce que signifie le mot «*cacique*» et comment il s'écrit?

.....

— C'est toi le Roumain qui vient de nous arriver? cria une voix très grosse sortant de l'angle obscur d'un couloir.

— Oui, c'est... moi!

— Eh bien, au nom de la troisième année,—des «cubes» (tu sais que c'est ça notre nom ici),—je te souhaite la bienvenue....

— Monsieur...

— Pas de *Monsieur*.

— Eh bien, je vous...

— Pas de *vous*...

— Mon cher cube, je *te* remercie infiniment de *ta* gentillesse et je *te* prie d'assurer tes camarades... que je leur dirai bien des choses, quand je saurai un peu mieux mon français...

— Tu y mets de la coquetterie... Tu parles le français comme moi (sic), et on te priera un de ces jours de venir faire un long discours diplomatique au «Palais»...

(Ces dernières paroles restèrent pour moi lettre morte)..

.....

— Que veut dire le mot «cacique»? reprit Borneque, qui n'avait pas perdu le fil de la conversation... Originellement, «cacique» désigne un chef de tribu sauvage en Amérique... On l'a adopté, à l'Ecole, pour désigner les chefs des différentes promotions. Notre cacique à nous est Drouin... Tu sais qui c'est...

En ce moment l'élève qui portait un fez, se détachant de son groupe, s'avança vers moi, très exubérant, la main tendue :

— Dis donc, c'est toi le nouveau «Zu»?

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Ce que cela veut dire? (Je te reconnais à ton accent)... Cela veut dire «étranger»..! Ne te fâche pas surtout si l'on te tutoie, parce que tu as le droit de tutoyer ici tout le monde, à ton tour...

— Je le sais...

— Eh bien, cher «Zu», au nom des «carrés», je te serre la main, et te souhaite la bienvenue...

— Cher carré, je vous remercie infiniment, et je suis très touché de l'accueil que vous me faites...

— Tu es bien gentil... Nous tâcherons de t'embêter le moins possible et de te rendre ton séjour ici très agréable... Au revoir!...

... Et il s'éloigna à toutes jambes, en criant: «*Vive Trajan*»!..

A l'angle de chaque couloir (parfois tous les dix pas), je devais m'arrêter et chercher dans mon esprit d'autres réponses au même souhait de bonne arrivée que l'on m'adressait de toutes parts. Je devais surtout m'efforcer de donner à mon visage fatigué une expression continue de vivacité et de bonne humeur. D'ailleurs, j'avoue que ce spectacle varié d'âmes inconnues qui se succédaient, joyeuses et aimables devant moi, m'élevait au-dessus de moi-même et me donnait souvent la sensation d'un monde nouveau, au milieu duquel je venais seulement de naître. Mon existence antérieure me semblait une existence d'un autre monde... J'étais comme grisé parmi mes nouvelles impressions...

... Je me surpris à songer à un grand lac mystérieux dont une main invisible aurait renouvelé, à l'aide de ressorts ingénieux, l'eau par trop débordante... Pourquoi cette image m'obsédait-elle maintenant entre toutes? Je me mis à en découvrir l'origine, et j'entendis très distinctement le murmure rythmique d'un petit jet d'eau au milieu de la cour intérieure de l'Ecole... «Comme l'eau du bassin, me disais-je, mon âme est agitée et renouvelée par le mince filet des impressions nouvelles»...

Bornecque ne me laissait pas le temps de m'enfoncer trop dans mes pensées, car il me posait à chaque instant des questions sans nombre sur notre pays, sur mes études, sur mon enfance: si en Roumanie il y avait une littérature et par qui elle était représentée (je dus

lui prononcer plusieurs fois le nom du poète Eminesco et celui de notre critique M. Maioresco), — si on apprenait le français chez nous et quel était le nombre d'heures qu'on y accordait, par semaine, dans chaque classe, — si les jeunes gens en Roumanie faisaient leur service militaire, pendant combien de temps et quel grade ils pouvaient obtenir à leur sortie du régiment (« Ah ! vous êtes bien heureux, me dit-il, en ne voulant presque pas me croire ! Six mois, après le bachot, et être sous-lieutenant à la fin ! Mais, c'est le rêve, que votre pays ! Chez nous, on fait une année entière, mais de rude service, et même on a l'obligation de passer sa licence avant 25 ans, — si on n'est pas prêt à ce moment-là l'on doit retourner au corps... Et après douze mois accomplis de marches forcées, de levers à cinq heures, de corvées pénibles, de nuits passées à la caserne, quel rang crois-tu qu'on peut avoir ? Celui de caporal, tout au plus : ainsi Jubin est caporal, le « cacique » Drouin est caporal, et moi aussi »)... Il me demanda encore de quelle façon était organisé l'enseignement philosophique dans nos lycées ;... si Carmen Sylva était bien notre Reine et l'âge qu'Elle pouvait avoir ;... si notre religion était plus près de la religion catholique que de la religion protestante... et il finit par une question qui me remplit de beaucoup d'étonnement, à coup sûr, car il me demanda :

— Pourrais-tu t'entendre avec Petrowitch, l'élève serbe de III<sup>ème</sup> année ?

— Oui, je pense, car il doit savoir le français...

— Non, c'est de votre langue que je parle... je serais bien curieux d'entendre cela...

Je crus ne point comprendre :

— Comment dans *notre* langue ? Mais notre langue

n'est pas la même: lui, il parle serbe et moi je parle roumain; c'est comme l'anglais et le français...

— Tiens!...

Au fond, je n'aimais pas trop que l'on me questionnât sur moi-même. Il me semblait, à ces moments-là, que quelqu'un voulait arrêter le jet d'eau du milieu de la cour et le renouvellement des impressions de mon âme. Ainsi, après chacune de ses questions je lui en posai d'autres: sur l'enseignement du latin et du grec dans leurs lycées, sur l'organisation des cours à l'«Ecole», sur le président Carnot, sur les nouvelles élections à l'Académie... J'appris à ma grande stupéfaction que près de la moitié des élèves de l'Ecole étaient très profondément croyants, des catholiques pratiquants, qui allaient à l'église et qui faisaient régulièrement maigre le vendredi. L'administration de l'Ecole devait bien en tenir compte et elle se voyait forcée, ce jour-là, de servir deux espèces de plats au réfectoire: des plats maigres pour les «*talas*» (les catholiques) et des plats de viande par les «*anti-talas*» (les non-croyants)...

Un son de cloche interrompit mon interlocuteur au milieu de ses intéressantes explications...

— C'est la cloche de la rentrée...

— De la rentrée, où?

— Dans les «*turnes*». C'est maintenant la grande étude. Il faut travailler jusqu'à huit heures...

— Jusqu'à quelle heure, demandai-je très étonné?

— Jusqu'à huit heures. Il faut travailler trois heures de suite. Ensuite, le dîner. Est-ce que tu le trouves tard?

— Oui.

— Tu as peut-être raison. Mais c'est le seul moment où l'on puisse s'appliquer avec suite. Le reste du temps on est pris par les conférences...

Nous nous arrêtàmes un instant au milieu d'un couloir pour regarder une grande affiche que des camarades avaient collée sur les murs, en passant. Elle annonçait la fameuse Revue, si impatientement attendue, avec des indications sur les costumes et les rôles... Je profitai de cet arrêt pour poser une question pratique à mon camarade :

— Combien y a-t-il de couloirs au rez-de-chaussée ?

— Quatre, cela forme un carré...

— Mais, mon Dieu, on se perd ici. C'est un véritable labyrinthe... Est-ce que chaque côté est aussi long que celui-ci ?

— Parfaitement.

— Et le moyen de se retrouver, surtout le soir ?...

— Le soir, c'est un peu difficile parce que c'est tout pareil. Pourtant, tu vois, on ne fait pas le tour complet. L'administration nous interdit ce côté... On se reconnaît un peu d'après les escaliers des dortoirs, d'après le « pot » et d'après le buste de Thuillier...

— Tu viens de dire « pot » ?

— Tu ne sais pas ce que c'est ? C'est le « réfectoire »...

— Mais pourtant, voici un autre « pot », ici, à l'entrée de nos « turnes ».

— Tu commences déjà à te faire à notre langage. Ce « pot »-là est la plaquette où l'on accroche le « menu » de chaque semaine...

Je le remerciai de toutes ses bonnes explications. Les couloirs s'étaient vidés depuis longtemps.

Et nous entrâmes, lui dans le « Home », et moi dans le « Wigwam ».

... Comment t'achèverai-je, récit de cette journée mémorable ? Trois ou quatre scènes te caractérisent en-

core, trois ou quatre moments vécus, trois ou quatre changements de décor aussi... Tu me reviens avec toute ta clarté d'il y a dix ans, avec mon état d'esprit de jeune homme nouvellement expatrié. Je ne te revois plus, je te revis, existence remplie de surprises de mon premier jour à l'Ecole normale!! — Et toi, Souvenir, puissance régénératrice de notre esprit, qui fais disparaître les rides de notre front, les déceptions de notre âme, et fais revivre nos amis tels qu'ils étaient dans le bon temps, toi qui ressuscites les moments de notre existence passée avec un éclat et une magnificence qu'ils n'ont jamais eus,—je te remercie !... Mais pourquoi, chaque fois que je réfléchis sur ma jeunesse, je deviens tout triste, tandis que, au contraire, toutes les scènes dont elle se compose s'enfilent, sous ma plume, gaies et alertes ? C'est que, au moment où l'on raconte, l'on se donne l'illusion de revivre une fois de plus son passé, en présence d'une multitude de curieux qui s'y intéressent de près et semblent se réjouir avec vous, tandis que, à la réflexion, l'on se rend compte que l'on est seul, que toute existence antérieure est définitivement disparue, et que l'on ne fait, en réalité, que pleurer sur un tombeau et sur un cadavre.

Mais d'où vient cette distinction que l'on s'obstine à établir entre ce qui dure encore et ce qui n'est plus, et d'où vient cette supériorité que l'on semble accorder à ce qui impressionne momentanément nos yeux et nos oreilles, sur ce qui remue profondément en nous pensée et cœur ? C'est que l'homme ne sait pas apprécier son bonheur, il est condamné à toujours ignorer où il se trouve, et, comme l'aveugle qui cherche sa voie tantôt à droite, tantôt à gauche, sans presque jamais pouvoir suivre le droit chemin, de même nous

est
est
est
!
cherchons notre bonheur tantôt en avant, tantôt en arrière dans notre existence, sans nous douter qu'il est toujours là, présent, étincelant de lumière, dans notre pensée et dans nos souvenirs. Fermons les yeux, réfléchissons,—et la joie d'avoir vécu nous ouvrira tout de suite ses trésors. Soyons plus intelligemment égoïstes et ne pleurons plus sur ce qui fait semblant de disparaître... ou plutôt supprimons de notre vocabulaire le mot inintelligible de «passé». Car comment désignerais-je de ce nom ce qui existe plus vivant et plus triomphant que jamais au fond de notre conscience, entourée d'une auréole que le Souvenir seul sait prêter? Il n'y a point des choses qui durent encore et des choses qui ont disparu, mais des choses qui existent un instant, en dehors de nous, et des choses devenues, au fond de nous-mêmes, éternelles. L'on n'est «homme» que par la pensée, et ce qui est éteint pour les sens, se rallume définitivement pour la pensée! A quoi bon s'attrister? Dressons, au contraire, des temples au Souvenir, qui sait embaumer le passé... qui sait dépouiller notre existence disparue de toutes les petites contrariétés qui nous empêchaient jadis d'en jouir complètement, et qui sait, seul, embellir et rajeunir merveilleusement ce qui, peut-être, en dehors de nous, est vieux et mort depuis longtemps!!

.....  
 Mes camarades de turne sont là, tout à fait plongés dans leurs lectures. De peur de les interrompre, je regagne ma place sur la pointe des pieds. Mon camarade de droite lève la tête et, comme il tient son livre un peu penché vers moi, j'y puis lire: «Ciceronis Brutus, cap. XLVI»..., une édition richement annotée, ce qui me fit penser à un des textes classiques bien connu. Mais

il rapprocha sa chaise de la mienne et alors je vis que notes et textes étaient également en latin: «Emendavit et commentariis instruxit Henr. Meyerus»...

— Écoute, me dit-il, très doucement, si tu as besoin d'un renseignement quelconque, tu n'as qu'à me faire un petit signe avec le pied.

— Je t'en remercie.

— Que vas-tu faire?

— Maintenant?

— Oui.

— ...Réfléchir probablement à ce que je ferai désormais. Car, pour le coup, je ne pourrais rien faire.

Le «cacique» se leva, s'approcha de moi très doucement (pour ne point déranger les autres) et les coudes appuyés sur mon pupitre:

— Veux-tu lire la «Revue bleue»? c'est la revue du Wigwam.

— Je veux bien.

— Voici un article sur l'École Normale, qui t'intéressera fort.

— En vérité; je t'en remercie.

— Voici le dernier numéro du *Figaro*, me dit Bargy en quittant lui aussi sa place. Connais-tu ce journal?

— Certainement; je t'en remercie...

— A quoi penses-tu, me demanda tout d'un coup le seul camarade qui ne m'avait pas encore adressé la parole: un jeune homme fort, rouge, sévère et qui portait des lunettes...

— Je pensais au contraste qu'il y a entre le silence qui règne maintenant dans cette turne et l'agitation de tout à l'heure,—et aussi à la différence qu'il y a entre votre sérieux de maintenant et votre gaîté d'il y a quelques minutes...

— Tu es dangereux, car tu as l'esprit d'observation, répondit, moitié souriant, moitié bougon le camarade raide... Puis, sortant une brochure de son pupitre et s'approchant de moi, il me dit assez doucement pour qu'il ne fût point entendu par les autres :

— C'est un petit livre de cinquante pages sur l'École Normale. Il est écrit par Dupuy, le surveillant général. Tu y trouveras à peu près tous les renseignements les plus importants concernant l'École. Garde-le autant que tu voudras.

J'admirai la façon concise et saccadée dont il exprimait sa pensée. Il ne bougea pas.

— Ecoute, me dit-il. Demangeon, qui est à côté de toi, travaille à un sujet d'histoire: il va faire bientôt une leçon chez Block (il désigna, d'un geste, le groupe de dessins qui représentaient le maître d'histoire), le «caccique» fait un travail pour Ollé (je crois sur Malebranche), Bary fait du grec... Ne t'en fâche pas; ils t'ont tous priés de t'adresser à eux pour des renseignements: mais si tu veux leur rendre service, et à moi aussi, ne t'adresse qu'à moi seul, qui suis le moins occupé et qui me mets dès maintenant à ta disposition.

J'admirai cette abnégation et cette franchise, bien que je fusse pendant longtemps à me demander s'il avait voulu me blesser ou m'être agréable. Néanmoins, à partir de ce moment, le camarade raide, qui s'appelait Rudier, ne fit que gagner tous les jours davantage dans mon estime.

— Je t'en sais grand gré et je voudrais que tu eusses aussi besoin de moi...

— (Ce que tu fais bien les accords!)... Cela se pourrait bien...

— Mais toi, qu'est-ce que tu lis de si léger, pour que

l'on puisse se permettre de te déranger à chaque minute ?

— Moi, je lis Aeschine, mais, moi... je ne me dérange jamais...

— Ah! ni moi, par exemple, quelle idée, s'écria Demangeon, qui avait suivi toute notre conversation.

— Ni moi, dit Bargy.

— Ni moi non plus, ajouta, une seconde plus tard, mais plus convaincu que tous les autres, le «cacique»...

Le surveillant général seul, M. Paul Dupuy, vint troubler un instant les jeunes Bénédictins de leurs études. Il m'appela à l'économat me confier tous les auteurs latins, grecs et français dont j'avais besoin pendant ma première année à l'école. Il me raconta une foule de choses gaies dans les couloirs, si bien qu'il occupa tout de suite dans mon esprit la place sympathique qu'il y occupe encore aujourd'hui. Je voudrais vous le faire aimer et vous le faire connaître tout de suite. Taine définit le lion: «Une mâchoire sur quatre pattes», — et moi je définirai M. Dupuy: «Une pèlerine sympathique et spirituelle», car il se caractérise par sa pèlerine, qui ne le quitte qu'au fort de l'été, et par son esprit intarissable, qui ne le quitte jamais. Je rentrai très content dans ma salle d'étude, trente-sept volumes sous mes bras, des livres dans toutes les langues, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, depuis les gros dictionnaires d'Alexandre et de Quicherat, jusqu'au petit opuscule de la «Collection of British authors» des Poésies de Tennyson...

— Voici les livres du «Pot», dirent Bargy et le «cacique»...

... Je partageai mon temps, jusqu'à l'heure du repas, qui tardait horriblement à venir, entre l'arrangement de mes livres dans mon casier, mes réflexions et mes lec-

tures... Je me sentais très fatigué, et mes camarades travaillaient avec acharnement. Demangeon ne leva plus les yeux de sur son Brutus, Rudier, le normalien raide, fronça, pendant plus d'une heure, ses sourcils, en prenant des notes d'après son Aeschine, le «cacique» écrivit lentement tout un chapitre sur Malebranche, Bargy... lisait pendant cinq minutes et rêvait pendant des demi-heures. Ils ne bougèrent plus et ne s'adressèrent plus une seule fois la parole. Une seule fois, le «cacique» quitta son travail et vint poser doucement sur mon pupitre deux livres, sans rien dire à personne : le volume des «Pensées» de Joubert et les «Poèmes Barbares» de Leconte de Lisle.. Je lus quelques pages de chacun de ces livres, dont la plupart m'étaient inconnus... et je compris, dès le premier soir, le profit qui peut résulter d'un travail régulier de trois heures.

Mais tout passe dans ce monde, et la première soirée d'étude, avec ses trois longues heures, passa elle aussi... Les huit heures sonnèrent... Ce fut d'abord un son rauque dans le lointain, auquel répondit un son aigre presque aussi éloigné, suivis tous les deux d'une cloche batailleuse... La cloche elle-même fût étouffée par des chansons, des sauts, des claquements de portes... Et parmi tous ces bruits, j'entends encore, distinctement, la voix dominante de la «Joie de l'Ecole» qui chantait :

— Tarara bumbira !

Le décor change, et je me vois maintenant sur le seuil du grand réfectoire de l'Ecole, une salle immense, meublée de deux rangées de tables énormes. Je reconus ça et là, autour de ces tables, les élèves gais qui se promenaient, quelques heures auparavant, dans les couloirs de l'Ecole...

— Avance, me dit le «cacique»; je vais te présenter à l'archicube Malherbe... Malheureusement, nous ne pouvons pas t'avoir à côté de nous, au «Pot»...: toutes les places étaient prises avant ton arrivée... Avance...

J'étais au milieu de la salle... ils étaient là tous dans leur costume de travail, la plupart avec leurs bérets, sans cravate et sans col.... je faisais une petite note discordante parmi eux, avec ma tête nue et mon veston boutonné haut...

... Ils étaient si nombreux, et me regardaient si fixement, que j'allais presque prier le «cacique» de passer devant moi et de me sauver plus vite de leurs regards innombrables...

... La grande salle se continue à droite par une autre salle plus petite, «le boyau des archicubes», où l'on voit des personnages plus âgés, plus soigneusement mis... Mais avant d'y entrer, le bruit des verres et des assiettes cessa comme par enchantement... Le silence me troubla plus que les regards... Un murmure parcourut la salle qui parvint jusqu'à moi: d'un bout à l'autre de la salle, on se passait ce mot frissonnant «*le Roumain!*»... D'un coup, un tonnerre d'applaudissements éclata, puis ce fut le tour d'un long «*Chic*», puis le fez se leva au milieu de la salle et cria «*Vive la Roumanie!*», acclamation qui fut suivie par un autre tonnerre d'applaudissements et par une série interminable de «*Chiiic*»...!!

Je m'arrêtai sur le seuil du «boyau» et j'envoyai un regard reconnaissant à la salle, n'osant point crier «Vive la France»!... J'avais les larmes aux yeux et je me sentais presque humilié par un si bon accueil...

— Es-tu content, me dit le «cacique»?

— Mon cher ami, je t'en remercie, et je vous en remercie tous...

— Sais-tu que l'on t'aime déjà ici ?

— Savez-vous que je vous aime déjà ?

— C'est « chic » cela.. Ainsi tu ne vas pas trop t'en-  
nuyer parmi nous... On s'amusera et on travaillera à tour  
de rôle . . . . .

Les deux autres « archicubes » qui se trouvaient à la  
même table que moi au « boyau » s'appelaient l'un Mal-  
herbe, l'autre Douxami... Ils étaient l'un très gros, l'autre  
tout à fait maigre... Et ils faisaient, l'un de la philoso-  
phie, l'autre des sciences naturelles... Ils ont été très  
gentils tous les deux... Mais c'est tout ce dont je me  
souviens de cette première soirée de réfectoire à l'Ecole  
Normale . . . . .

Le décor change encore, et je me vois assister à une  
répétition générale de la « Revue », dans une salle de  
conférences. Il me serait très facile de vous raconter le  
sujet de cette « Revue », car je n'aurais qu'à ouvrir une  
petite armoire qui est devant moi et où se trouvent les  
chansons, les dessins et le programme de la représen-  
tation. Mais je ne veux vous raconter que mes souve-  
nirs. La Revue s'appelait « *L'Année philologique* » et con-  
tenait tant de termes d'argot et tant de couplets chan-  
tés, que ce fut avec beaucoup de difficulté que j'en  
saisis le sujet... Il était le plus souvent question d'un  
maître de conférences de français qui perdait constam-  
ment ses « petits papiers », — du directeur de l'Ecole,  
qui disait continuellement aux élèves : « Vous êtes l'avenir  
de la France », et des officiers sous lesquels on fait son  
service militaire et qui étaient plus ridiculisés que tout  
le monde... De temps à autre, l'on se reposait, et alors

on se réunissait autour de moi, pour me demander des renseignements sur la Roumanie.

— Mon cher ami, tu me mets dans une bien difficile position, me dit un conscrit qui s'appelait Wahl, à un moment où je réussis à détourner un peu le sujet de la conversation... Tu me demandes à être peu modeste! Apprends donc que nous sommes ici ce qu'il y a de plus fort, en lettres et en sciences, parmi tous les jeunes gens de notre âge, en France... A l'examen d'entrée, qui est un des plus difficiles qui existent, nous nous présentons quelques centaines pour n'occuper qu'une vingtaine de places... Nous avons été tous refusés une ou deux fois... Le «cacique» lui-même a subi un échec l'année dernière. Mais changeons de sujet.

— Sais-tu écrire en latin, lui demandai-je?

— Il le faut bien, pour entrer à l'Ecole.

— Mais en grec...

— Il s'en faut de beaucoup...

Un petit orchestre occupait le milieu de la chambre, et où tous les principaux instruments se trouvaient représentés. J'y découvris le petit De Martonne, qui servait de premier violon, et le rouge Bornecque, qui jouait de la flûte. L'ensemble de la répétition était dirigé par l'archicube Malherbe, qui savait s'imposer triplement: par ses connaissances musicales, par son rang d'«archicube» et par son volume...

— Le «caïman»! crièrent-ils, à un certain moment, simulants d'avoir peur... lorsque des coups répétés retentirent à la porte...

— Qu'est-ce que le *caïman*, demandai-je à Rudier?

— C'est le surveillant de service, celui qui frappe de ses clefs...

— Ayez la bonté de vous retirer, cria celui-ci du de-

hors... Il est onze heures.. Mais pour se défendre contre ses attaques, on avait pris soin de barricader la porte...

Le chef d'orchestre coupa sa baguette en morceaux, le pianiste baissa le couvercle de son instrument, Bornecque et De Martonne ramassèrent violon et flûte...

Je fus fort surpris de voir à quel point ces jeunes gens, si tumultueux au premier abord, et si vifs, devenaient tout de suite dociles à l'égard des mêmes personnes qu'ils satyrisaient dans leur Revue... Je songeai aussi au moment de la récréation, aux trois heures d'études, et j'arrivai à la conclusion que le travail aussi bien que la distraction étaient disciplinés dans cette école...

Nous retournâmes dans nos turnes...

— Dépêche-toi, me dit Demangeon, on va éteindre...

J'avais à peine eu le temps de m'emparer de ma serviette et de mon pardessus, lorsque le gaz s'éteignit brusquement.

— C'est pour cela qu'il fallait te dépêcher, me dit Demangeon dans l'ombre...

Du reste, j'avais tout pris...

..Enfin, nous voici grim pant une dernière fois les escaliers... moi, le nouvel arrivé, et mes vingt-quatre camarades à mes côtés... Ils me demandèrent si l'on m'avait déjà désigné ma place au dortoir.. je répondis que *oui*, et pourtant je fus très confus quand je vis que toutes les petites chambrettes étaient pareilles... Comment s'y reconnaître ?

— Mais tu couches chez les «cubes», se rappela tout d'un coup le «cacique». Et l'on traversa encore tout un long dortoir.

— C'est là, annonça de loin «La joie de l'École», croyant découvrir un coffre rempli de livres au milieu d'une chambrette sans portière..

— C'est bien là, répondis-je timidement.

Mais les «cubes», qui étaient montés au dortoir depuis plus longtemps que les «conscrits», se trouvaient gênés par nos bruits et nous recommandaient de partout silence.

— As-tu une bougie? chuchota un camarade..

— As-tu des allumettes?

Et l'un sortit une bougie, et l'autre une boîte d'allumettes... Le «cacique» alluma la bougie, et mela tendit, puis me serra la main, en me souhaitant une bonne nuit.

— Bonne nuit, chuchotèrent tous les autres..

— Bonne nuit.

— Bonne nuit..

Je regardai derrière eux. Ils disparaissaient l'un après l'autre, derrière deux gros battants verts, en m'envoyant l'un un salut du béret, l'autre un signe amical. Feyel, qui resta le tout dernier, m'envoya un baiser, au nom de toute la promotion.

Les «Cubes» criaient à l'envi: *chut!* dans leurs chambrettes... Ce furent les derniers bruits de cette journée si riche en émotions de toutes sortes...

Et moi, après avoir tant rêvé, je m'endormis une seconde fois.

*(F'arrête ici, pour l'instant, la publication de ces mémoires).*

## TABLE DES MATIÈRES

---

	<i>Paq.</i>
Lettres sur trois jeunes poètes roumains : MM. Radu	
D. Rosetti, Haralamb G. Lecca, Stefan O. Iosif I . . .	5
II . . .	17
III . . .	27
IV . . .	40
V . . .	48
VI . . .	56
VII . . .	64
Entretiens sur «La Valachie», d'Emmanuel de Martonne I . . .	77
II . . .	92
Entretiens sur les «Documents et Regestes» de	
M. Ion Bogdan I . . . . .	105
II . . . . .	115
III . . . . .	129
<i>Vie heureuse</i> . . . . .	145

